

***À la dérive dans la langue de l'Autre : déploiement textuel et thématique
du français minoritaire dans The Girl Who Was Saturday Night (2014)
de Heather O'Neill, suivi de des-Neiges***

Catherine Pelletier

Mémoire soumis à l'Université McGill comme exigence partielle en vue de
l'obtention du grade de Maîtrise ès arts

Août 2022

© Catherine Pelletier 2022

Table des matières

Résumé	3
Abstract.....	4
Remerciements	5
<i>À la dérive dans la langue de l'Autre : déploiement textuel et thématique du français minoritaire dans The Girl Who Was Saturday Night (2014) de Heather O'Neill</i>	6
I. L'iminaire o'neillien et la convention linguistique de <i>The Girl Who Was Saturday Night</i> .	9
II. « <i>Le déclin et la chute de la famille Tremblay</i> », examen d'un statu quo nationaliste	15
Reconduction de l'idéologie coloniale et « lutte » québécoise.....	19
III. Une anglophonie contemporaine en quête identitaire	22
Fascination superficielle et « irresponsabilité privilégiée »	23
Pacte d'authenticité minoritaire et autoreprésentation identitaire.....	26
IV. De <i>Petite Nouschka</i> à <i>Miss Montréal</i> : récit d'une métamorphose identitaire	31
Transmission et rejet du mythe anglophone.....	32
Dépolarisation du conflit entre les deux solitudes	37
Conclusion : (Co)existence de communautés linguistiques complémentaires.....	40
Bibliographie.....	44
Partie intercalaire : Portrait d'une réflexion sur la textualisation du français et du déplacement des enjeux au sein de l'iminaire montréalais.....	49
<i>des-Neiges</i>	57
Acte I. Obfuscation	57
Acte II. Open [Wish, 1992].....	78
Acte III. Asunder	102

Résumé

Le volet critique de ce mémoire s'intéresse à la présence du français dans le roman *The Girl Who Was Saturday Night* (2014) de l'autrice anglo-montréalaise Heather O'Neill, présence à la fois formelle, par voie d'interjections ponctuelles stylisées, et thématique. Nous proposons d'analyser la relation au français qu'entretiennent trois personnages centraux : Étienne Tremblay, chansonnier franco-qubécois; Nouschka Tremblay, fille d'Étienne et narratrice du roman; et Adam, le petit ami anglophone de Nouschka. Les perspectives complémentaires de ces personnages quant à la langue française alimentent un réseau d'enjeux, de valeurs et de conflits en lien avec l'identité montréalaise. Le recours au français dans le roman de O'Neill est une occasion de s'interroger sur son importance – voire sa nécessité – au sein de la tradition romanesque montréalaise, et d'observer la dynamique en place entre texte et thème.

Le texte de création *des-Neiges* tente d'illustrer la cohabitation idéalisée d'identités linguistiques à la fois distinctes et analogues – complices jusqu'à créer leur propre langage bilingue, à mi-chemin entre le *franglais* (qui n'existe pas tant en alternance que simultanément) et le « code-switching » (qui suggère un changement de registre ou un choix de langue dépendamment du contexte social). Le récit suit la déambulation de Jean et Kay dans le quartier Côte-des-Neiges à Montréal, parcours semé de rencontres mystérieuses et de déviations (géographiques, émotionnelles et identitaires) inexplicables hors des sentiers battus du quotidien. Le Montréal de Jean et Kay est un lieu de pure expression, sans entrave. L'inconnu et l'incompréhensible ne proviennent pas de l'environnement externe, ni de l'Autre; l'étrangeté découle au contraire de l'intériorité de Kay, et de la projection de son inconscient maladif, qui peine à se saisir, sur un monde réceptif aux tourments de son être, qui reflète son chaos sensible.

Abstract

The research section of this master's thesis focuses on the presence (both formal, by way of stylized punctual interjections, and thematic) of French in the novel *The Girl Who Was Saturday Night* (2014) of Anglo-Montreal author Heather O'Neill. We present the analysis of three central characters' relationship to French: Étienne Tremblay, a Franco-Quebécois *chansonnier*; Nouschka Tremblay, Étienne's daughter and the novel's narrator; and Adam, Nouschka's Anglophone boyfriend. The complementary perspectives of these characters on the French language fuel a network of issues, values and conflicts related to Montreal identity. The use of French in O'Neill's novel provides an opportunity to reflect on its importance – its necessity, even – in Montreal novel tradition, and to observe the dynamic at play between text and theme.

The creative text *des-Neiges* attempts to illustrate the idealized cohabitation of linguistic identities that are at once distinct and analogous – complicit to the point of creating their own bilingual language, halfway between *frenglish* (which is concurrent rather than alternating) and "code-switching" (which depends on social context and implies a tonal change or choice of language). The story follows Jean and Kay's wanderings through the Montreal borough of Côte-des-Neiges. Their journey is filled with mysterious encounters and inexplicable (geographical, emotional and identity) deviations from the beaten path of everyday life. Jean and Kay's Montreal is a place of pure, unfettered expression. The unknown and incomprehensible do not come from an external environment, nor from the Other; rather, the strangeness comes from Kay's interiority, and from the projection of her struggling unconscious at war with itself onto a world receptive to the torments of her being, which in turn reflects her sensitive chaos.

Remerciements

Je tiens à remercier ceux et celles qui ont reconnu en moi, depuis le départ, la force et la volonté nécessaires pour poursuivre une passion. Vous qui me savez incapable de reculer devant la tâche colossale qu'est la littérature, vous qui m'avez tour à tour inspirée, encouragée, choyée, comprise, écoutée, consolée. Farhan, Heather, Prior, et compagnie – vous m'avez permis, sans doute davantage que vous ne le pensez, de mener à terme ce fastidieux projet. I would like to especially thank my partner Farhan for his unwavering dedication to my success and well-being. I couldn't be more grateful for the wisdom and support you share with me every day. Thank you, my love.

Un immense merci à Alain pour son inestimable soutien, sa compagnie – principalement virtuelle – et ses judicieux conseils; pour les mille gentilleses dont il fait preuve et pour l'infatigable engagement dont bénéficient ses élèves. Merci à Gillian et Jane d'avoir participé aux réflexions préliminaires sur les dimensions de ce projet. Merci aux étudiants et étudiantes du DLTC, qui ont la lecture facile et beaucoup de précieux commentaires en réserve.

Je remercie également Xavier de m'avoir repêchée sur les bancs du cégep, et de m'avoir initiée à la dérive urbaine, aux écrits de la Beat Generation, à la poésie de Boris Vian, au cinéma de Lynch, à la musique de The National – à tant d'expériences qui ont façonné mon esprit créatif et mon appréciation de l'art.

Un ultime merci à mes parents, à ma mère, pour m'avoir emmenée à la bibliothèque dès l'âge où l'imaginaire est tendre et le cœur, encore léger.

* * *

Ce mémoire a bénéficié du soutien financier du Conseil de Recherches en Sciences Humaines et du Département des Littératures de langue française, de traduction et de création de l'Université McGill.

À la dérive dans la langue de l'Autre : déploiement textuel et thématique du français minoritaire dans The Girl Who Was Saturday Night (2014) de Heather O'Neill

« Bref, chacun tient à affirmer sa liberté face à la langue commune, mais aussi son inaliénable étrangeté d'écrivain. »

Lise Gauvin, *Langagement*

Montréal, cette île-Babel lovée entre fleuve et rivière – à la fois zone d'échange, « vaste laboratoire des possibles » (Gauvin, 2000 : 213), lieu transitoire et limitrophe investi d'une « double histoire » (Simon et Hubert, 2005 : 31) – est un véritable terrain de jeu pour les langues. Le contact de longue date entre le français et l'anglais¹ sur ce territoire donne lieu à une forme d'expression hétéroclite à laquelle ni l'une ni l'autre des deux langues ne peut se soustraire entièrement². « La rencontre incessante des langues à Montréal », selon Simon et Hubert, « nourrit [...] une obsession de la dualité, sorte de préoccupation constante avec l'unique Autre qui exclut, l'étrangeté vivifiante » (Simon et Hubert, 2005 : 42) – stimulante et paradoxale, cette découverte de soi qui, bien souvent, naît de la découverte de l'Autre.

¹ Sans volonté d'ignorer la présence d'indénombrables communautés culturelles et linguistiques – telles que les communautés amérindienne, juive, haïtienne, italienne et portugaise, maghrébine, hispanophone et latine, asiatique de l'est et asiatique du sud-ouest, pour n'en nommer que quelques-unes – sur l'île de Montréal et sa région métropolitaine, ce mémoire focalise sur la relation entre les communautés anglophones (nord-américaines) et francophones (québécoises et, plus largement, franco-américaines).

² Dans une entrevue de 1996, Édouard Glissant partage sa perspective sur l'accroissement de cas observables d'hybridité linguistique, déclarant qu'il est impossible pour un·e aut·eur·rice contemporain·e d'« écrire une langue de manière monolingue ». (Édouard Glissant, 1996 : 112).

Montréal et sa scène littéraire jouissent, depuis le 20^e siècle, d'une multiplication des voix urbaines, métamorphose perpétuellement renouvelée grâce aux vagues successives d'immigration qui enrichissent le décor culturel et linguistique de la métropole; en résulte une communauté montréalaise caractérisée par son affiliation à la multiplicité, à l'éclatement, à la divergence. Le nombre croissant d'œuvres linguistiquement hybrides publiées au Québec reflète l'évolution du pluralisme culturel à Montréal depuis la fin du 20^e siècle. Dans ses ouvrages sur les problématiques du langage et la représentation du plurilinguisme à caractère francophone dans les œuvres romanesques québécoises, Lise Gauvin étudie le développement du phénomène d'hybridité se manifestant dans les œuvres de langue française sur la scène littéraire québécoise, avec Montréal comme principal chantier où évoluent rapidement ses déclinaisons plurilingues. La proximité du français et de l'anglais au sein de la métropole exacerbe cette tendance et invite à méditer sur la nature de la « minorité » linguistique, sur ses liens avec l'Autre, sur ses représentations textuelles et thématiques dans la littérature contemporaine, ainsi que sur les contraintes propres à tout écrivain en situation « minoritaire ».

Pour la francophonie³ considérée « minoritaire » en Amérique du Nord, de même que pour la minorité anglophone du Québec, l'hybridité linguistique complexifie encore davantage le rapport entre texte et auteur·rice, comme c'est le cas dans le roman anglo-québécois *The Girl Who Was Saturday Night* de Heather O'Neill, publié en 2013. La pratique d'écriture linguistiquement hybride à l'œuvre dans le roman soulève plusieurs questionnements liés à l'articulation romanesque du rapport entre français et anglais, répondant aux critères de la *surconscience linguistique* établis par Gauvin. D'une part, le

³ Tout écrivain situé en marge du centre, c'est-à-dire, de la variante « dominante » du français, référant ici au français hexagonal, et, comme nous le suggérons plus loin, à l'anglais nord-américain.

rôle structuré et structurant de la langue permet le remaniement de la forme romanesque traditionnellement monolingue, et parvient à créer des effets de bilinguisme; d'autre part, l'importance thématique des conflits d'ordre linguistique entre les communautés anglophone et francophone, à la veille du second référendum du Québec, suscite le dialogue entre les enjeux représentés et la textualisation de cette tension préréférendaire dans le roman. Si toutes les œuvres de O'Neill évoquent, à des degrés divers, des enjeux et conflits intrinsèquement montréalais, *The Girl Who Was Saturday Night* demeure l'œuvre la plus représentative de cette tendance, ressassement des cogitations de son autrice sur l'indissociabilité entre langue et identité. Le roman de O'Neill est riche de perspectives dialogiques sur les tensions existant entre les communautés francophone et anglophone dont le référendum de 1995 constitue le paroxysme. Le déploiement textuel et thématique de cette opposition binaire trace un parcours qui trouve sa résolution dans la (ré)conciliation des langues, « channelling the political depolarization noted by Leith, Simon, and the authors of the BouchardTaylor [sic] report⁴ ». (Bloom, 2017).

La visée principale de notre étude est de proposer une lecture du roman qui tienne compte des déclinaisons textuelles et thématiques du pluralisme linguistique dans sa spécificité montréalaise, et dont les enjeux et conflits, les valeurs et les contradictions mobilisent une réflexion critique sur le climat sociolinguistique préréférendaire (et brièvement postréférendaire) qui sous-tend le roman dans son ensemble. Nous suggérons, pour y advenir, de nous pencher sur trois personnages dont les perspectives complémentaires quant au rapport anglais/français permettent d'ouvrir une discussion sur les conflits d'ordre sociolinguistique tels qu'ils se manifestent à l'échelle du roman, sans prétention à

⁴ « [canalisant la dépoliarisation politique constatée par Leith, Simon et les auteurs du rapport Bouchard Taylor] ». Notre traduction.

l'exhaustivité. Nous joindrons, en vue de contribuer à la réflexion sur l'hétérogénéité langagière de la littérature montréalaise amorcée par Gauvin et Glissant à la fin des années 1990, nos propres observations à celles qui figurent au sein de notre corpus de textes critiques portant sur les particularités linguistiques de *The Girl Who Was Saturday Night*.

I. L'imaginaire o'neillien et la convention linguistique de *The Girl Who Was Saturday Night*

Née à Montréal, Heather O'Neill vit quelques années avec sa mère dans le sud des États-Unis avant de revenir s'installer pour de bon dans sa ville natale avec son père montréalais. Elle y passe le reste de son enfance, et obtient un baccalauréat en Littérature anglaise à l'Université McGill en 1994 ainsi qu'une maîtrise en Création littéraire à l'Université Concordia vers la fin des années 1990. Son parcours de romancière débute en 2006 avec la parution de *Lullabies for Little Criminals*, le récit de Baby, jeune adolescente montréalaise qui habite une succession d'appartements miteux sur la Main avec son père toxicomane et qui, en cherchant l'amour, tombe dans l'œil d'un proxénète. O'Neill y convoque certains aspects de sa propre enfance, comme la suprême importance de l'imaginaire, l'instabilité du noyau familial et surtout, l'obsession pour les innombrables originalités du boulevard Saint-Laurent. Dans son second roman, *The Girl Who Was Saturday Night* (2014), O'Neill raconte le *coming of age* des célèbres jumeaux Nouschka et Nicolas Tremblay, enfants du chansonnier québécois souverainiste Étienne Tremblay. Leur quotidien relativement paisible est bouleversé par l'annonce d'un second référendum à l'horizon. La famille Tremblay est à nouveau au centre des médias

québécois; chansons, journaux, entrevues, documentaires sont déployés pour susciter l'intérêt des Québécois pour la cause souverainiste. Étienne y voit la chance de revivre ses années de gloire. Animée par un désir inédit d'émancipation, Nouschka est entraînée au-delà des frontières identitaires délimitées par la force gravitationnelle de sa famille. C'est ainsi qu'elle s'aventure graduellement vers l'inconnu : retour aux études, premier contact avec sa mère biologique, mariage précoce, déménagement hors du nid familial, séparation fraternelle, maternité, veuvage. L'un des aspects qui motivent notre étude de *The Girl Who Was Saturday Night* est la convention linguistique du roman et l'ambiguïté qui l'imprègne. Bien que le roman soit narré presque entièrement en anglais, le lectorat de O'Neill ne peut affirmer avec une certitude totale dans quelle langue s'expriment les personnages du roman. Lorsque Loulou Tremblay, le grand-père de Nouschka et Nicolas, déclare, par exemple, que sa « Christ of a coffee machine is broken, tabernacle of the chalice » (TGWWSN, 142), doit-on comprendre ce passage comme une citation française restituée en anglais dans la narration, ou comme une tentative par Loulou, Québécois francophone unilingue, de s'exprimer dans une langue qu'il ne maîtrise pas, et qu'il n'arrive à mimer qu'en calquant la syntaxe et les expressions de sa langue maternelle? La dissonance entre narratrice et narration est approfondie par le contexte géographique du récit. Puisque Montréal est un lieu caractérisé par la diversité « dont la sensibilité traductionnelle [...] encourage des formes d'expression mixtes, comme celle de Gail Scott » (Simon et Hubert, 2005 : 37), il faut considérer *impossible à cerner* la langue d'échange utilisée par les personnages. Il s'agit là d'une des particularités des métropoles plurilingues⁵ – Simon et Hubert proposent comme contre-exemple de cette « sensibilité

⁵ Simon et Hubert nomment Trieste et Prague comme exemples supplémentaires de ce plurilinguisme urbain (Simon et Hubert, 2005 : 33).

polyglotte » la situation d'écriture de Nancy Huston qui, « [d]ans *Nord perdu*, [...] décrit le Paris qu'elle habite comme étant essentiellement une ville d'*impatriés* (le contraire d'*expatriés*, p.38) qui sont féroce­ment unilingues et ne manifestent aucun signe d'insécurité linguistique ou de discontinuité culturelle » (Simon et Hubert, 2005 : 37). Huston oppose cette figure à celle de l'*expatrié*, qui connaît « l'expérience de l'exil ou du déplacement », véhicule d'une « perpétuelle déchirure ». La déchirure est ressentie dans le roman de O'Neill, où elle fait obstacle à l'instauration d'une stabilité linguistique, aussi brève soit-elle, dans l'ensemble du récit, le référendum de 1995 représentant l'ultime tentative par le Québec francophone de révoquer son statut d'exilé, d'expatrié, d'étranger; car si le Québec, province officiellement francophone, impose à sa minorité anglophone (comme à toute autre minorité linguistique) une certaine dose d'inconfort identitaire, cette étrangeté est autant ressentie par les francophones lorsqu'il est question de leur nationalité canadienne, d'où la double perception d'état minoritaire par ces deux⁶ communautés linguistiques. Lieu de tension, la dissonance entre la langue de la narration⁷ (l'anglais où figurent des interjections en français) et la langue de la narratrice (le français « minoritaire ») invite à réfléchir sur le recours de O'Neill à une dialectique fragmentée, à la fois plurilingue, polyphonique⁸ et polymorphe, afin de véhiculer un ensemble d'observations et de perspectives contradictoires sur les tensions sociolinguistiques qui

⁶ Nous sommes consciente d'évoquer ici une conception purement binaire (et, disons-le, archaïque) de la situation linguistique au Québec et au Canada, bien que celle-ci ne soit nullement exhaustive dans sa représentation des langues d'usage sur ces territoires.

⁷ Nous faisons ici référence à une langue unique malgré le postulat d'une *hybridité* linguistique. Il s'agit d'une des interprétations possibles du fameux « On ne parle jamais qu'une langue » de Derrida (1996 : 70). Le plurilinguisme, en dépit de sa nature chimérique, peut-il être considéré comme l'expression d'une langue unique dont la fragmentation constitue néanmoins un tout relativement uniforme? Pour une analyse plus approfondie et nuancée du plurilinguisme, nous recommandons fortement la lecture de la thèse de doctorat de Catherine Leclerc *Des langues en partage? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine* (2004).

⁸ Au sens romanesque de Bakhtine, où plusieurs personnages présentent des conceptions différentes du rapport à l'Autre, à la langue, à la culture, au territoire, etc. (Bakhtine, 1970)

rapprochent, confrontent et divisent simultanément les principales communautés linguistiques de la métropole. La convention linguistique de *The Girl Who Was Saturday Night* est atypique. Imbriquée dans une narration principalement anglophone, la perspective franco-qubécoise de Nouschka est établie d'entrée de jeu par le biais d'une variété de techniques, dont un « intercultural dialogue [...] formally inscribed in the act of translation on which the novel is predicated⁹] » (Bloom, 2015 : 3). L'insertion ponctuelle d'interjections en français et de références culturelles québécoises donnent foi au pacte de lecture du roman voulant que Nouschka parle très mal l'anglais, « the language of colonialism » (TGWWSN, 203). Les formulations qu'il est impossible de rendre avec exactitude dans une autre langue que le français¹⁰ échappent tout simplement à cette « fausse » traduction – fausse, en effet, puisqu'il n'existe pas de version antérieure du texte rédigée en français – et apparaissent « tel quel », en français, dans le texte. Ainsi, l'hypothèse selon laquelle l'hybridité linguistique (ou la coexistence des langues) mobilisée dans *The Girl Who Was Saturday Night* repose sur une traduction implicite du français vers l'anglais opérée à même le texte est tout simplement erronée, bien que cette hybridité soit manifestement insaisissable. Nous interprétons la convention linguistique du roman comme une démonstration du phénomène de *surconscience linguistique* tel que théorisé par Gauvin, soit l'ensemble de questionnements et de choix linguistiques auxquels fait face l'aut·eur·rice (anglo)québécois·e engagé·e dans le travail de création littéraire, et dont le principal « symptôme » est une condamnation à *penser la langue* (Gauvin, 2000 : 9). Comme les effets de bilinguisme qui apparaissent dans le roman

⁹ « [dialogue interculturel [...] inscrit formellement dans l'acte de traduction qui sous-tend le roman] ». Notre traduction.

¹⁰ « *Vive le Québec libre!* » (TGWWSN, 45, 129) est sans doute l'exemple le plus évident de cette intraductibilité.

arrivent à illustrer une perspective minoritaire franco-qubécoise à partir d'une autre perspective minoritaire, anglo-qubécoise, nous postulons que la présence textuelle du français dans le roman peut être interprétée comme le reflet formel des enjeux conflictuels perpétués entre les deux communautés linguistiques. Ce travail mimétique – parce qu'il s'inspire des questionnements identitaires qui, à l'échelle du roman, sont fondés dans le rapport à la langue des personnages centraux, et qui, à l'échelle nationale, caractérisent les œuvres faites dans des littératures « mineures¹¹ » – répond doublement à la conception gauvinienne d'une *surconscience linguistique*, ainsi qu'à la description que fait Gillian Lane-Mercier d'une littérature anglo-qubécoise affiliée à la littérature (franco-)qubécoise, dont l'appartenance linguistique double s'inscrit,

selon un mode relationnel, dans l'ensemble des strates de l'œuvre, allant de ses répertoires thématiques à la matérialité de sa texture en passant par son « personnel », ses réseaux spatio-temporels, son style, ses registres, ses intertextes et ses présupposés, tant esthétiques que rhétoriques et idéologiques. (Lane-Mercier, 2012 : 19)

Les « various positions¹² », pour ainsi dire, de la critique au sujet de l'hybridité linguistique voient celle-ci tour à tour comme le signe précurseur d'une inévitable érosion de la langue en position minoritaire¹³ (Ouellette, 1969 : 8), ou comme le développement sociolinguistique organique d'une province modelée, d'une part, par l'influence de vagues d'immigration successives et partagée, d'autre part, avec une communauté anglophone qui récuse son statut minoritaire et son identité qubécoise (Legault, 1992).

¹¹ Gauvin favorise le terme « littérature de l'intranquillité » pour ses résonnances multiples, comme exploré par l'écrivain portugais Fernando Pessoa dans son *Livro do Desassossego* (1982).

¹² *Various Positions* (1984) est le septième album de Leonard Cohen, chanteur montréalais.

¹³ « Le bilinguisme est une situation sociale dans laquelle, lorsque deux langues se côtoient naturellement et quotidiennement, la langue de la communauté économiquement et politiquement la plus forte devient la structure agressive en érodant et atteignant dans sa cohésion interne la langue de la communauté minoritaire. Bref, le bilinguisme est un fait social où l'intérêt pratique seul donne l'ascendant et le pouvoir à une langue sur une autre. » (Ouellette, 1969 : 8)

Cette observation-ci, plus ou moins alignée sur la conception radicalement hétérogène de Gilles Marcotte en 1999¹⁴, selon quoi « [i]l n'existe évidemment pas telle chose qu'une littérature anglo-qubécoise » (Marcotte, 1999 : 6-7), trouve-t-elle encore fondement dans les décennies suivant cette déclaration, à l'ère où s'épanouit plus que jamais Metropolis bleu¹⁵? Francine Bordeleau accueille notamment « la présence d'auteurs anglo-qubécois dans des organisations québécoises comme l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) ou le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) et [...] la publication de la traduction française de leurs œuvres chez Boréal ou chez Leméac » (Lane-Mercier, 2012 : 20). La reconnaissance¹⁶ d'une littérature anglo-qubécoise par la critique est bel et bien le témoignage d'une acceptation par la minorité anglophone du Québec de son identité *québécoise* sans se résigner à une plus large appellation, faute d'un meilleur terme pour la nommer. Si, pour Fernand Ouellette, le bilinguisme est invariablement un outil d'assimilation linguistique et identitaire, dont la conclusion éventuelle serait la perte, au Québec, du statut de langue officielle de la langue française, la perspective de Claudine Gélinas-Faucher est moins alarmante. Dans sa thèse de doctorat sur l'iconographie montréalaise dans le roman anglo-qubécois depuis 1945, Gélinas-Faucher soutient que l'hybridité, dans *The Girl Who Was Saturday Night*, donne à voir l'engagement interculturel et souligne le processus par lequel une identité n'est

¹⁴ « Il n'existe évidemment pas telle chose qu'une littérature anglo-qubécoise, puisqu'il n'existe pas de littérature franco-qubécoise. Les écrivains de langue anglaise vivant au Québec et ayant la citoyenneté canadienne—voilà, enfin, me semble-t-il, une définition claire, précise, sinon concise—, si d'aventure ils veulent se donner une identité nationale, penseront d'abord au Canada. Certains d'entre eux, comme A.M. Klein, trouveront même le Canada un peu petit, et se diront plutôt nord-américains. » (Marcotte, 1999 : 6-7).

¹⁵ Métropolis bleu / Blue Metropolis (ou Blue Met) est un festival littéraire international et multiculturel dont les principaux buts sont de promouvoir la diversité culturelle et linguistique, et de partager les plaisirs de la littérature avec des gens de tous horizons.

¹⁶ Nous pensons également au numéro de *Lettres Québécoises* qui lui est consacré, puis aux nombreux articles de Gillian Lane-Mercier qui étudient sa résonnance dans la « belle province ».

jamais fixe, mais perpétuellement située dans un état de *devenir*. (Gélinas-Faucher, 2015 : 237) Nous percevons dans la narration o'neillienne une volonté de mettre de l'avant cette éthique de l'engagement interculturel, éthique qui s'impose depuis la polyphonie sociolinguistique dont Nouschka Tremblay est la principale porte-parole. L'engagement interculturel, sans être le seul modèle social figurant dans le roman, est surreprésenté comme l'idéal social qu'atteignent Nouschka et son partenaire anglophone Adam dans la conclusion du récit. Cette position se heurte à la conception chauviniste du Québec véhiculée par Étienne Tremblay, le père de Nouschka et Nicolas, qui définit le discours dominant auquel adhèrent une majorité de Québécois francophones.

II. « *Le déclin et la chute de la famille Tremblay* », examen d'un statu quo nationaliste

[D]ans l'élucidation des choses qui blessent l'ego, dans le fantasme d'un moi désintégré, en péril, fragile, dans le matériau de la honte, se trouvent des chemins de traverse. Cela passe alors par une introspection, une enquête sur ce qui irrigue la culture et la vie politique, de ce qui traverse les individus, en deçà et au-delà de leur conscience et de leur volonté, et qui fouille le matériau affectif qui fabrique de la race, de l'exclusion, de la misère symbolique.

Dalie Giroux, *L'œil du maître*

Penchons-nous sur l'orientation socio-politique des personnages centraux de *The Girl Who Was Saturday Night* afin de proposer l'esquisse d'une trajectoire idéologique vers un « idéal » de (ré)conciliation, c'est-à-dire une relativisation des enjeux, et une acceptation de l'Autre par le biais de l'acceptation de soi. Ce cheminement s'effectue par le biais de l'exploration intime et sociale des discours et tensions préréférendaires qui forment le paysage socioculturel de Montréal en fin de vingtième siècle.

Le rapport hiérarchique entre les communautés francophone et anglophone mène, dans les suites de la Révolution tranquille, à une adhésion, par la majorité de la population franco-qubécoise, à l'idéologie souverainiste¹⁷. Le principal représentant de ce discours dans *The Girl Who Was Saturday Night* est le chansonnier québécois Étienne Tremblay, dont l'importance culturelle rivalise avec celle de Gilles Vigneault. Le personnage d'Étienne évoque les chansonniers folkloriques populaires dans le genre de Plume Latraverse, mais incarne aussi la figure o'neillienne du père incapable de remplir ses obligations familiales, et dont la principale qualité rédemptrice est son habileté à inventer et raconter des histoires, personnage-type à l'image du père montréalais de O'Neill même (O'Neill, 2018). Or, la pertinence d'Étienne est intimement liée à l'essor de la cause souverainiste dans les années 1970 et à la volonté d'émancipation nationale au Québec. L'attrait de son œuvre, pour son public principalement québécois, provient de l'identité nationale que ses textes arrivent à verbaliser. Le roman propose, d'entrée de jeu, une explication sur la nature du personnage à l'occasion d'une entrevue radiophonique avec le cinéaste québécois Hugo Vaillancourt¹⁸ :

¹⁷ Comme la population franco-qubécoise est plus susceptible de se considérer souverainiste, l'usage du terme « séparatiste » (« *separatist* ») par les personnages majoritairement franco-qubécois du roman « trahit » en quelque sorte la perspective anglophone de l'autrice quant au conflit référendaire de fin de vingtième siècle. L'appellation « séparatiste » peut être considérée l'exonyme anglophone qui désigne les partisans du souverainisme québécois, puisque l'anglophonie perçoit généralement le référendum comme une rupture de l'identité canadienne plutôt qu'une revendication justifiable naissant des spécificités socioculturelle et linguistique du Québec (Leith, 2010). Nous estimons que l'emploi de l'exonyme « séparatiste » par O'Neill, plutôt qu'un choix politique, relève davantage des enjeux de traduction inhérents à la rédaction d'un roman anglophone avec le référendum pour toile de fond. Nous favorisons dans ce mémoire le terme « souverainiste » puisqu'il correspond avec justesse, selon nous, aux valeurs d'émancipation et d'indépendance que prône la famille Tremblay.

¹⁸ Étienne Tremblay et sa famille – de même que le cinéaste Hugo Vaillancourt – sont des personnages entièrement fictifs. Il est également question, dans le roman, de deux documentaires fictifs portant sur la famille Tremblay : le premier, prétendument réalisé dans les années 1970 par le célèbre (et réel) cinéaste Claude Jutra, s'intitule *La famille Tremblay dans l'hiver* (TGWWSN, 53); le second, réalisé en 1995 par Hugo Vaillancourt et fortement inspiré par la cinématographie de Jutra, s'intitule *Le déclin et la chute* de

"A *chansonnier* is different from a rock and roll singer because he is also a poet, he is also a philosopher, he is also a medium through which the people are able to voice their own fables, their own fears, their time and zeitgeist. That's why Étienne Tremblay was so important for the separatist cause." (TGWWSN, 64)

Puisque la carrière d'Étienne est chargée d'une tâche aussi colossale que la représentation fidèle de la réalité et de l'imaginaire québécois dans leur ensemble, il n'est pas étonnant que l'idée de *distinction*¹⁹ soit centrale à son œuvre nationaliste. Étienne exprime notamment le désir d'une reconnaissance identitaire lors d'un échange avec Nouschka, alors qu'il s'apprête à réciter un discours à l'intention d'une foule réunie en plein cœur du Plateau Mont-Royal, à la veille du référendum de 1995. Nouschka évoque le talent d'orateur, ainsi que l'audace et la hardiesse caractéristiques de son père afin de l'aider à surmonter son trac :

"Look at me. Remember when you were just a little boy in rubber boots delivering newspapers at five in the morning. And everyone said to you: you are not distinct, you are not unusual, you are not special."

"Et moi, j'ai répondu: *Oui, j'suis unique. Oui, j'suis distinct. Oui, j'suis spécial!*" (TGWWSN, 340)

La réponse d'Étienne, « *Oui, j'suis unique. Oui, j'suis distinct. Oui, j'suis spécial* », signale une volonté – représentative de la volonté franco-québécoise – d'être considéré dans sa spécificité sociolinguistique, et un « [d]ésir de se constituer comme sujet et objet ; « Nous », distincts, différents ; des Français de France ; des francophones et anglophones du Canada ; des francophones d'ailleurs. Enfin, « nous autres » : Même comme Autre. »

la famille Tremblay (TGWWSN, 372). Le titre de ce second documentaire pourrait être un hommage au film (réel) du réalisateur québécois Denys Arcand *Le déclin de l'empire américain* (1986).

¹⁹ L'expression « société distincte » mise de l'avant par Robert Bourassa à l'époque du référendum désigne les spécificités socioculturelle et linguistique du Québec (en contrepartie du reste du Canada) de manière plus douce que le terme « nation » employé par les souverainistes.

(MacNeil, 2006 : 133) C'est en incarnant le *zeitgeist* québécois des années 1970, les valeurs mais aussi les craintes de la population québécoise – et donc en mobilisant le sentiment d'opposition aux cultures dominantes, qu'il dénonce comme colonisatrices – qu'existe le personnage d'Étienne Tremblay. Il adhère entièrement au projet d'instaurer la variété québécoise de la langue dans une « nation distincte », pour s'émanciper du giron colonisateur et démontrer la force exceptionnelle dont est capable, lorsqu'elle revendique son indépendance, une culture minoritaire.

L'emploi de caractères en italique pour *signifier* le français textuellement ne fait-il pas écho à cette irréconciliable différence dressée entre le français et l'anglais? Parmi les occurrences du français dans la narration autrement assez uniforme, la politique domine : « *Vive le Québec libre!* » (TGWWSN, 45, 129); « It felt like I was doing something terrible when I said *oui*. But God help me, I wanted to see what was on the other side of that word » (TGWWSN, 160); « Are you voting *Oui ou Non?* » (TGWWSN, 235); « *À la prochaine fois.* » (TGWWSN, 279); « *Oui, j'suis distinct.* » (TGWWSN, 340); « LIBÉRER NICOLAS TREMBLAY » (TGWWSN, 368); « *La Grande Noirceur* » (373). Ces interjections françaises greffées à même le texte convoquent l'imaginaire politique québécois et signalent la présence tenace de l'Amérique française au sein de la majorité anglophone du pays. Cet usage de l'italique dans *The Girl Who Was Saturday Night* se heurte à la pratique narrative d'autres autrices anglo-montréalaises, dont celle de Gail Scott dans son roman *Heroine* (1987) où se mêlent indistinctement l'anglais et le français : « Get a job, rends-toi intéressante. He'll come back. Actuellement, il a peur que tu le manges, » (Scott, 1987 : 66). Cette coexistence organique des langues dans le texte de Scott évoque la dissolution identitaire de la narratrice, soit son désir de faire basculer

son identité anglophone vers une identité franco-qubécoise exonérée des connotations négatives (principalement racistes et classistes) liées à l'élite bourgeoise anglophone, et est donc elle-même porteuse d'un message politique. Dans cette optique, le parcours de la narratrice de Scott comporte de grandes similarité avec celui de Nouschka, dont il sera question plus loin dans ce mémoire, puisqu'il découle d'une volonté de transformation et de fluidité identitaire. La coexistence « sans coutures » (*seamless*) de l'anglais et du français dans l'œuvre de Scott peut simultanément être interprétée comme la reconnaissance et la légitimation, par une autrice canadienne essentiellement anglophone, de la présence francophone au Canada. Dans tous les cas, la polyphonie linguistique dans la littérature montréalaise (et, plus largement, dans les littératures québécoise et canadienne) peut difficilement être considérée apolitique ni purement esthétique, puisqu'elle reflète invariablement une société, ses enjeux et son *zeitgeist* – conception à laquelle n'échappe pas l'œuvre d'Étienne Tremblay.

Reconduction de l'idéologie coloniale et « lutte » québécoise

Le projet, aussi justifié soit-il, d'imposer le français québécois sur les populations linguistiques en position « minoritaire » fait de la langue un outil de domination²⁰. La souveraineté québécoise, bien que motivée par une volonté émancipatrice, est plutôt vécue par les minorités linguistiques comme la reconduction de l'autorité coloniale. Notons aussi que le joual, langue marginale en opposition directe à l'anglais majoritaire

²⁰ Voir l'essai de Dalie Giroux, *L'œil du maître. Figures de l'imaginaire colonial québécois* (2021), au sujet de la reconduction contemporaine de l'entreprise coloniale, dont le Québec tente de s'émanciper, sur et au détriment des minorités culturelles, linguistiques et ethniques de la province, ainsi que de l'environnement.

de l'Amérique du Nord et forme de résistance francophone à l'assimilation anglophone, se transforme au contact du pouvoir, comme l'expose Hubert Aquin (1974), selon qui

[r]êver d'instaurer une langue nouvelle – le joual – équivaut à capituler d'avance en se réfugiant dans une forteresse linguistique inexpugnable et indéchiffrable, car « le joual se présente comme la phonétisation laborieuse d'un français délibérément sacrifié », et « le joual ne peut être révolutionnaire que si le Québec reste toujours dans un état colonisé ». (Gauvin, 2000 : 41)

Aquin entrevoit la spécificité du français québécois dans son rôle de langue de la sous-culture, de rébellion et d'expression de la différence, qui n'a de « raison d'être » politique que dans la lutte. Pareillement, les textes écrits par Étienne Tremblay, humoristiques et fantastiques²¹, servent ultimement une fonction politique : « Outside of Québec nobody had even heard of him, naturally. Québec needed stars badly. The more they had, the better argument they had for having their own culture and separating from Canada. » (TGWWSN, 10). La représentation de l'identité québécoise dans les textes d'Étienne Tremblay insiste sur la « ridiculous squalor » du quotidien qui lui est associée. En juxtaposant misère et fierté, ces textes donnent un sens aux conditions défavorables et réaffirment la position du Québec comme *underdog* du Canada. Cette échappatoire à la honte constitue la principale valeur de l'œuvre artistique d'Étienne Tremblay selon les dires de Nouschka.

Malgré l'échec du premier référendum et la relégation de sa famille à l'arrière-plan de l'actualité québécoise (« The Tremblays as a family were invented by the subconscious of a people prior to the first referendum. [...] [The Tremblays] are wandering around now

²¹ « There was a song about a mechanic who builds a snowmobile that can go faster than the speed of light. There was one about a grandpapa who has gas. There was a song about a tiger that escapes from le Zoo de Granby to go eat poutine. He had a song about a man who finds a magical cigarette that doesn't end, and he never has to come back from his cigarette break. » (TGWWSN, 11).

like animals whose habitats have been destroyed » (TGWWSN, 65)), Étienne s'accroche au rêve nationaliste des années 1970 et à une définition hermétique de l'identité québécoise. Or, c'est précisément cette incapacité à rencontrer l'Autre²² qui prédestine Étienne à la médiocrité : « Outside of Québec nobody had even heard of him, naturally. [...] A lot of people said he could have been a huge star if he had learned to sing in English. But he hated the English. Hating them was the true passion of his life. (TGWWSN, 10) » Le refus catégorique d'apprendre la langue de l'Autre réduit ses possibilités de carrière à celles que peut lui offrir sa province, où sa persona cesse d'intéresser les médias une fois les Oui et les Non compilés. Étienne est convaincu que le repli sur soi, par le biais du rejet de langues et de cultures *autres*, renforce l'identité québécoise et le rapproche de l'indépendance du Québec. Étienne rejette d'emblée la notion que l'anglais puisse faire partie de l'identité québécoise, puisqu'il ne s'agit pas de son expérience personnelle, ni de sa conception chauviniste de la province. Son refus d'accepter la spécificité linguistique de l'Autre creuse l'écart entre son expérience du Québec et l'expérience de ses enfants : Nicolas est le père d'un enfant, Pierrot Tremblay, dont la mère est Tchèque, et Nouschka choisit d'élever son enfant (dont le père biologique, Raphaël Lemieux, est franco-québécois) avec comme partenaire un anglophone de Westmount, alors qu'elle affirme en début de roman que jamais elle ne pourrait marier « someone English » (TGWWSN, 49). L'acceptation de l'Autre par Nouschka (et par Nicolas, dans une moindre mesure) peut être vue comme l'annonce du développement multiculturel de Montréal (et du Canada) à venir dans les décennies suivant le second référendum du Québec.

²² Le chauvinisme d'Étienne, bien qu'il se manifeste principalement comme une anglophobie, ne s'y limite pas. Le chansonnier méprise également la France, dont l'un de ses plus célèbres artistes, Charles Aznavour. (TGWWSN, 135, 173).

III. Une anglophonie contemporaine en quête identitaire

« But still you'll never get it right / 'Cause when you're laid in your bed at night /
Watching roaches climb the wall / If you called your dad he could stop it all, yeah »

Pulp, « Common People » (1995)

L'univers romanesque de O'Neill – principalement habité par des personnages québécois francophones et souverainistes – propose une double représentation de l'anglophonie canadienne. Celle-ci est mise en scène, d'une part, en opposant le mouvement nationaliste à une communauté anglophone *fantasmée*. Outre cette majorité impersonnelle parfois conciliante, mais essentiellement antagoniste, l'anglophonie est représentée dans *The Girl Who Was Saturday Night* par Adam, seul personnage anglophone d'importance. Étudiant en droit dans une université anglophone, Adam est présenté dès le second chapitre du roman comme le meilleur ami de Nicolas et l'un des nombreux partenaires sexuels de Nouschka. L'instabilité de la relation amoureuse entre Nouschka et Adam est initialement attribuée au fait qu'Adam soit un *Anglo* (TGWWSN, 49). Ce détail freine l'engagement émotionnel de Nouschka qui, autrement, est très attirée par Adam, par son humour, son éducation et sa confiance en soi « imported [...] from Westmount, all sparkling and glorious » (TGWWSN, 52). Une confession douloureuse vient changer la nature de leur relation : la nourrice franco-québécoise d'Adam se révèle être la mère biologique des jumeaux Tremblay. Nouschka est troublée par l'implication d'un inceste symbolique entre eux. À sa demande, Adam disparaît hors de la vie des Tremblay jusqu'à la fin du roman, où il réapparaît pour renouer avec Nouschka et rétablir leur relation après plusieurs mois de séparation.

Fascination superficielle et « irresponsabilité privilégiée »

Malgré son appartenance identitaire à l'anglophonie, Adam se démarque de sa communauté par l'intérêt véritable qu'il porte à la culture québécoise et le désir de réciprocité avec la francophonie montréalaise qui motive son usage fréquent du français. Ces qualités modernes et réconciliatrices facilitent l'acceptation d'Adam par les membres de la famille Tremblay. Sa volonté de « jouer le jeu », pour ainsi dire, lui permet d'intégrer le domicile familial à part entière, étant « the only guy Nicolas didn't toss out on his ear » (TGWWSN, 51). Adam manifeste son attirance pour la langue française dès les premières pages du roman, alors que Nouschka le rejoint dans la salle de bal du Ukrainian Center et s'intéresse à la chanson qu'il joue au piano :

"What do you call that?" I asked.

"Le minou est un minou et pourquoi pas."

He was English and he deliberately spoke in nonsensical French sometimes.
(TGWWSN, 6)

Cet échange constitue la première apparition textuelle du français sous forme de dialogue dans le roman, outre la narration intérieure de Nouschka qui inclut des expressions telles que « the same *je ne sais quoi* » (TGWWSN, 3) et « behaving like a *salope* » (TGWWSN, 7). Délibérément ludique, le titre que donne Adam à sa chanson est une occasion pour Nouschka de souligner le fossé qui existe entre son statut socioéconomique et celui d'Adam. Bien qu'il fréquente lui aussi l'un des centres communautaires de la rue Sainte-Catherine, Adam se distingue tout de suite du reste de l'entourage de Nouschka.

En s'efforçant à participer à la poésie francophone, Adam accepte d'endosser à part égale avec les Québécois ce que Mackey nomme le « fardeau » du bilinguisme, qui revient d'ordinaire aux minorités et non à la majorité linguistique (Mackey, 1976 : 98). Pourtant, ce geste peut difficilement être interprété comme l'acceptation d'un statut minoritaire, puisqu'il dépend d'une connaissance intégrale de la langue de l'Autre, et de sa déformation subséquente. Ce ludisme en apparence innocent est révélateur de l'inconséquence, pour un Anglophone, de *déparler*. Selon la dichotomie *fantasmée* véhiculée dans les chansons d'Étienne Tremblay et adoptée de façon générale par la collectivité franco-québécoise, le bilinguisme francophone – c'est-à-dire un bilinguisme acquis avec le français comme langue maternelle (Grutman, 1997 : 33) – serait appris sans formation scolaire ni encadrement adéquat, et surtout par nécessité, dans une optique de mobilité sociale qui rend possible la rencontre d'une « better class of men » (TGWWSN, 4). Un Anglophone, toujours selon la conception manichéenne d'Étienne, bénéficierait au contraire d'une éducation de qualité, *westmountienne*, qui lui permet non seulement d'apprendre facilement le français... mais d'en apprendre la variété dominante, « state-sponsored, dry-clean-only » (TGWWSN, 47), complètement épurée de la saveur locale, en somme, la *mauvaise* variété linguistique. L'effraction d'Adam outre la barrière linguistique érigée entre les « deux solitudes », bien qu'elle témoigne d'une tentative de réconciliation entre les deux communautés, ne fait au contraire qu'exacerber l'écart préexistant entre l'expérience linguistique d'Adam dans la métropole (avec tout le vécu que cela comporte, sur les plans culturel et socioéconomique), et l'expérience de ses compagnons franco-québécois.

La relation d'Adam avec la famille Tremblay – outre son attirance pour Nouschka en tant qu'individu, et pas uniquement comme célébrité locale – est déterminée par la fascination qu'il éprouve pour la « ridiculous squalor » qui leur est caractéristique, et qu'Étienne, avec ses chansons, arrive à romantiser. Le cinéaste Hugo Vaillancourt, fervent admirateur du caractère marginal et de la puissance créatrice et chaotique des Tremblay, exprime la même attirance pour le quotidien de la populaire famille québécoise lorsqu'il évoque le documentaire (fictionnel) de Claude Jutra *La famille Tremblay dans l'hiver* tourné dans les années 1970, creusant la distance entre sujet et représentation :

« The way your family interacted. There was so much warmth! And funny! You guys were hysterical. You were like everything that's unique about being Québécois. » (TGWWSN, 54)

« [F]or a long time [the Tremblay family] sort of represented the beauty of Québécois culture – the warmth of it. And we grew up with them. When I watched the documentary as a kid, I wanted to change my last name and go and join their family. Who didn't want to be raised by Étienne Tremblay? It just seemed so magical. He would sing to you while he scrambled up eggs in the morning. » (TGWWSN, 65)

L'éblouissement superficiel d'Adam pour les Tremblay n'est pas trop différent de l'émerveillement collectif des Québécois lorsqu'ils visionnent le documentaire (fictionnel) de Jutra²³ : « His coddled upbringing had ironically made him susceptible to the ragged glamour that surrounded us. I needed someone who could see through all that. He didn't realize that it was preventing us from doing anything with our lives » (TGWWSN, 109). Du haut de son expérience westmountienne, Adam est aveugle aux nuances du statut marginal des jumeaux Tremblay; il n'en perçoit que le charme ludique plutôt que de saisir l'impact sur leur qualité de vie et leurs chances d'accéder à une

²³ Voir la note 19 au sujet du réalisme historique tel qu'il apparaît au sein du roman.

meilleure éducation que celle de leurs parents. Dans son étude du roman sous la perspective éthique des soins et du rapport au bien-être, Dominique Hétu considère le récit de O'Neill

as mobilizing an ordinary vulnerability that does not take away, invalidate, or delegitimize the agency of struggling subjects but challenges the « privileged irresponsibility » (Tronto 70) of those who benefit the most from a social model-based subject whose life and worth are shaped by ideals of rationality, independence, and individualism that care ethicists seek to transform.²⁴ (Hétu, 2019 : 10)

Or, c'est précisément cette « irresponsabilité privilégiée » qui s'insinue entre Adam et Nouschka. Pour Adam, le français est le théâtre d'expérimentations créatives où il peut exercer sa « conscience de la langue comme [...] un vaste laboratoire de possibles » (Gauvin, 2000 : 213) : « Adam was always trying to get in our family act, always composing scores for Étienne to consider for a comeback album » (TGWWSN, 49). Son usage ludique du français relève plutôt de la performance que de l'expression identitaire, comme c'est le cas pour les Tremblay.

Pacte d'authenticité minoritaire et autoreprésentation identitaire

Le français impeccable et formel d'Adam se heurte à la variété québécoise de la langue française employée par les membres de la famille Tremblay et signale un problème plus large. Pour ceux-ci, l'emploi du français québécois repose sur le respect, de la part du locuteur, d'un pacte d'authenticité résultant d'un rapport à la pauvreté propre à la réalité

²⁴ « comme la mobilisation d'une vulnérabilité ordinaire qui ne dépouille, n'invalide, ni ne délégitime l'agentivité de sujets en lutte, mais confronte l'"irresponsabilité privilégiée" (Tronto 70) de ceux qui bénéficient le plus d'un sujet basé sur le modèle social, dont la vie et la valeur sont formés par des idéaux de rationalité, d'indépendance, et d'individualisme, que les éthiciens du soin cherchent à transformer. ». Notre traduction.

franco-qubécoise. De façon générale, ce pacte semble échapper à la majorité anglophone, qui perçoit l'existence de variétés linguistiques mineures comme un obstacle à la communication plutôt que de tolérer ces variétés comme l'expression d'une réalité marginalisée incapable de *se dire* sans un vocabulaire qui lui soit propre, ou, pour citer Jacques Godbout, sans un « français plus souple et plus fou et plus utile que le [français hexagonal], [...] un français sauvage, le québécois » qui permette l'effraction dans la réalité nord-américaine (Godbout, 1974 : 33). Le « perfect French » d'Adam est l'exemple par excellence de la transgression (involontaire) de ce pacte dans le roman, puisqu'il démontre qu'Adam, du fait de son éducation classique²⁵ et son appartenance à une classe socioéconomique supérieure, est déconnecté de la réalité franco-qubécoise des Tremblay. Adam n'a pas accès au vocabulaire et à la perspective minoritaire qui restreignent l'usage du français, toujours selon le discours d'Étienne Tremblay, à une communauté qui « mérite », par l'appauvrissement subi, de s'en revendiquer. Alors que la famille Tremblay se résigne à l'expérience multidimensionnelle du *manque* – absence de la mère biologique, négligence du père, éducation secondaire inachevée, sexualité dépourvue d'attachement émotionnel – que partagent les autres minorités linguistiques et culturelles (dont fait partie Misha, l'un des partenaires sexuels de Nouschka), Nouschka conçoit l'identité d'Adam comme étant basée dans le trop-plein : « I loved that Misha had once had everything taken away from him and then had gone on and shrugged it all off. He had built something beautiful out of nothing. Adam had everything but he would never have what Misha did » (TGWWSN, 115). Cette comparaison exprime non seulement l'irréconciliabilité légitime entre deux réalités trop éloignées l'une de l'autre

²⁵ Adam est récipiendaire d'une « unnecessarily comprehensive education » comprenant des cours particuliers où on lui enseigne l'appréciation musicale, l'escrime, la survie en nature, le tennis et la photographie (TGWWSN, 47-48).

(soit l'abondance et le manque), mais expose également le problème fondamental qui se dresse entre Nouschka et Adam et nuit à leur relation : Adam s'exprime en français à partir d'une expérience privilégiée du monde, et non en tant que minorité. Malgré l'intérêt qu'Adam porte à la francophonie, son français n'est pas perçu comme *authentique* par les jumeaux Tremblay. Il s'agit d'un masque, ou d'un rôle qu'il adopte lorsqu'il fréquente Nouschka et Nicolas, plutôt qu'une identité lui étant propre. Il se déclare lui-même incapable de correspondre totalement à une identité francophone légitime :

« I never feel like myself when I'm speaking French. »

« Who do you feel like? »

« Jean-Paul Belmondo. I feel like I'm in a French film » (TGWWSN, 49)

Cette distinction n'est pas uniquement ressentie par Adam, mais aussi par les Tremblay et par la collectivité franco-qubécoise de façon générale. Même s'il choisit de s'associer avec des francophones, Adam bénéficie d'une éducation exhaustive supérieure à celle des Tremblay et du statut qui vient de pair avec son appartenance linguistique. Nouschka note par exemple que malgré son implication dans de petits délits, pareil à ceux commis pas Nicolas, Adam ne s'est jamais fait arrêter par la police :

Adam had been questioned by the police a couple of times, but they always let him go. They could tell from his manner that he was an upper-class kid. Rich people weren't responsible for petty crimes. They were responsible for the great crimes that took hundreds of years to commit and were, therefore, unpunishable. (TGWWSN, 69).

Nicolas, au contraire, est fréquemment arrêté lorsqu'il manifeste le moindre comportement marginal :

People were always calling the cops on Nicolas for things that weren't even crimes. There was a woman who called the police on him because he was practising karate moves in her backyard in just his shorts and T-shirt. The neighbors called the police because he was singing a Jean Leloup song at the top of his lungs in the shower (TGWWSN, 35)

L'identité québécoise et francophone de Nicolas lui impose une affiliation à la marginalité qui le prédestine au malheur, selon la logique et l'imaginaire du roman. Né et élevé à Montréal au même titre que Nicolas et Nouschka, Adam échappe toutefois à la conception de l'identité québécoise véhiculée par la famille Tremblay, conception excluant l'affiliation à l'Autre, anglophone ou pas²⁶. À l'aube du référendum, Nicolas aborde l'exil des anglophones hors du Québec, une fois la souveraineté accomplie :

"What are you going to do once we separate, Adam?" Nicolas said. "You'll be exiled, that's for sure. An English lawyer – ridiculous. I can't imagine why any English person would bother staying in Montreal. You'll have to leave with the rest of the exodus."

That remark stung Adam. He wanted to be one of us, but there were just so many ways in which he was different. (TGWWSN, 76)

Adam est visiblement contrarié par les propos de Nicolas, qui sous-entend que la langue – plus que l'appartenance à un territoire, à ses faits et ses réalités, à l'adoption d'un style de vie qui corresponde à celui-ci – soit le principal critère définissant l'identité individuelle et l'appartenance culturelle. Élevé par une nourrice franco-québécoise, Adam éprouve une forte attraction pour l'imaginaire marginal du Québec francophone. Il perçoit le lien privilégié qu'il partage avec sa nourrice – dont les histoires merveilleuses et ludiques contribuent à faire d'Adam un jeune homme doté d'un esprit créatif et

²⁶ Nous notons qu'il apparaît dans le roman beaucoup plus de personnages migrants que de personnages *pluriculturels*. Misha et Saskia, par exemple, sont considérés des immigrants européens (russe et tchèque, respectivement) peu importe leur rapport à leur terre d'accueil, toutes différences confondues. Le fils de Saskia et Nicolas, Pierrot, est le seul personnage à hériter d'une identité culturelle hétérogène (mère tchèque, père québécois), mais il rejette radicalement son appartenance à la famille Tremblay.

marginal similaire à celui des Tremblay – comme justifiant son sentiment d'appartenance au milieu francophone. Ce lien devient au contraire le point de bascule de son amitié avec les jumeaux, puisque ceux-ci considèrent qu'Adam se serait, en quelque sorte, accaparé l'amour de leur propre mère grâce à son privilège westmountien. Nouschka est incapable d'accepter qu'Adam bénéficie directement de la perte qui définit son identité et emblématise sa pauvreté multidimensionnelle. Rattrapé par la conception négative de l'Autre inculquée par l'idéologie d'Étienne, Adam est catégorisé comme un « Anglo » en bonne et due forme, destiné à incarner le même rôle que ses prédécesseurs, celui de *maudit Anglais* à qui tout revient de droit. La quête identitaire d'Adam ne peut se solder par autre chose qu'un échec lorsqu'elle est autodéterminée, et qu'il refuse d'accepter sa propre origine culturelle.

Adam réapparaît dans la vie de Nouschka à la toute fin du roman. Il est de retour aux études, et ses vêtements reflètent son appartenance socioculturelle; il ne prétend plus, par *effraction*, à une identité illusoire. Ce changement d'importance dans l'attitude d'Adam permet à Nouschka de l'accepter à nouveau dans sa vie, et de partager avec lui sa propre identité franco-qubécoise. Il conserve toutefois les valeurs réconciliatrices à la base de sa complicité avec la famille Tremblay, rejetant la compétition entre les deux communautés linguistiques et l'état d'esprit diviseur qui caractérise le rêve de souveraineté prôné par Étienne. Simon note à ce sujet²⁷ que « English-language crossover figures are more numerous than francophones, » puisque « the anglophone minority has

²⁷ Citation que Bloom cite elle-même dans son article sur O'Neill. (Bloom, 2017)

been actively looking for ways to redefine its membership in francophone Montreal²⁸ »
(Simon, 2006 : 16) et ce, depuis les années 1960.

L'ambiguïté qui plane autour de l'identité linguistique d'Adam démontre que cette identité ne peut pas être décidée uniquement par l'individu, mais par un ensemble de normes sociales, ainsi que par la perception de l'Autre (le regard de l'Autre sur soi). Les Tremblay ont le dernier mot sur l'acceptation ou le rejet d'Adam au sein de leur cellule familiale, dont les principales caractéristiques sociopolitiques (l'usage de la langue française et l'adhésion à l'idéologie souverainiste) importent moins que le respect, et non la romantisation, de celles-ci.

IV. De *Petite Nouschka* à *Miss Montréal* : récit d'une métamorphose identitaire

« Il me rappelait, c'est du moins ainsi que j'interprète ses mots, que l'on peut faire quelque chose de rien, qu'il y a là une possibilité de force, d'inédit, et même de liberté. Quelque chose comme une fenêtre de désaffiliation »

Dalie Giroux, *L'œil du maître*

C'est à travers le regard singulier de Nouschka Tremblay que *The Girl Who Was Saturday Night* arrive à exprimer la réalité socioculturelle de Montréal à l'époque du référendum. L'identité de Nouschka, pareillement à celles de son frère jumeau Nicolas, de son père Étienne, et même de sa mère Noëlle Renaud – dont la brève relation avec

²⁸ « [I]es figures liminaires anglophones sont plus nombreuses que leurs homologues francophones », puisque « la minorité anglophone cherche activement des moyens de redéfinir son appartenance au sein d'un Montréal francophone ». Notre traduction.

Étienne et l'existence même sont mythifiées dans « *Lily Sainte-Marie* », l'une des plus célèbres chansons d'Étienne (TGWWSN, 92) – est interreliée avec l'identité québécoise, produit d'une métaphore complexe et intime que O'Neill file tout au long du roman. Le parcours de Nouschka s'esquisse en bordure d'espaces clairement délimités, à cheval entre la stabilité de l'*être* et les possibilités du *devenir*. Cette ambiguïté dans le positionnement socioculturel de Nouschka nous amène à penser son rapport à la langue comme l'enchevêtrement de ses valeurs en constante évolution, dont le résultat serait la découverte ou la réalisation d'une identité moins statique qu'il n'y paraît en début de roman.

Transmission et rejet du mythe anglophone

De manière globale, la communauté anglophone est perçue par Nouschka Tremblay – dont le point de vue franco-québécois est alimenté par les préjugés que véhicule Étienne, son père – comme un opposant figuré et littéral, un obstacle au projet de souverainisme soutenu par les membres de la famille Tremblay, un colonisateur, ennemi sans nom et sans visage, « l'autre par excellence, [l']autre fantasmé, [le] *maudit Anglais*, [...] qui lit chaque jour *The Gazette* et écrit parfois dans le *New Yorker* » (Marcotte, 1999 : 11). Nouschka est consciente de la rupture culturelle entre le Québec francophone et le reste du Canada. Elle témoigne notamment du désintérêt de la part des anglophones à l'égard des francophones en accompagnant son grand-père Loulou chez le médecin. Celui-ci n'est pas attentif aux commentaires du vieil homme, qu'il s'agisse de digressions loufoques ou de véritables inquiétudes médicales, jusqu'à ce que Loulou lui pose la

« grande question » : « "Are you voting Oui *ou* Non?" » (TGWWSN, 235). L'évocation innocente du conflit entre souverainisme et fédéralisme capte finalement l'attention du médecin. Nouschka commente : « The doctor looked up at the old babbling lunatic, whose Oui vote could put an end to the life he was enjoying. English speakers had an absolute horror of separation, and scores of them had left after the first referendum. » (TGWWSN, 235) Nouschka fait remarquer dans le même passage qu'il est presque impossible pour elle d'être reconnue (malgré son statut quasi-mythique de célébrité dans la province) par un anglophone : « He was English. He watched American television. They had no idea whatsoever what happened in French Québec. » (TGWWSN, 234). Cette perspective partiellement nourrie par les interactions de Nouschka avec des anglophones fédéralistes, est, pour le reste, fondée sur les anecdotes et les idéaux familiaux : « It seemed natural to vote Oui, because since we were little, Nicolas and I had been taught by Étienne that Québec should be its own country. It was our family's religion. » (TGWWSN, 319). L'adhésion d'Étienne au nationalisme cause des répercussions dans la vie de ses enfants, qui sont forcés d'adhérer au système de valeurs d'Étienne dès l'enfance, entraînés à des marches et des rassemblements souverainistes vers l'âge de sept ans (TGWWSN, 17). « Étienne always said that we shouldn't bother to learn the language of colonialism » (TGWWSN, 203), explique Nouschka pour excuser son « terrible English ». De son côté, c'est en purgeant sa peine au pénitencier de Kingston que Nicolas a finalement l'occasion d'apprendre l'anglais (TGWWSN, 369). Les jumeaux souffrent de la conception ethnocentriste du Québec entretenue par Étienne, puisque celle-ci freine leur développement culturel au profit d'un nationalisme restrictif auquel ils souscrivent avec naïveté depuis l'enfance.

Puisque l'adoption des valeurs souverainistes par de nouvelles générations de Québécois dépend des interactions interpersonnelles et sociales survenant entre collectivités (dont la reconduction des rapports de force entre majorité et minorité), la pérennité de l'idéologie souverainiste traditionnelle n'est pas systématiquement assurée par la « relève » postréférendaire – dans ce cas-ci, les enfants d'Étienne Tremblay, Nouschka et Nicolas, et plus largement, leur génération. Les jumeaux Tremblay appuient toutefois le projet souverainiste du gouvernement québécois en lui attachant une importance symbolique. Ils y voient, à leur manière, la chance de prouver leur valeur et leur indépendance, ainsi que d'acquérir le respect tant convoité au sein de leur cellule familiale. Cependant, leur conception de l'identité québécoise, et leur ferveur à défendre le projet souverainiste sont davantage motivées par des raisons extrinsèques à la cause même, et suggère un changement sémantique et idéologique qui s'opère de génération en génération. Si Nicolas se prend davantage au jeu, impatient de voir s'exiler les anglophones hors de la province une fois le référendum gagné (TGWWSN, 76), Nouschka témoigne, quant à elle, d'une grande sensibilité à l'altérité. Elle dénote le sentiment de fraternité qui justifie au moins partiellement l'opposition au référendum par la population anglophone du Canada lors du Unity Rally, alors que la Place du Canada est comble : « A man was holding a placard saying QUEBEC WE LOVE YOU! DON'T LEAVE US! They might have thought to write it in French, but what can you do? » (TGWWSN, 327) Le commentaire de Nouschka évoque à la fois une critique de l'unilinguisme anglophone doublée d'un épuisement face à cette entité qu'est l'anglophonie nord-américaine – une remarque similaire à celle de Nouschka est formulée au sortir du second référendum par les journalistes canadiens Boris Nikolovsky (1995) et Ray Conlogue (1996), qui discernent, dans l'effusion

foncièrement unilingue d'un sentiment national de camaraderie par le Canada anglais, un nouvel échec de compréhension de la culture québécoise (Warren, 2011 : 16) – mais aussi, dans une certaine mesure, la reconnaissance d'une volonté de rapprochement de la part de cet Autre qui, vraisemblablement, témoigne d'un esprit de solidarité, même s'il est politiquement motivé. Porteuse de l'ultime message de réconciliation du récit de O'Neill, Nouschka est l'ambassadrice de la diversité montréalaise au sein de la communauté franco-québécoise, littéralement couronnée *Miss Montréal* dès les premiers chapitres du roman. La complicité qu'elle éprouve à l'égard de tous les groupes sociaux marginalisés dans le roman (immigrants, population SDF, artistes et poètes, victimes d'abus sexuels, travailleuses²⁹ du sexe, etc.) soutient notre lecture d'un idéal de réconciliation entre les communautés linguistiques et culturelles de la métropole.

Pourquoi Nouschka appuie-t-elle la souveraineté du Québec, dont l'ultime conséquence serait le détachement d'avec l'Autre, si elle croit fondamentalement que la coexistence des langues est possible sur le territoire dont elle célèbre quotidiennement la diversité? Les convictions politiques contradictoires de Nouschka trouvent à nouveau leur fondement dans l'appartenance à la cellule familiale. Nouschka exprime à plusieurs reprises au cours du roman son besoin de s'affranchir du nid familial et de substituer à son rôle d'enfant-vedette une identité bâtie à partir de ses propres accomplissements et disjointe de l'extravagante réputation familiale. Nouschka, dans la foulée, confond l'indépendance du Québec avec sa propre ambition émancipatrice; le soutien qu'elle manifeste pour le projet souverainiste, de façon contradictoire, est motivé par l'idéologie familiale et participe au maintien de son rapport identitaire avec la famille Tremblay, tout

²⁹ Il est question principalement de femmes et de jeunes filles dans le roman, comme pour la majorité des œuvres de O'Neill.

en lui permettant de communiquer son insatisfaction envers la situation de codépendance qu'elle partage avec son frère, Nicolas. L'anglophonie, dans ce cas-ci, incarne les mêmes caractéristiques négatives associées à la famille Tremblay – manque d'indépendance, aliénation, étouffement, identité homogène – et freine la complicité qu'elle exprime souvent à l'intention de l'Autre. Jean-Philippe Warren recense les principales métaphores utilisées par les médias et les intellectuels dans les années 1990 pour qualifier la relation entre le Québec et le Canada lors du Unity Rally, et s'arrête justement sur celle de la famille :

[H]owever, by far the most constantly employed metaphor amidst the Unity movement was that of familial love: "Canadians cherish Quebec as a vital part of our national dream, and of our family" (Toronto Star 1995a, C2). Peter Hum commented on the desire to "show Quebecers they are family" (1995, A3). This singular definition of *philia* had a direct impact on the framing of the relationship between Quebec and the rest of Canada.³⁰ (Warren, 2011 : 14)

L'affiliation souverainiste de Nouschka peut alors être considérée comme une extension de son désir d'émancipation du noyau familial. L'enthousiasme qu'elle éprouve à l'idée de la souveraineté fait écho à ses propres désirs, pareillement aux autres membres de la famille Tremblay, qui projettent sur le référendum diverses aspirations personnelles. Ainsi, l'anglophonie se démarque des autres Autres, et symbolise un autre carcan, un autre système, une autre institution à récuser, à renier, à fuir.

³⁰ « [Toutefois, la métaphore de loin la plus employée, et de façon constante, parmi le mouvement unitaire est celle de l'amour familial : « Les Canadiens chérissent le Québec en tant que partie intégrante du rêve national et de notre famille » (Toronto Star 1995a, C2). Peter Hum a commenté comment le désir de « montrer aux Québécois qu'ils font partie de la famille » (1995, A3). Cette définition singulière de la *philia* a eu un impact direct sur la représentation de la relation entre le Québec et le reste du Canada] ». Notre traduction.

Dépolarisation du conflit entre les deux solitudes

Le nationalisme « de base » qui compose les assises de la perception socioculturelle de Nouschka est loin d'être immuable. Bien que la perspective de Nouschka soit partiellement informée par l'idéologie de ses proches, ses valeurs diffèrent toutefois de celles d'Étienne. De tous les personnages du roman, Nouschka Tremblay est la plus impliquée au sein des communautés linguistiques minoritaires qui peuplent le Boulevard Saint-Laurent. Nous avançons que le rôle symbolique de Nouschka est de combler le « fossé » non seulement entre les deux solitudes, mais entre toutes communautés confondues. La relation complexe qu'elle entretient avec l'Autre montréalais nourrit sa compréhension du français comme une langue minoritaire. La fluidité identitaire de Nouschka se manifeste ultimement en un refus de considérer l'Autre comme un obstacle au développement du Québec francophone, mais comme une possibilité de croître et de tendre vers un idéal pluriculturel. O'Neill qualifie Montréal de territoire en constante redéfinition, hésitant entre des identités contradictoires ou complémentaires³¹ (Waters, 2015). Le parcours de Nouschka annonce les voies de (ré)conciliation par lesquelles francophones et anglophones peuvent mutuellement se comprendre et aspirer à une réconciliation de longue durée.

Nouschka démontre, pareillement à Adam, une volonté d'élargir son identité au-delà de son appartenance à la langue française et à la nationalité québécoise. Cette ouverture sur le monde lui permet de franchir le « seuil » de la famille Tremblay et de s'émanciper totalement, non seulement de sa situation familiale claustrophobie, mais aussi de

³¹ « [Montreal is] a place that is constantly trying to define itself. There's always this constant [sense of], "This is the way we are," "No, *this* is the way we are." » (Waters, 2015)

s'affranchir d'une identité nationaliste et unilingue qui se révèle incompatible (ou, du moins, infidèle) avec sa réalité : les partenaires romantiques de Nouschka ne sont pas uniquement franco-québécois; Nouschka cultive une passion pour la littérature russe et pour la musique française; elle fréquente un centre culturel ukrainien, etc. L'expérience que fait Nouschka de Montréal est culturellement diversifiée.

Outre Nouschka, qui se différencie par sa grande volonté de transformation, et Adam, qui idéalise la vie des jumeaux Tremblay et finit par en adopter les caractéristiques les plus innocentes et les mieux intentionnées, la plupart des personnages du roman sont incapables de supporter le changement³², confrontés aux mêmes pièges et sujets aux mêmes erreurs que celles commises par leurs parents. Nouschka est la seule à entreprendre une véritable métamorphose³³. Plutôt que de perpétuer le cycle de misère francophone romantisé dans les productions médiatiques (chansons et documentaires) qu'endosse Étienne, Nouschka accepte que son identité puisse être *autre*.

Le roman se clôt sur la réconciliation de Nouschka avec Adam, union symbolisant « the cultural contact and reconciliation that will ostensibly emerge in its wake³⁴ » (Bloom, 2015 : 3). Désormais une jeune mère monoparentale à la suite du suicide de son mari Raphaël Lemieux, Nouschka est également séparée de son frère jumeau Nicolas (celui-ci purge une peine au pénitencier de Kingston, en Ontario). L'indépendance qui résulte de la séparation est une expérience jusque-là inconnue pour Nouschka. La possibilité de faire un choix entièrement différent de tous ses choix précédents, enfin libérée des codes

³² Ce qui n'est pas sans ironie, compte tenu de l'adhésion par les Tremblay au projet de souveraineté du Québec...

³³ Le prénom qu'elle donne à son fils (*Papillon*) – en plus de faire référence au roman de Henri Charrière (1969) que lit Raphaël Lemieux lorsqu'il rencontre Nouschka pour la première fois depuis sa sortie de prison – reflète également la fluidité identitaire de Nouschka et son parcours tumultueux.

³⁴ « [le contact culturel et la réconciliation qui, ostensiblement, s'ensuivront] ».

sociolinguistiques et des hiérarchies préétablies ayant été imposés par la famille Tremblay depuis l'enfance des jumeaux (symbolisant la position nationaliste du Québec francophone, plus largement), lui permet de se réconcilier avec Adam sans devoir s'arrêter aux considérations élémentaires qui empêchaient cette relation en début de roman (« I could never marry someone English »; TGWWSN, 49). Dans la dernière scène du roman, Adam aide Nouschka à monter le landau de son fils à l'étage, et les deux jeunes adultes discutent ensemble de leurs projets, « about school and life and plans » (TGWWSN, 402). Nouschka, lorsqu'elle décide pour elle-même, est naturellement portée vers le pardon et la réconciliation – elle est notamment la première des jumeaux à pardonner l'irresponsabilité de leurs parents. Le dénouement peu concluant ou anticlimatique du référendum appuie, en quelque sorte, le point de vue politiquement dépolarisé de Nouschka : la verve nationaliste d'Étienne n'a jamais porté fruit. « By distilling politics through the lens of an "egocentric" nineteen-yearold³⁵ [sic] » (Bloom, 2017 : 56) O'Neill relègue les enjeux politiques au second plan, résumant ainsi la résolution du conflit entre Nouschka et Adam : « After all the polemics and all the debates about the two official languages of Canada, here was an English boy sitting in a stairwell, looking to be loved by a French girl » (TGWWSN, 402).

O'Neill propose de tolérer la coexistence, non comme une assimilation, une extinction ou un effacement, mais comme une existence à part entière. Cette coexistence permet à Nouschka de rompre avec le cycle de traumatismes générationnels qui définit la famille Tremblay. La conclusion du roman soutient que l'harmonie entre les langues (qui est préférable à la domination ou l'assimilation d'une langue par une autre) est non

³⁵ [En diluant la politique à travers le regard « égocentrique » d'une jeune femme de dix-neuf ans] »

seulement possible, mais qu'elle est désirable, et même nécessaire afin de poursuivre le développement de la ville de manière à éviter qu'elle ne devienne unilingue, ou culturellement monolithique, avec pour objectif d'entretenir sa diversité et ses possibilités. La différence, après tout, n'affaiblit pas l'identité individuelle, mais la renforce, au contraire. Pareillement, l'union entre communautés francophone et anglophone n'entraîne pas la perte de l'identité linguistique, mais existe comme solution pour la préserver et en honorer la mémoire.

Conclusion : (Co)existence de communautés linguistiques complémentaires

La convention linguistique de *The Girl Who Was Saturday Night*, vaguement représentative de l'espace réservé aux francophones dans une Amérique gouvernée par l'hégémonie anglophone, est loin du véritable « partage des langues » dont traite Catherine Leclerc (Leclerc, 2010 : 7). Sans être entièrement reléguée au statut de choix esthétique, cette convention articulée par *une surconscience* linguistique laisse toutefois peu de place au déploiement du plurilinguisme comme il se manifeste dans l'œuvre de Gail Scott, par exemple. Nous voyons dans la prose o'neillienne un bel exemple d'anglais minoritaire conçu par une écrivaine dont la flexibilité linguistique permet l'exploration ludique des enjeux propres au mythe des « deux solitudes », avec pour toile de fond un imaginaire poétique inspiré par le caractère marginal et diversifié de Montréal. Les effets de bilinguisme dans le roman de O'Neill sont motivés par le désir de mettre l'accent sur la collaboration, plutôt que la division, entre l'anglais et le français à Montréal. L'érosion

graduelle de la conception nationaliste de l'identité québécoise invite à penser la langue de façon inclusive plutôt qu'exclusive, et à considérer l'ambiguïté identitaire de Nouschka comme une résolution partielle du malaise créé par le rejet du statut minoritaire par plusieurs groupes linguistiques sur un unique territoire. L'hybridité linguistique telle qu'elle se décline dans le roman (c'est-à-dire de façon polyphonique) permet d'explorer la réalité d'un milieu plurilingue et multiculturel selon les grands regroupements identitaires en opposition lors du second référendum du Québec.

Bien que les trois perspectives à l'étude – le souverainisme claustrophobe d'Étienne, empreint de nostalgie; la romantisation bien intentionnée mais superficielle des minorités linguistiques par Adam; finalement, l'acceptation par Nouschka d'une appartenance fluide à la langue et à la culture – se heurtent l'une à l'autre, motivées par des conceptions contradictoires de l'identité québécoise, elles ont ceci en commun qu'elles adhèrent toutes à une représentation exceptionnaliste du français, selon laquelle la pauvreté et la déchéance sont les voies par excellence de la créativité et de l'imaginaire, Saint-Graal o'neillien. Dalie Giroux, dans son essai *L'œil du maître. Figures de l'imaginaire colonial québécois*, suggère pour sa part que sans considérer « les inaudibles, les pauvres, les régionaux, les joualisants, les déclassés » comme les « véritables porteurs d'une parole québécoise », il existe néanmoins dans le

soubassement culturel une manifestation de la diversité, de la divergence, du singulier et du multiple[. On y trouve des possibles et des failles, des éléments qui contribuent à ruiner l'idée d'homogénéité du Québec franco qui domine son autoreprésentation. [...] On y trouve des occasions d'exister, maladroitement, sans fard, et sans devoir nier l'Autre. (Giroux, 2021 : 93-94)

Le français, lorsqu'il se borne à une autoreprésentation hermétique – inculquée depuis la Révolution tranquille et la « décolonisation » du Québec³⁶, en réponse à la peur de l'assimilation à la majorité anglophone en Amérique du Nord –, souffre des restrictions identitaires et définitionnelles qu'il s'impose. Si l'une des grandes forces du français québécois est de souscrire à une esthétique de la marginalité, « de la diversité, de la divergence » (Giroux, 2021 : 93-94), le refus d'accepter le changement, voire la nuance, comme partie intégrante d'une identité qui n'a jamais été (et, comme toute autre identité, ne sera jamais) immuable représente un sacrifice inutile des possibles et une contradiction des valeurs propres à cette identité sociolinguistique, la marginalité ne pouvant s'exprimer par le conformisme.

Or, le jeu linguistique formel et les thématiques narratives de *The Girl Who Was Saturday Night* font voir les enjeux conflictuels entre communautés linguistiques comme le bourgeonnement d'un renouveau identitaire. Ces tensions permettent l'ouverture vers une conception linguistiquement inclusive du Québec qui choisit de maintenir sa diversité plutôt que de simplement l'assujettir à la reconduction de rapports de force traditionnels (la hiérarchisation majorité/minorité), qui mène trop souvent à l'effacement ou l'assimilation des minorités linguistiques. Ainsi, la prose o'neillienne, si elle ne produit pas directement cette déviation, laisse entrevoir un décentrement des valeurs nationalistes de la génération d'Étienne Tremblay et d'une hiérarchie autoritaire normalisée, pour suggérer un avenir *autre* pour le Québec. La perspective o'neillienne propose une coexistence – irrégulière, asymétrique, encore instable, mais une coexistence malgré tout – des langues minoritaires, et rappelle à nouveaux frais que bien qu'il existe des voies de

³⁶ Voir l'essai de Dalie Giroux *L'œil du maître. Figures de l'imaginaire colonial québécois* (2021) à propos de la perpétuation du système colonial dans le Québec contemporain.

sortie menant au-delà de cette coexistence imparfaite – qu’il s’agisse de l’hermétisme francophone, cette étiquette de « repli sur soi » systématiquement accolée aux Québécois, ou d’une inévitable assimilation de l’Amérique française par l’anglophonie nord-américaine, pour ne pas dire mondiale – ces chemins sont eux-mêmes pavés de dangers : perte identitaire, assimilation, reconduction des idéaux et des rapports de force coloniaux... La coexistence, enfin, est une nouvelle occasion d’aspirer à plus qu’à l’intolérance envers l’Autre, au repli sur soi, à la normalisation de valeurs chauvinistes rétrogrades; à plus qu’à l’abstraction identitaire, à la négligence des possibles, à la soumission incontestée et à la perte passive de sa distinction.

Bibliographie

Corpus primaire

O'NEILL, Heather. *The Girl Who Was Saturday Night*, Toronto, Harper Collins, 2014, 403 p.

Corpus secondaire

ANCELOVICI, Marcos, et Francis DUPUIS-DÉRI. *L'archipel identitaire. Recueil d'entretiens sur l'identité culturelle*. Montréal, Éditions Boréal, 1997, 215 p.

AQUIN, Hubert. « Le joual-refuge », *Maintenant*, n° 134, mars 1974, p.18-21.

BAKHTINE, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*, traduit par Daria Olivier, Paris, Gallimard, coll. « Tel », no. 120, 1987 [1978], 496 p.

—. *La poétique de Dostoïevski*, traduit par Isabelle Kolitcheff, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 347 p.

BENEVENTI, Domenic A. « Montreal Underground », dans *Journal of Canadian Literature. Anglo-Quebec Literature*. University of Toronto Press, Vol. 46, no 3, Automne 2012, p.263-286.

BLOOM, Myra. « The Trope of the Translator : (Re)Writing History in Heather O'Neill's *The Girl Who Was Saturday Night* and Claire Holden Rothman's *My October* », *Canadian Literature*, Vancouver, vol. 233, été 2017, p. 51-68.

—. « A product of its time: A review of Heather O'Neill's *The Girl Who Was Saturday Night*. » *The Puritan Magazine*, Toronto, 2015. URL: <http://puritan-magazine.com/product-of-its-time-review-heather-oneills-girl-who-was-saturday-night/#top>

BORDELEAU, Francine. « Littérature anglo-qubécoise : une minorité forte ». *Lettres québécoises*, Vol. 124, 2006, p.15-18.

CHARAUDEAU, Patrick. « Langue, discours et identité culturelle ». Dans *ÉLA. Études de Linguistique Appliquée*, Paris, vol. 3-4, n° 123-124, 2001, p. 341-348.

CONLOGUE, Ray. 1996. « Impossible Nation: The Longing for Homeland in Canada and Quebec ». *Mercury*, Toronto, 1996.

COQUAZ, Amandine Laurence Nadine. *Toi: a novel*. thèse de doctorat, Newcastle, Keele University, 2020. URL : <https://eprints.keele.ac.uk/id/eprint/8723>

DELEUZE, Gilles et Félix GUATTARI. *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, Éditions Minuit, 1975.

DERRIDA, Jacques. *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Éditions Galilée, 1996, 144 p.

GAUVIN, Lise. *Langagement : L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000, 254 p.

—. *Les langues du roman : du plurilinguisme comme stratégie textuelle*, Montréal, Les Presses Universitaires de Montréal, 1999, 178 p.

— (dir.). *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Éditions Karthala, coll. « Lettres du Sud », 1997, 184 p.

GÉLINAS-FAUCHER, Claudine. « The mountain, the main, and the monuments: representations of Montreal in the Anglo-Quebec novel, 1945-2014. », thèse de doctorat, McGill University Libraries, 2015, p. 334.

GENETTE, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1982, 474 p.

—. *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1972, 288 p.

GIROUX, Dalie. *L'œil du maître. Figures de l'imaginaire colonial québécois*. Montréal, Mémoire d'encrier, 2021, 183p.

GLISSANT, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, 160 p.

GODBOUT, Jacques. « Entre l'Académie et l'Écurie », *Liberté*, n° 93, mai 1974, p. 17-33.

GRUTMAN, Rainier. « Écriture bilingue et loyauté linguistique », *Francophonies d'Amérique*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, vol. 10, 2000, pp.137-147.

—. *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Montréal, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1997, 224 p.

HAREL, Simon, Robert SCHWARTZWALD, et Jonathan CHA (dir.). *Densité, intensité, tensions: L'urbanité montréalaise en question*. West-Brome, L'Atelier, 2011, 79 p.

—. « Les loyautés conflictuelles de la littérature québécoise ». *Québec Studies*, n° 44, 2007-2008, p. 41-52.

—. *Le voleur de parcours : Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers du discours », 1989.

HÉTU, Dominique. « Care and Wonder in Two Novels by Heather O'Neill ». *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, vol. 44, n° 1, 2019, p. 239-257. <https://doi.org/10.7202/1066508ar>

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine. *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 1986, 404 p.

KRISTEVA, Julia. « L'autre langue ou traduire le sensible », *Textuel*, « L'amour de l'autre langue », n° 32, juillet 1997, p. 157-170.

—. *Séméiôtikè. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éditions Points, coll. « Essais », 1969, 320 p.

LANE-MERCIER, Gillian. « Le rôle des écrivains-traducteurs dans la construction d'une littérature anglo-québécoise : Philip Stratford, David Homel, Gail Scott », dans *Journal*

of Canadian Literature. *Anglo-Quebec Literature*. University of Toronto Press, vol. 46, n° 3, automne 2012, p.128-157.

—. « Les (af)filiactions contestées de la littérature anglo-québécoise ». *Tangence*, n° 98, hiver 2012, p. 11-33.

—. « Dislocations affectives de la littérature angloquébécoise », *Québec Studies*, n° 44, hiver-printemps, 2007-2008, p. 21-40.

—. « Écrire-traduire entre les langues : les effets de traduction et de bilinguisme dans les romans de Gail Scott ». *Voix et Images*, vol. 30, n° 3, 2005, 97–112. <https://doi.org/10.7202/011859ar>

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle. « Les lieux de l'écrivain anglo-qubécois : institution et filiations littéraires chez Mordecai Richler, Gail Scott et David Homel ». *Voix et Images*, vol. 30, n° 3, 2005, p. 73–96. <https://doi.org/10.7202/011858ar>

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle, et Patrick POIRIER (dir.). « Write Here, Write Now. Les écritures anglo-montréalaises ». *Spirale : Arts, lettres, sciences humaines*, n° 210, septembre/octobre 2006, p. 15-48.

LECLERC, Catherine. « Whose Paris (and whose Montréal)? : Gail Scott en français et la littérature québécoise », dans *Journal of Canadian Literature. Anglo-Quebec Literature*. University of Toronto Press, vol. 46, n° 3, automne 2012, p.170-203.

—. *Des langues en partage? Cohabitation du français et de l'anglais en littérature contemporaine*, thèse de doctorat, Concordia University Library, 2004, 342 p.

—. « Hellman's Saapbook de Robert Majzels : un autre regard sur la surconscience linguistique québécoise », *Voix et images*, n° 81, printemps 2002, p. 504-522.

LECLERC, Catherine, et Sherry SIMON. « Zones de contact : nouveaux regards sur la littérature anglo-québécoise ». *Voix et Images*, vol. 30, n° 3, 2005, p. 15–29. <https://doi.org/10.7202/011854ar>

LEGAULT, Josée. *L'invention d'une minorité : Les Anglo-Québécois*, Montréal, Boréal, 1992, 288 p.

LEITH, Linda. *Writing in the Time of Nationalism: From Two Solitudes to Blue Metropolis*. Winnipeg, Signature, 2010, 204 p.

LEPALUDIER, Laurent. « Problématiques de l'implicite », dans Laurent Lepaludier (dir.), *L'implicite dans la nouvelle de langue anglaise*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 11-22. URL : <https://books.openedition.org/pur/34692?lang=fr> [consulté le 17 avril 2020]

LQ. « Heather O'Neill. Écrire en anglais au Québec », Montréal, *Lettres québécoises*, coll. « Lettres québécoises », n° 173, printemps 2019.

MACKEY, William F. *Bilinguisme et contact des langues*, Paris, Klincksieck, 1976, 540 p.

MACLENNAN, Hugh. *Two Solitudes*, Toronto, Macmillan of Canada, 1945, 370p.

MACNEIL, Tanya. « Le bilinguisme littéraire comme “expérience enrichissante, poétique” », *Dalhousie French Studies*, vol. 74/75, « Identité et altérité dans les littératures francophones », Halifax, Dalhousie University, 2006, pp. 133-146.

MAINGUENEAU, Dominique. *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990, 200 p.

MARCOTTE, Gilles. « Neil Bissoondath disait... » *Québec Studies*, Vol. 26 automne/hiver 1999, p. 6-11.

McGIMPSEY, David. « A Walk in Montreal: Steps through the Literary Politics of Contemporary English Quebec », dans *Language Acts: Anglo-Québec Poetry, 1976 to the 21st Century*, dirigé par Jason Camlot et Todd Swift, Montréal, Véhicule, 2007, p. 131-45.

MOYES, Lianne. « Fitful Colloquy. Une occupation difficile des lieux », dans *Journal of Canadian Literature. Anglo-Quebec Literature*. University of Toronto Press, vol. 46, n° 3, automne 2012, p. 5-27.

—. « Les prétendues "deux solitudes" : à la recherche de l'étrangeté ». *Spirale: Arts, lettres, science humaines*, n° 210, septembre/octobre 2006, p. 16-18.

—. « La littérature anglophone du Québec », dans Denise LEMIEUX (dir.). *Traité de la culture : Le Québec, son patrimoine, ses modes de vie et ses productions culturelles*. Sainte-Foy, Éditions de l'Institut québécois de recherche sur la culture, 2002, p. 423-438.

— (dir.). « Écrire en anglais au Québec : un devenir minoritaire? » *Québec Studies*, n° 26, automne/hiver 1998-1999, p. 3-37.

—. « In/Between: The Institutionalization of Anglophone Writing in Quebec, 1980-1996 », dans CARLSEN, Jörn (dir.). *Canada and the Nordic Countries in Times of Reorientation: Literature and Criticism*, Aarhus, Nordic Association for Canadian Studies, vol. 12, 1998, p. 150-157.

NEPVEU, Pierre, et Gilles MARCOTTE. *Montréal imaginaire. Ville et littérature*. Saint-Laurent, Fides, 1992, 424 p.

NIKOLOVSKY, Boris. « Just Say No: Thousands Rally in Montreal », *Kingston Whig-Standard*, n° 1, 28 octobre, 1995.

O'NEILL, Heather. *Wisdom in Nonsense: Invaluable Lessons from My Father*. The University of Alberta Press, 2018, 64 p.

—. *Lullabies for Little Criminals*. Toronto, Harper Collins, 2006, 330 p.

OUELLETTE, Fernand. « Bilinguisme », *Liberté*, Vol. 11, n° 1, janvier-février 1969. (dans *Langagement*, p.36-37)

—. « La lutte des langues et la dualité du langage ». *Liberté*, Vol. 6, n° 3, 31-32, mars-avril 1964, 87-113.

PERRIN, Laurent. Récit implicite et discours rapporté dans le texte littéraire, *Études de Linguistique Appliquée*, Paris, Vol. 0, Avril 1996, 219p.

REID, Gregory J. « Performing Anglo Quebec: The Myth of Solitudes and (E)Merging Anglo-Québécois Subject », dans *Journal of Canadian Literature. Anglo-Quebec Literature*. University of Toronto Press, vol. 46, n° 3, automne 2012, p. 105-127.

—. « Is There an Anglo-Québécois Literature? », *Essays on Canadian Writing*, vol. 84, 2009, p. 58-86.

Sans auteur·rice. « Mission et historique », *Metropolis Bleu*, 2022, URL : <https://metropolisbleu.org/mission/> [page consultée le 1^{er} juillet 2022]

SCOTT, Gail. *Heroine*. Toronto, Coach House Books, 1987, 192 p.

SIMOES MARQUES, Isabelle. « Autour de la question du plurilinguisme littéraire », *Les Cahiers du Grelcef*, vol. 2, 2011, p. 227-244.

SIMON, Sherry. *Cities in Translation: Intersections of Language and Memory*, Londres et New York : Routledge, 2020, 204 p.

—. *Translating Montreal: Episodes in the Life of a Divided City*. McGill-Queens University Press, 2006, 270 p.

SIMON, Sherry, et Claudine HUBERT. « Poétiques de la traversée : Montréal en traduction », *Cités*, n° 23, « Le Québec, une autre Amérique: Dynamismes d'une identité », Paris, Presses universitaires de France, 2005, pp. 31-42

WARREN, Jean-Philippe, et Eric RONIS. « The Politics of Love: The 1995 Montreal Unity Rally and Canadian Affection », *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes*, University of Toronto Press, Vol. 45, n° 1, hiver 2011, p. 5-32.

WATERS, Julie. « The Main is her muse », *McGill News Alumni Magazine*, 2015. <https://mcgillnews.mcgill.ca/s/1762/news/interior.aspx?sid=1762&gid=2&pgid=730>

Partie intercalaire : Portrait d'une réflexion sur la textualisation du français et du déplacement des enjeux au sein de l'imaginaire montréalais

Mon vif intérêt pour *The Girl Who Was Saturday Night* (2014) remonte à ma première lecture de ce récit en dernière année de baccalauréat à l'Université Concordia. Je connaissais déjà l'œuvre de Heather O'Neill depuis que j'avais réussi à mettre la main, à l'âge de douze ans – l'âge de Baby – sur l'exemplaire de *Lullabies for Little Criminals* (2006) que mon frère devait lire dans le cadre d'un cours de littérature au Collège de Maisonneuve, et dont il m'avait formellement interdit la lecture. C'est donc par effraction que l'œuvre de O'Neill s'est retrouvée en travers de mon parcours littéraire. La matière sensible de ce livre – déménagements chaotiques, pauvreté et négligence parentale, sexualité précoce, enfance en foyer d'accueil, consommation de drogues dures, prostitution – n'était pas le seul obstacle que devait heurter ma réalité de banlieusarde claquemurée. Lire un roman entier en anglais (langue que j'étais loin de maîtriser à l'âge de douze ans) constituait pour moi un défi que je me sentais capable de relever. La lecture s'est faite si rapidement; il me semble, encore aujourd'hui, avoir témoigné d'une longue dérive³⁷, mélancolique et floue, dans les souvenirs d'une enfance pressée de ne plus l'être. J'ai été charmée par la voix percutante de O'Neill et par son refus catégorique de sacrifier un imaginaire on ne peut plus fertile au profit d'un réalisme rigide et

³⁷ C'est dans *Lullabies for Little Criminals*, d'ailleurs, que j'ai d'abord pris connaissance d'un tout petit film de rien, intitulé *Blue Velvet*, dont le réalisateur m'est devenu extrêmement cher avec les années. Cette fenêtre sur un monde obscur et pervers, envers ou miroir de l'*American Dream* s'est révélé extrêmement fécond et porteur d'une profonde sagesse au fil de mes visionnements obsessionnels de son œuvre. Mon admiration pour le travail et l'esthétique de David Lynch serait tue au même titre que nombre de mes autres influences artistiques si ce n'était de sa lourde contribution à mon processus créatif lors de la rédaction de *des-Neiges*, et de la signification émotive que génère constamment son univers au cœur de mes rêves farouches, de mes excursions nocturnes, de mes bonds curieux vers l'inconnu.

encombrant. Mon exemplaire de *Lullabies for Little Criminals* – enfin, celui que j’ai piqué à mon frère et ne lui ai jamais rendu – a été signé par Heather elle-même, « *with affection* ». Il figure au premier plan de ma bibliothèque, côtoyant les autres livres qu’elle a publiés depuis, au rayon des littératures québécoise et canadienne.

En 2018, ma lecture de *The Girl Who Was Saturday Night* a attisé une seconde fois l’appréciation que j’ai pour le travail de O’Neill. Nuschka Tremblay dépeint un Montréal fantastique et représente dans le détail, d’un point de vue essentiellement conciliateur, les tensions sociolinguistiques de longue date qui y règnent en maîtres... chez eux. La convention narrative atypique de *The Girl Who Was Saturday Night* m’a immédiatement interpellée. C’est là d’abord que j’ai trouvé matière à étude, dans les configurations ambiguës de cette langue feinte, évoquée, parfois glorifiée, mais jamais véritablement en charge de sa propre représentation. Quelle drôle de perspective, tout de même! Un livre majoritairement anglophone, mais qui contient les codes, la culture et l’essence de l’imaginaire franco-québécois. Les finesses de la langue et les expressions intraduisibles; tout ce bagage linguistique qui ne peut être totalement compris que par quelqu’un comme moi, que par une lectrice franco-québécoise³⁸ de romans anglophones. C’est un peu par complicité avec cette narration fondamentalement bilingue – bilingue par nécessité et non par choix, bilingue par résistance à l’unilinguisme; un bilinguisme informé par lui-même et par la *surconscience* linguistique de l’écrivaine incapable de se

³⁸ Comme Nuschka le souligne à plusieurs reprises dans *The Girl Who Was Saturday Night*, les cultures franco-québécoise et anglo-québécoise (voire canadienne) diffèrent et ne se rejoignent pas nécessairement. (TGWWSN, 235) Adam, notamment, fait exception à cette règle. Je ne tenterai pas ici de (re)définir les paramètres exacts de l’identité québécoise, sans compter que personne ne s’accorde entièrement sur la question. Je suis née au Québec, j’y ai grandi et j’y vis toujours, comme mes parents et leurs parents avant eux. Toutefois, je ne suis pas de l’avis qu’il s’agisse de critères qu’il faut obligatoirement respecter pour être considéré-e québécois-e. Je soutiens néanmoins qu’une certaine familiarité avec le vocabulaire et la culture franco-québécoises est nécessaire pour saisir toutes les références qui figurent dans le roman.

dépêtrer complètement de ce débat sans y laisser une trace de sa propre expérience – cette narration, donc, engendrée par la dualité, inéluctable condition montréalaise, que j’ai choisi de me pencher sur la question lorsqu’est venu le temps de m’engager sérieusement dans la rédaction de mon projet de mémoire. Pourquoi, en effet, déroger à la convention linguistique traditionnelle du genre romanesque? En quoi l’inclusion du français était-elle résolument nécessaire pour signaler le pluriculturalisme montréalais, compte tenu du peu de place qu’occupe celle-ci dans l’ensemble du roman? Ces deux questionnements en ont amené d’autres encore : À quoi ressemblerait un roman équitablement partagé entre le français et l’anglais? Dans quel(s) rayon(s) trouverait-on cette œuvre en librairie? Et, ce qui demeure pour moi l’énigme la plus riche de possibilités : par où aborder la traduction d’un tel objet?

L’ambiguïté des choix narratifs de O’Neill est un sujet extrêmement fuyant dont j’ai à peine réussi à évaluer les frontières et les implications critiques. Mes réflexions préliminaires sur ce projet (qui deviendrait *À la dérive dans la langue de l’Autre*) ont rapidement révélé qu’il me faudrait notamment abandonner l’idée de cerner avec trop de zèle les langues d’énonciation qui figurent dans le roman de O’Neill. J’ai jugé le projet trop ambitieux, et donc irréalisable en si peu de pages. La première ébauche de mon volet critique, située plus près des effets de l’œuvre que de ses dimensions théoriques, s’est montrée très prometteuse. Elle s’est naturellement orientée vers une analyse plus intime du rapport complexe à la langue française des personnages tel que s’articule ce rapport dans *The Girl Who Was Saturday Night*.

En quoi la convention narrative de *des-Neiges* s’appuie-t-elle, de près ou de loin, sur les mêmes tensions sociolinguistiques qui sont énoncées dans *À la dérive dans la langue de*

l'autre? J'ai cherché à mettre en scène deux personnages aux identités culturelles divergentes et dont les langues d'expression³⁹ diffèrent sans que l'écart entre leurs expériences ne pose problème au niveau de la communication intime, ni sur le plan socioculturel. Le résultat de cette tentative est un dialogue bilingue – puisqu'il se décline par l'alternance du français et de l'anglais – que je situe à mi-chemin entre le *franglais*, qui n'existe pas tant en alternance que simultanément, au sein d'un même énoncé⁴⁰, et le « code-switching », concept qui suggère un changement de registre ou un choix de langue en fonction du contexte social. Comme les conflits d'ordre sociolinguistique dans *The Girl Who Was Saturday Night* sont doublement problématisés⁴¹, la dépoliarisation politique des rapports interpersonnels sociolinguistiques entre les personnages du récit *des-Neiges* saute forcément aux yeux tant elle contraste avec l'ubiquité de la conscience politique mise en scène par O'Neill. La perspective sociopolitique de Jean et Kay – qui appartiennent à la *tail end* ou dernière vague de milléniaux ayant grandi sous le signe de la mondialisation et aux premières loges de la révolution numérique – se démarque énormément de celles des générations leur précédant : celle de Nouschka et d'Adam, et celle d'Étienne avant eux. La *différence* entre les communautés francophone et anglophone n'existe plus à titre d'obstacle au rapprochement émotionnel de cette génération millénaire. Si la résolution du conflit émotionnel entre Nouschka et Adam dans le chapitre final de *The Girl Who Was Saturday Night* annonce l'ère de (ré)conciliation à venir dans les années suivant le référendum, *des-Neiges* se veut

³⁹ Ces langues coïncident, la plupart du temps, avec leurs langues d'appartenance culturelle.

⁴⁰ Gail Scott a recours à cette pratique dans son roman *Heroine* (1987).

⁴¹ Ils font entrave, d'une part, à l'indépendance et au développement socioéconomique du Québec francophone, selon le discours nationaliste d'Étienne qu'internalisent partiellement Nouschka et Nicolas; ils empêchent, d'autre part, la pleine acceptation de l'Autre lorsque celui-ci appartient à un groupe sociolinguistique trop distinct pour que l'écart soit conciliable, comme c'est le cas pour Nouschka et Adam jusqu'à la toute fin du roman.

l'interprétation ludique de cette vision. Le lien entre les deux volets de ce mémoire n'est pas tant le recyclage des mêmes politiques linguistiques montréalaises explorées par O'Neill, mais plutôt la dissolution de ces enjeux et le dénouement d'une époque particulièrement conflictuelle. L'absence d'explication quant à la complicité de Jean et Kay et à l'aisance qu'elles ont à se comprendre malgré l'abîme créé par le langage – voilà la manière dont *des-Neiges* trouve sa résonnance avec *À la dérive dans la langue de l'Autre*. Le pluralisme linguistique tel qu'il existe dans *des-Neiges* ne présente aucun souci de compréhension pour les deux personnages centraux dont l'intimité est nourrie, et non obstruée, par leurs différences. Les conséquences du mode de communication dépolarisé de Jean et Kay ne dépendent pas des langues employées pour ce faire, mais de l'intention qui se cache derrière la parole. C'est donc par le choix des mots et par la qualité des émotions divulguées – ou, au contraire, non divulguées –, bien plus que par le choix de la langue, que s'exprime la faiblesse fondamentale du rapport à l'Autre : c'est en soi que se trouve le plus grand obstacle à la communication. Nos interlocuteurs, au final, n'ont pas grand-chose à voir avec cela.

J'ajouterais que la poésie issue du rapport entre français et anglais dans ce récit ne saurait exister pleinement sans la complémentarité des imaginaires que ces langues convoquent respectivement. Des mots intraduisibles trouvent une signification nouvelle, étoffée et ludique dans la langue de l'Autre sous la forme de notes de bas de page, autre manifestation des enjeux soulevés dans *The Girl Who Was Saturday Night*, bien que le roman de O'Neill ne soit pas vraiment à l'origine de cette petite fantaisie formelle. Je ne saurais dire aujourd'hui à quel moment ou de quelle façon j'ai commencé à implanter ces notes mystérieuses dans mon récit. Le procédé est survenu en réponse aux mots qui (me)

manquent lorsque j'écris, en français comme en anglais. Qui *manquent*, car devoir choisir entre l'une ou l'autre de mes deux langues d'écriture est pareille tâche que d'écrire sans voyelles, comme dans un lipogramme à la Perec⁴². Attention! La tâche est loin d'être impossible. Au contraire, elle peut mener à toutes sortes d'inventions créatives pour pallier ce manque. Mais lorsqu'on parle de poésie, la plus franche et plus (prétendument) libre expression de l'intime... alors c'est une langue mutilée qui nous reste, limitée par des restrictions arbitraires, illusoirs. Qui *me manquent*, car je perds constamment mes mots lorsque je tente d'écrire, de parler ou même de réfléchir en n'usant qu'une seule langue. L'écriture est capable de révéler les maux du langage. Sous les auvents des rôtisseries portugaises, à deux pas d'une station de métro en construction, au pas de tous les bruits de la ville, bref, au quotidien, on n'a qu'à enjamber un « trou de mémoire » lorsqu'il survient, comme on ferait pour une gomme à mâcher ou pour une flaque encore fraîche de crème glacée tricolore⁴³. Si un mot nous échappe, *dans la vraie vie*, il en existe d'autres (dans la même langue ou dans d'autres) pour le remplacer. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat⁴⁴. Mais lorsqu'on écrit – lorsqu'on *rédige* – l'erreur se trouve toujours un peu trop près de nous. L'anglicisme est soupçonné, souligné puis éradiqué. C'est ainsi qu'on garde les frontières entre les deux solitudes bien définies. Je ne considère pas que cette action soit bonne ou mauvaise. L'effort de conservation du français au Québec est un fait; il est possible de l'observer, d'étudier son histoire et de saisir son contexte sans y apposer de jugement moral ou de signification ultérieure. J'avoue que je ne pleure pas les

⁴² Voir *La Disparition* (1969), roman de 300 pages rédigé en lipogramme par Georges Perec. La lettre « e » n'y est pas utilisée une seule fois.

⁴³ Juste pour écrire cette phrase, j'ai dû chercher les équivalents français du mot *wad* (les suggestions « tampon » et « liasse » ne convenaient pas à la densité caoutchouteuse de l'objet mâchouillé) et de l'expression *drawing a blank* (qui, semble-t-il, s'est glissée dans le français sous la forme de « blanc de mémoire »).

⁴⁴ *It's no big deal*.

langues mortes qui se sont éteintes en chemin pour que puissent briller le français d'Hochelaga ou l'anglais de Westmount. Comme toute chose, une langue est susceptible d'expirer si l'on néglige d'en prendre soin⁴⁵. Il existe évidemment des chemins de traverse en traduction qui permettent d'exprimer, de façon plus ou moins exacte, les idées qui émergent d'un esprit « programmé » dans une langue *autre*. Toutefois, le chemin le plus court se révèle être le moins emprunté. Traduire aussi directement, aussi droitement que possible n'est pas seulement une approche peu désirable dans bien des cas; elle s'avère simplement irréalisable de par la nature du langage et de son évolution invincible, de région en région, d'époque en époque. L'étymologie – le carnet de bord d'un mot lors de son parcours dans le temps et dans l'espace – est trop volatile pour qu'on puisse lui donner le même poids qu'au mot même. Un mot est une métonymie; une partie pour un tout.

C'est ce genre de réflexion qui a hanté mon travail de création depuis ses débuts, et même avant cela. Je me suis amusée à suggérer des définitions nouvelles pour des mots qui n'en n'ont pas vraiment besoin, ainsi qu'à évoquer les diverses images qui me traversent l'esprit lorsque je me penche sur la lourde tâche qu'est l'écriture. Les notes sont toutes sortes de choses, à présent : des légendes urbaines, des références culturelles, des commentaires, des inventions, des rêveries, des contes-fables-mythes. Jean déclare en fin de récit qu'elle « écrit[a] bien quelque chose » (p.121), suite aux événements de *des-Neiges*. L'annonce de ce projet éclaire-t-elle la nature des notes? Qui, des deux filles, est à l'origine de cet imaginaire inépuisable?

⁴⁵ En laissant le purisme linguistique dicter l'usage de langues minorisées, par exemple.

Que mon intention soit claire et pleinement saisie : je n'ai pas *cherché* de mots à traduire. Ils se sont tous présentés à moi de façon organique, à mesure que j'en ai eu besoin pour poursuivre telle scène ou conclure telle idée. C'est pour combler le manque que j'ai surenchéri⁴⁶ ainsi, incapable de m'arrêter sur un obstacle aussi séduisant.

⁴⁶ *Spilled out*, éclaboussé le bas de la page avec quelques mots de plus, quelques mots de trop, simplement pour dire à peu près la même chose, mais dans ma propre langue (double).

des-Neiges

Acte I. Obfuscation

Les choix m'ensevelissent. Sur les étagères du Nota Bene se dévoile une infinité d'options. Chacune de ces pages blanches, lignée ou vierge, représente une promesse. Un tapis à dérouler. Une prédiction⁴⁷ à tirer de son biscuit. *D'après vous, est-ce que l'inspiration me viendrait plus facilement si j'achetais un stylo Pilot ou Midori? Un carnet Moleskine ou un Rhodia?* Comment naissent les idées? Et où me mènera-t-elle, celle, que ceci que cela, celle que je me déciderai à suivre? Je n'ose pas adresser ces questions aux autres clients qui s'affairent dans la boutique juste avant la fermeture. Savent-ils qu'il ne s'agit pas simplement d'encre et de cahiers? Qu'ils s'achètent, en solde, plus que les moyens d'être libre – la plus totale liberté?

Un coup d'œil bref sur ma montre abîmée, réflexe indomptable, se révèle mon ange gardien. Je dois rejoindre Kay, énergumène indémystifiable et plus fidèle amie, dans quelques minutes. Elle m'a donné rendez-vous au dépanneur de Parc, ouvert 25/7, pour y acheter les bières qu'il nous faut pour contribuer, politesse oblige, à la soirée costumée tenue par Emilio, une connaissance. Bien que la vie ne soit jamais à court d'occasions pour célébrer, Emilio compte de toute évidence parmi ceux qui se plaisent à créer de nouveaux rituels sans autre but que de combler le calendrier des étudiants débordés par la

⁴⁷ *Fortune*. Les plus vastes richesses appartiennent à ceux qui maîtrisent l'art de bien choisir leur biscuit chinois, ces sages qui comprennent la chance de déplier un bout de papier vierge, et ainsi d'échapper au destin. Make your own luck.

fin de trimestre et les rêvasseries échappatoires qui en découlent. Je préfère éviter le sermon qui m'attend de pied ferme si je fais attendre Son Altesse dans le rayon des boissons énergisantes et des chips sel-vinaigre.

Kay me reprochait pour la centième fois, pas plus tard qu'hier, d'hésiter à me lancer dans l'écriture à cœur ouvert, « like I should, if I knew what's good for me ». Ses mots. Nous avons dès lors convenu que les deux points de départ de mon projet doivent être *ici*, et *maintenant*. Que le désir d'écrire doit diriger ma vie et m'accompagner en toutes choses, que rien d'autre ne doit m'obséder si je souhaite réellement aboutir quelque part. C'est toutefois les mains vides que je quitte la boutique. Un jour de plus ou de moins ne peut pas nuire à mon projet autant que l'affirme Kay. Au contraire, ne serai-je pas plus inspirée après la fête de ce soir?

Mon corps entier est secoué dès que je mets les pieds dehors. Contrairement aux hivers secs de contrées moins sauvages, le froid de Montréal mord de l'intérieur. La tempête de neige affole les conducteurs qui défilent à toute vitesse sous mes yeux, empressés de quitter les artères engorgées du centre-ville et de retrouver des rues qu'ils espèrent désertes au-delà le Mile End. Je longe l'avenue en attendant le moment opportun pour traverser, mais le trafic me refuse catégoriquement les quelques bonds nécessaires pour rejoindre le trottoir opposé où se niche, entre les façades « graffitiées⁴⁸ » de bâtiments en tous points plus imposants, l'immortel dépanneur. J'imagine Kay râler contre mon instinct de survie : « Come on, Jean! A real city girl wouldn't let a little traffic scare her.

⁴⁸ « Did you know that it's actually fairies who leave graffiti on buildings? It's true! One time, my friend Paul – no, Paul from *Vancouver*, not Marseille – he saw a whole flock of them tagging one of the towers downtown past metro hours. He was taking his dog for a night walk and that's when he saw them. Ten thousand sparkly little critters, writing some shit like BONE and DRAG. I wonder where they stole their spray paint from... »

You dare call yourself a Montrealer? Now that's just shameful. — J'te retiens pas si ça te tente de finir en crêpe sous les pneus d'hiver d'une BM, tsé », lui rétorquerais-je. Mes doigts brûlent de froid. Décembre réclame son dû aux jeunesses qui arpentent la ville sans se couvrir. Mon trajet s'allonge jusqu'à la prochaine intersection. Le signal pour piétons prétend ne pas me voir foncer vers lui. T-R-O-P T-A-R-D, clignote la petite main rouge. Je lève les yeux au ciel où la tempête s'embrouille encore davantage.

Quelque chose d'insaisissable existe et grandit chaque jour en Kay. Je l'ai constaté avec le temps. Depuis qu'elle a emménagé à Montréal, il y a quelques années, elle est devenue comme le soleil sur terre; sa confiance magnanime donne l'impression que toutes choses gravitent nécessairement autour d'elle; qu'en temps et lieu, le monde entier doit être tiré hors de son orbite pour venir à sa rencontre. C'est dans l'ordre des choses, simplement. Peut-être n'y a-t-il que moi pour observer l'effet qu'elle a sur le monde. C'est un peu pour cela que je me suis invitée chez elle pendant quelques jours.

* * *

Les joues rouges, je pousse la porte du dépanneur. Le frimas noie le verre de mes lunettes en un instant. J'ai à peine le temps de croiser le regard de Kay, dissimulée derrière les étagères surchargées par des tonnes de produits : d'un côté, des brosses à dents et des tampons; de l'autre, une sélection ahurissante de collations bon marché. Ses yeux s'abaissent aussitôt vers le rayon, et sa tête blonde qui dépassait par-dessus le présentoir il y a un instant (pour épier mon arrivée, deviné-je) disparaît aussi soudainement, comme un flotteur de pêche à la dérive se laisserait happer, sans aucune résistance, par la première créature à l'attirer vers elle depuis les profondeurs insoupçonnées d'un lac

paisible. Je rejoins Kay sous le grésillement des fixtures du plafond et la blancheur crue qui inonde tous les recoins de la boutique déserte.

— There you are! annonce-t-elle en plongeant son portable dans la poche de son manteau. I was starting to think you weren't gonna show.

— Ben voyons!

La chaleur de son corps, lorsqu'elle se penche pour m'étreindre, dissipe les frissons tenaces qui s'accrochent à moi. Un parfum fugace mais persistant émane de ses cheveux, comme l'éclat sur les tisons d'un feu de camp qui se refusent à la mort. C'est l'odeur de la nicotine.

— So, what's your new gear looking like?

— Ben... j'ai rien acheté finalement. Ils avaient pas grand-chose à mon goût.

— Are you fucking with me? What you end up writing in it matters more than what the cover looks like! I think it's— Actually, you know what? This selection is crap. They don't even have Intense Pickle Doritos. Let's go check out the candy aisle.

Nous nous rabattons sur le présentoir de chocolats parfumés avant de dévaliser le réfrigérateur de bières. Nous dénichons une caisse ornée d'un sublime logo – une lune resplendissante, pleine et bleutée. L'arrivée d'un nouveau client libère un courant d'air dans la pièce. Le froid s'empresse de nous mordre la peau des chevilles.

— I thought that place had everything you would need! Did you at least get anything to write with?

— J'avais pas l'intention d'acheter plus de stylos. J'en ai des tonnes à finir à la maison.

- That's pure nonsense, babes. You need like, a shiny fountain pen or a quill or something. You're an artist! For God's sake... It's worth celebrating, *renchérit-elle en exigeant, du regard, que le caissier se montre du même avis.* We'll find you something tomorrow, okay?
- Ouain, si tu veux... Au fait, tu sais-tu le bus passe à quelle heure?
- Uh, *marmonne-t-elle en tirant sur ma manche, feignant de consulter une montre à mon poignet.* As soon as we're done here, I think. Yeah.
- C'est pas un peu vague comme horaire?
- Well, yeah. That's why it's so convenient. You know this city loves me. It wouldn't make me wait for a fuckin' bus, of all things.
- J'dirais plus que la ville a peur de toi, en fait.

* * *

À l'instant où nous nous arrêtons au pied du panneau qui promet l'inévitable arrivée de l'autobus 129, – celui qui doit nous faire traverser la ville en longeant le Mont-Royal de son flanc « bleu » (Outremont, Université-de-Montréal, Édouard-Montpetit, Côte-des-Neiges), itinéraire qui ne manque jamais d'éveiller en moi de lentes et douces rêveries sur la vie que doivent mener les résidents des « grosses baraques » de Côte-Ste-Catherine – les blanches lumières de notre limousine apparaissent à l'horizon en virant le coin de Sherbrooke. Pas l'ombre du trafic de tout à l'heure – il se dissipe miraculeusement dès qu'il aperçoit Kay à mes côtés. À ce rythme, nous serons bientôt chez elle.

La 129 s'immobilise juste devant nous. Un coup d'œil rapide assure au chauffeur moustachu que nous ne lui causerons pas trop d'ennuis. Est-ce le commencement ou la fin du quart de travail?

- Bonjour, s’efforce de saluer Kay d’une voix flûtée en entrant à bord du bus.
- Bonsoir, lui répond lourdement le conducteur, faisant signe de passer malgré sa carte OPUS défectueuse.

Il regarde vers nous, mais il ne nous voit pas telles que nous sommes. Ses yeux pâles renferment un paysage lointain, des vallées de pins, une rivière gonflée des reflets du soleil. Ce n’est pas au centre-ville que ce vieil homme souhaite user le reste de sa vie. Kay nous guide jusqu’au fond, loin du froid pénétrant qui s’insinue dans l’autobus par les portes mécaniques. Nous accaparons toute la banquette arrière. La large fenêtre derrière nous n’est pas complètement obstruée par la neige grise qui s’y étend pourtant allègrement – on peut encore admirer le soleil qui prépare tranquillement son lit. Plus je fixe, à l’horizon, les constellations d’infimes fenêtres brillantes creusées dans les façades d’édifices, eux-mêmes plaqués contre un ciel en tempête, moins je vois les édifices en soi – briques manquantes et taches d’huile disparaissent, fusionnées avec la grandissante pénombre crépusculaire et les neiges en rafales qui s’abattent avec énergie sur les habitations LaCité. Des souffles de fumée âcre s’échappent, par tout moyen, des appartements les tenant captifs entre leurs murs jaunis et délabrés. La collision des parfums de plats étrangers se devine aisément, juste à regarder la taille de ces tours monstrueuses, avalant chaque année quelques locataires supplémentaires, confinés aux dimensions que permet leur budget affamé. Le trop-plein se fait particulièrement sentir au centre-ville, où les stations de métro croulent sous les foules, les passants, les voyageurs, les visiteurs, les étrangers, sans noms, sans voix.

* * *

- Did you know Davida Loca just released a new album? The last song on it is named after lucky, lucky you! Chanceuse! I told you your name wasn't lame, but do you ever listen to me?
- Le moins possible.
- Of course. That's why your life is going so great, too, plaisante-t-elle. Well, I'll be over here if you need more of my shit commentary...

Kay se cante contre la fenêtre, la tête calée dans son sac à dos. Le ronronnement régulier de l'autobus travaille sa fatigue. Défilent les arbres nus du parc Jeanne-Mance. Le terrain glisse lentement jusqu'à l'Esplanade de Gail Scott, où se disperse un réseau sans fin de ruelles. À l'extrémité du parc, deux fillettes encombrées de bottes énormes tentent de suivre les pas de leur père à travers les neiges de fin d'année. Les sillons qu'il trace pour elles sont profonds. Elles se débrouillent un temps, mais la plus grande des fillettes finit par s'effondrer au sol en riant. L'autre tire son aînée par le bras à travers ses mitaines roses en tricot. « C'est l'heure de rentrer! Maman nous attend », raisonne-t-elle sans succès. Les paupières de Kay papillonnent sans véritable conviction de rester ouvertes. L'épaisse chevelure qui refuse de tenir en place sous sa tuque lui donne l'air d'un épouvantail trop rembourré. Notre autobus s'engage sur la somptueuse Côte-Sainte-Catherine, riche de feux dorés. La noirceur des environs refuse d'être ravalée par la lumière festive émanant des lampadaires. La même impression se présente à moi comme à chacun de nos passages sur ce long chemin. Ces hautes demeures étroitement emboîtées, sans ruelles pour les aérer, recèlent quelque chose d'incalculable pour les vagabonds urbains que nous sommes; un espace mythique, un Éden. Leurs jardins luxueux et, semble-t-il, infinis, joints les uns aux autres sous l'ombre dense d'arbres

centenaires et anglophones, voilent ce lieu intime, inviolable, dont l'accès est refusé aux flâneurs. Voilà mon sentiment, celui d'un réseau inexplorable – pas si différent des sombres forêts de la côte ouest qui apparaissent obsessionnellement dans l'imaginaire de David Lynch –, trop profond et complexe pour raisonnablement aspirer à en assimiler les moindres recoins. L'inapprivoisable inconnu d'un quartier que nous ne connaissons fort probablement jamais de façon intime, incapables de nous sentir repues par les visites superficielles que nous accomplissons au quotidien.

De l'autre côté du Mont-Royal, Côte-des-Neiges nous attend avec impatience. Kay a déjà succombé au ronronnement du moteur sous nos fesses. Sa tête se balance mollement, s'appuie sur mon épaule, ne pèse presque rien. Je tire mon nouveau carnet de mon sac pour le baptiser, là, tout de suite. Ici et maintenant⁴⁹. Nous sommes presque arrivées.

* * *

Le bus nous dépose à l'intersection des chemins Côte-Sainte-Catherine et Côte-des-Neiges. Nous sommes immédiatement séduites par le parfum grisant et frais de phở qui s'échappe d'un des restaurants du coin, dominant les effluves de toute autre cuisine environnante. Dans mes yeux giflés de froid, Kay peut déceler la promesse de s'y attabler dès que possible. Elle se plante au milieu d'un banc de neige⁵⁰ haut jusqu'aux genoux, tente l'improbable : saisir feu et cigarettes de son unique main libre – la neige mouillerait le carton bien trop précieux pour être posé, et ma bienfaitrice insiste pour le transporter

⁴⁹ *I catch you, succumbed to the motor's whirr; but the anticipation builds once more, to see the gentle glow of the cross above our streets. When it peeks behind the white rooftops, high as the moon, your eyes are wide open.*

⁵⁰ *Snowbanks*. Des cochons de porc...elaine où la ville emmagasine sa neige. Au printemps, la mairesse se balade un quartier à la fois et cogne doucement d'un petit marteau contre les bancs, qui s'effondrent les uns après les autres, ruisselant des éclats et des rivières d'argent qui brillent au soleil.

seule. Kay invoque ma « maladresse rituelle », raison fictive dont elle abuse depuis l'incident du mois dernier où je n'ai pu rattraper un verre en chute libre avant qu'il ne se fracasse contre le sol, lorsque nous étions attablées chez Reggies, le bar étudiant de l'Université Concordia. Elle en allume une en priant le dieu du vent que les bourrasques s'apaisent, le temps d'une *puff*. Son visage rougi pointe hors du col du vieux manteau qui lui tombe, nettement, aux chevilles.

Les dernières lueurs du crépuscule pointent à l'horizon. Leurs mines fugitives percent entre les ciselures des nuages. La soirée d'Emilio a déjà commencé. Nous laissons derrière nous l'indéchiffrable texture du ciel, promises aux allées supérieures de la chaussée qui menace de se laisser disparaître, sans bruit, parmi les rafales. Du bas de la côte, l'ascension à venir paraît interminable. Il reste encore un peu de chemin à faire pour arriver à l'appartement et se changer. Ajustements de foulards, de tuques, de gants; c'est reparti. Le sommeil que Kay s'est permis en chemin lui rend généreusement ses étincelles. Elle fredonne alors qu'on monte la Côte-des-Neiges malgré le poids de nos bottes. Tout change lorsque je me balade avec Kay, comme si l'univers n'avait d'autre entreprise que de répondre à son envie de découverte. Le ciel revêt pour nous ses robes les plus attrayantes. Les nids-de-poule deviennent des montagnes russes. Nous découvrons des choses sublimes à chaque coin de rue. Devant nous, un vieil homme en chemise à carreaux déblaie son entrée. Il redirige la neige vers une pile impressionnante, un Everest de flocons pelucheux. Kay fait remarquer que ses pelletées bondissent telle une meute de lapins sauvages.

Puissante et vigoureuse, la neige n'obstrue pourtant nullement les nuances qui émanent des panneaux d'affichages stationnés des deux côtés de la rue. Les formes et les couleurs

de Jean Coutu, Starbucks et Piri Piri débordent et coulent hors de leurs cadres, éclaboussent les flocons achevant leur vertigineux exil depuis les cieux, jouant avec sérieux leur rôle d'infimes anges déchus. Kay glousse dès que je partage ma théorie avec elle. Avare de potins, elle me prie de lui révéler ce qu'ont osé faire tous ces flocons pour être bannis du paradis.

— Ils en ont marre d'entendre Cohen chaque jour (parce qu'évidemment, il est le favori du Père), et ils ont osé dire tout haut qu'il chante comme un crapaud, t'imagines?

— What? Traitors, the lot of them! Good riddance. They don't even deserve to hear his heavenly— literally! literally heavenly voice up there! You do realize that they're lucky enough to get a free show every goddamn day, right? What a bunch of dolts...

— Ouais, si seulement on était à leur place au lieu d'être six pieds sous la neige...

Ça nous amuse toujours de prêter à la nature de frivoles intentions, admiratives que nous sommes devant la déconcertante beauté du monde, et c'est dans cette commune admiration que nous puisons nos vérités, notre perspective, jusqu'à notre patience... Malgré les excès de Kay, ses impulsions et lubies passagères, il m'est impossible de ne pas pardonner cette amie de toujours. Car n'est-ce pas depuis toujours que nous sommes liées l'une à l'autre? N'est-ce pas depuis l'aube de notre adolescence, naissantes, à peine éveillées, que nous nous écrivions fiévreusement, tous les jours, avant de finalement nous rencontrer en personne pour la première fois, il y a de ça toute une vie? Qu'était l'existence avant d'être deux à pleurer, deux à rire, deux à chanter, deux à braver les pires tempêtes?

* * *

Après quelques intersections, le terrain devient moins exigeant. Nous avons presque atteint l'Église Notre-Dame-des-Neiges, mais Kay ne daigne pas y poser les yeux. Son regard est emporté par l'horizon. Je reconnais cet air qu'elle accueille à l'occasion sur son visage, tel l'enfant fier de détenir une réponse qui échappe à l'adulte, et qui en garde jalousement le secret, lorsque fierté devient orgueil, jusqu'au moment le plus nécessaire. Elle fixe sa cigarette à la commissure de ses lèvres et empoigne gauchement la manche de mon manteau.

— Over there! I know a shortcut!

— Tu peux-tu m'dire comment est-ce que n'importe quel autre chemin qu'une ligne droite peut être un raccourci?

— We'll see!

Cette réponse mérite à elle seule le détour. Je me plie aux règles, à la curiosité envoûtante de Kay. Son cœur lui somme de s'aventurer dans les rues sereines, à l'écart de la Côte-des-Neiges que nous délaissions avec fièvre, incapables de nous refuser à l'inconnu. Les passants se font plus rares par ici que sur la rue principale. Aucune voiture n'ose passer ici par une nuit de tempête. L'asphalte se résigne à son sort, enseveli sous l'averse céleste. Même les bornes d'incendie ont depuis longtemps disparu sous les congères. Ce n'est pas le silence qui règne en ces lieux, mais l'attente d'une réplique, d'un écho qui rassure : la ville, telle que nous l'avons laissée derrière nous, existe encore. Je tends l'oreille, mais l'écho ne vient pas. Mes jambes embourbées dans la neige s'alourdissent. Je les sens chaudes et molles comme du pain. Kay s'entête à trimballer sa caisse de bière sans mon aide. Le poids supplémentaire ne la ralentit pas, bien au contraire. Elle

s'accroche de toutes ses forces au carton bleuté, le balançant de façon à se donner un élan plus vigoureux.

* * *

Au coin de Gatineau et Lacombe, une terrasse fermée pour l'hiver se laisse dorer sous l'éclat de lampions grésillants. Rien que quelques tables et des chaises dont les pattes dépassent sous une bâche bon marché, le tout poussé contre le mur de brique. Des parasols s'ajoutent au décor, fatigués de protéger tant de touristes durant la belle saison, tantôt du soleil, tantôt de la lune. Les Montréalais ont beau être les premiers à sentir le grand frisson de l'automne s'avancer sur eux, ils sont toujours les derniers à se résigner lorsque le froid s'installe pour rester. Une large enseigne blanche domine la façade du restaurant. SAINT-HOUBLON. À l'intérieur, quelques clients profitent des sourires timides lancés au hasard par la nouvelle *bartender*. Kay admire les lieux comme si elle retrouvait un vieil ami.

— You're telling me you honestly don't remember this place? Didn't we come here together last summer?

Comme elle prononce ces mots, l'air s'adoucit autour de nous. Les flocons qui tombent du ciel se changent en gouttelettes drues. Côte-des-Neiges suinte son hiver. La neige accumulée sur le bâtiment de brique se met à fondre. Je me réfugie, pour éviter les éclaboussures, sous la toiture de fortune qui pend lamentablement dans un coin de la terrasse. Kay m'y suit avec entrain; elle voit dans ce geste l'occasion de s'emballer. Elle peut se mettre à chanter *Singing in the Rain* d'un moment à l'autre, un bout de carton faisant office de chapeau-melon. Je ne suis jamais entièrement à l'abri de ses caprices. La

pluie abondante lessive tout ce qui se trouve sur la terrasse. Il ne reste rapidement ni glace, ni neige. Kay se met à décrire notre dernière visite dans le coin : ses plans avec Emilio étaient tombés à l'eau (« *Rain check*, my ass! ») et elle s'était alors rabattue sur le bar du quartier, où elle m'invitait en un coup de fil. Elle raconte si bien que j'ai l'impression de nous voir, attablées ici durant les vacances d'été. Le quartier répond au souvenir de Kay : une voix familière s'élève doucement près de nous.

* * *

Deux filles bavardent ensemble, assises à une table en bois qu'on a oublié de ranger avec les autres. Les traits de leurs visages sont obstrués par un flou que je n'arrive pas à définir. Elles sont vêtues pour aller à la plage, pas pour affronter l'hiver local. Au contraire, leurs épaules nues sont gentiment hâlées. Rien à voir avec les écharpes rugueuses que nous tirons toujours plus haut sur nos nez pour nous protéger du gel. Leurs ongles d'orteils sont peints en noir. Je reconnais l'impatience de Kay dans les coups de pinceau maladroits qui dépassent leur canevas et tachent la peau. La voix de la première fille se fait graduellement plus forte, comme si le souvenir s'éveillait lui-même d'un sommeil profond.

— ... life under capitalism, right? The narrator loses e-ve-ry-thing! That alone would have been an interesting movie, because it's so realistic and rooted in such common, relatable tragedy. The movie presents him with this... this beautiful philosophical path, where he should accept to see truth and meaning in absence rather than abundance. Until... Fight Club! And then, whoosh!! The stupid, ruggish boy's club – suddenly *that's* the movie I'm committed to watch!

Elle radote à propos de l'arc narratif de *Fight Club*. Ce n'est pas la première fois que Kay tient exactement ce discours. L'enthousiasme et le débit de la jeune fille sont pareils à ceux de Kay, mais le volume de sa voix est réduit de moitié, obstrué, comme si une fréquence radio me permettait de l'entendre, mais imparfaitement, endommageant le signal.

— But it doesn't stop there! poursuit-elle. That could have been it, but then he *marries the search*, like in that song about the holy ghost, y'know? He craves direction. He craves purpose, he craves meaning, and he's ready to believe anything as long as somebody else is doing the thinking for him. Because he's out of touch with his old God.

Je l'écoute. Ou est-ce que je l'écoutais, l'été dernier? J'essaie de me remémorer ce souvenir qui m'échappe. Kay m'encourage :

— We were drinking two ice-cold beers! Right here! Remember?

— Ouais... et la serveuse s'appelait... Diane?

— No! That's from *Mulholland Drive*, dummy, soupire-t-elle.

Kay abandonne l'idée de m'instruire sur les détails de notre escapade estivale. Elle se retire dans un coin de la terrasse loin des fenêtres du restaurant. Son briquet brille joliment lorsqu'elle le tire de sa poche. Elle allume discrètement une cigarette et contemple l'avenue tranquille, pensive. Le vent écorche ses lèvres, mais pas celles des deux filles au teint plus foncé que les nôtres. Je prends place à la table de bois, en face des deux silhouettes, pour mieux suivre le fil de la conversation. La fille bavarde remue les lèvres à peu près au même rythme que résonnent les mots qu'elle prononce. Le

décalage est pratiquement imperceptible – il s’agit peut-être d’une fausse impression. La tirade se poursuit sans Kay pour en narrer les circonstances.

— And it’s so exciting to see him come alive because *he thinks he finally belongs to an idea*. And this whole turnaround, it was almost better than the previous part, and it slipped in so seamlessly...!

* * *

L’horizon est gris. Une pluie fine et rafraîchissante assourdit les bruits de la Côte-des-Neiges, à l’autre extrémité de l’avenue. On peut voir depuis notre table la station de pompiers qui ne s’étire pas assez pour toucher le ciel, mais qui y rêve, sans doute, la nuit. De l’autre côté de la rue, un homme en coupe-vent gris attend patiemment l’arrivée de son taxi. La lueur de son téléphone jette, sur les traits de son visage, des ombres effarantes et dures. Peut-il voir la pluie qui tombe sur nous?

— Et ensuite? s’enquiert la fille silencieuse auprès de la fille bavarde.

— What, you don’t remember? You saw the movie, didn’t you? *Then*, there’s the revolution, but it’s presented more like a conspiracy, and then there’s his efforts towards a counter-revolution. It’s all over the place.

Elle prend le temps de siroter sa bière avant de se replonger de plus belle dans ses discours. L’autre fille écoute attentivement, bercée par la verve de sa compagne. Par curiosité ou par désir, forces indomptables, mes doigts s’étirent négligemment autour de la chope en verre dont les deux « clientes » ne s’occupent pas. Le bourdonnement de la conversation cesse aussitôt. Je renonce à m’emparer de l’objet, mais il est trop tard. Immobiles, les deux filles me guettent sans cligner des yeux. Les expressions qui

animaient légèrement leurs visages ont disparu. Une vague de chaleur me traverse de haut en bas. Je n'appartiens pas à ce souvenir.

Je me lève d'un bond et rejoins Kay. Sa cigarette est à moitié entamée.

— On y va? m'assuré-je en passant un bras autour du sien.

— Sure, let's go. Are you cold or something?

— Non. J'veux juste pas m'éterniser ici.

Je feins la fatigue et laisse le bras de Kay me guider vers la rue. Mes yeux sont rivés au sol, sur les lattes détrempées de la terrasse. Lorsque nous passons près de leur table, les deux filles gardent le silence, sauf pour une respiration rauque, légère et instable.

En descendant les marches de bois, je sens le froissement de la neige qui réapparaît, intacte, sous mes pas. La brise redevient glaciale, comme il se doit en décembre. Kay expire fort pour qu'on puisse admirer les arabesques de son souffle suspendu dans l'air. Nous ne reprenons pas le chemin de la Côte-des-Neiges. C'est l'autre direction qui nous interpelle, près de l'Université. Une fois le carrefour franchi, je rassemble enfin le courage de me retourner vers la terrasse. Les deux silhouettes me fixent toujours, à distance.

— You know, I think I remembered wrong, avoue Kay. I guess it's not you I was here with after all. But we should definitely come back sometime once the patio is open. You'd love it here!

Je fais signe que oui. Il commence à se faire tard.

* * *

Nous passons rapidement chez Kay, juste le temps de nous costumer. Ses bottes mouillées à peine retirées, elle fonce vers la salle de bain en se déshabillant à la hâte pour gagner un peu de temps. Son air empressé me suggère que nous avons pris du retard. Ses vêtements s'envolent les uns après les autres en oiseaux plus ou moins gracieux, et retombent lourdement de part et d'autre du couloir assombri. Les cadres y tremblent sous la démarche impatiente de Kay, s'accrochent aux murs avec ténacité. Plutôt qu'une photo, l'un d'eux renferme des souvenirs entassés à la verticale : une note écrite de la main de sa mère (« look after yourself dear xx love you ») à l'occasion du départ de Kay en autobus Greyhound depuis Chagrin, Ohio en direction du nord, mon nord; une clé dont j'ignore l'utilité; une vieille photo du groupe *The Grateful Dead*; quelques factures abîmées, fourrées négligemment dans un sac à main, qui témoignent de soirées longues et bien arrosées. Je passe ce présentoir en me dirigeant vers le salon qui fait office à la fois de chambre d'amis, de séjour, de bureau et de salle à manger. Ma valise éventrée occupe un coin en retrait de la pièce, entre le sofa et quelques étagères vacillantes où s'entassent des films d'horreur, *Ginger Snaps*, *Hellraiser* et tout le reste. Un léger coup de coude suffirait à renverser la collection de créatures plus cronenbergiennes les unes que les autres sur mes soutiens-gorges et mes pulls de laine. J'enfile des bas de nylon, une jupe de tulle noire, un chemisier blanc – me ravise aussitôt. Les couleurs pâles ne survivront pas à la nuit qui nous attend.

Malgré la monotonie de ses murs aussi blancs qu'une vieille paire d'Adidas, l'appartement est imprégné d'une certaine chaleur. Peut-être est-ce la disposition des meubles, ou alors la litanie d'effets personnels dans tous les recoins – élastiques à cheveux, aquarelles en devenir, photos abîmées, chaussettes dépareillées –, qui donnent

l'impression d'un vrai chez-soi, plus qu'un logement aux dimensions modestes où la lumière se fait discrète, où le chauffage est à deviner. Après tout, c'est l'appartement qui a réussi à séduire Kay lors de son arrivée à Montréal. Elle a dû sentir que c'était le bon endroit où se poser. C'est le genre de logique fataliste à laquelle elle se prête constamment. « It must've been fate that led me here, since this is where I ended up ».

* * *

Kay, après quelques minutes, me rejoint vêtue d'un chandail *see-through* et de pantalons de cuir. Elle applique son rouge à lèvres à la hâte, se fiant à la réflexion que lui renvoie le grille-pain pour correctement enduire ses lèvres de noir. Elle me réprimande aussitôt la tâche accomplie.

— What's taking you so long? I thought you had your outfit planned out already.

— Ouais... mais finalement non. C'est pas une bonne idée de mettre du blanc, hein?

Elle gémit assez fort pour que je saisisse bien la profondeur de son découragement.

— Ça serait pas un peu hypocrite de ta part de m'dire de m'dépêcher, mam'zelle
Raccourci?

Elle ne peut prévenir l'apparition d'un sourire qui, d'un coup, lui dévore le visage. Elle retrouve sa contenance avant de répliquer :

— Yeah? Why don't we talk about *your* vices instead of mine for once, huh? How's that writing project going?

— Ouais, c'est beau... abdiqué-je. T'aurais pas quelque chose d'un peu vieillot que je pourrais t'emprunter? Je pense pas que ma garde-robe du moment soit assez accommodante pour me laisser ruiner n'importe lequel de mes chandails.

— Okey dokey, soupire-t-elle. Let's see...

Je la suis jusqu'au seuil de sa chambre, au fond du couloir. L'ampoule violette qui clignote tristement au-dessus du lit fournit le seul éclairage de la pièce, outre une fenêtre aussi svelte que la fente d'un jeu d'arcade. Je déroule l'imposant rideau de toile dont elle est accablée. Le support partiellement rouillé grince affreusement au moindre contact – un bruit tragique. La porte du placard est entrouverte sur un bazar inimaginable où Kay se résout à fouiller. La dernière fois que j'y ai jeté un coup d'œil, elle y entassait des piles de magazines surmontées par des vêtements en lambeaux et des boîtes pleines d'objets personnels. Je me tais, me contente de contempler en silence le paysage qui s'offre à moi. Autour de nous, un océan de tissu en perpétuel mouvement dans les ténèbres violettes de cet antre de musique – un vrai bordel. Aux quatre murs sont affichés des posters de vieux groupes de rock britanniques. Stevie Nicks m'envoie un clin d'œil furtif avant de rendre son attention aux frères Reid sur le mur opposé, figés⁵¹ dans la fleur de l'âge. L'ourlet de ma jupe occupe mes mains tandis que Kay, victime de son propre désordre, cherche la perle rare parmi les piles de vêtements à la dérive.

— If I could just find something in here for once, we might be out the fucking door before 2019 yet!

⁵¹ « The Jesus and Mary Chain never meant to split up, you know. They were touring in Upstate New York after their L.A. tour in late 1998. They got kidnapped by a weird gang of Quebecers who drove them back to Montreal and forced them to perform at Les Fouf'. But Jim and William didn't care about getting kidnapped. They wouldn't stop arguing, and in the end they simply trashed the place. That place is legendary. *Nirvana* played there! As punishment, the whole band was sentenced to get frozen in an ice storm for nearly twenty years. Say, their newest album was out last year, wasn't it? »

- Peux-tu m'dire pourquoi t'es si pressée? T'as peur de passer de « fashionably late » à juste « late »?
- Aren't you excited to meet people tonight? me demande-t-elle. I think... Don't you ever feel like great things, fuckin' *great* things can happen at any point? And that all you need to do is stick along for the ride? I can't shake that feeling off. Like, what else are we supposed to do except diving headfirst into whatever mystery beckons, y'know? That's Greatness itself, with a biiiiiig G, just pulling us closer and closer to it! What's the point of avoiding destiny when you feel it reaching out to you? I'm no coward, you know!
- J'sais ben. T'es juste un peu fêlée, c'est tout.
- Wow! s'exclame-t-elle, feignant l'injure. I'll have you know I'd rather be Kay-brand cuckoo than whatever the hell *you're* doing, babes! Big time!

Et elle s'esclaffe, grisée par son propre humour, séduite par ses propres expressions, par les scrupules qui lui manquent mais qu'elle ne regrette visiblement pas, incapable de concevoir un état d'esprit qui prétende à autre chose qu'à soi, une identité qui se suffit, propulsée par le fol espoir d'être acceptée tel quel, *final sale*. Un cri fuse des profondeurs du placard. Kay se redresse en bondissant, satisfaite de sa chasse au trésor.

- Think fast!

Je reçois dans les bras une vieille chemise presque en lambeaux qui, effectivement, donne l'impression d'avoir survécu à la peste bubonique, au règne de plusieurs tsars et à des semaines de pèlerinage dans des régions montagneuses et éloignées; j'y vois jusqu'aux fleurs de Transylvanie. Kay m'entraîne vers la porte d'entrée où la caisse de Belgian

Moon nous attend sagement. Nous laçons nos bottes à contrecœur. Nos semelles sont encore trempées par la pluie du Saint-Houblon.

Acte II. Open [Wish, 1992]

Dès notre arrivée dans le vaste salon, nous nous frayons un chemin parmi les corps qui dansent au rythme éclectique dicté par des pistes classiques de goth rock. L'ambiance est lourde. Très peu des invités dérogent au genre alternatif. Ils semblent confortables dans leurs hauts serrés et leurs pantalons de velours. Des accessoires argentés bondissent sur leurs bras tatoués d'épées, de serpents, de symboles alchimiques. Un mince écran de brouillard confère un air inquiétant à la fête, comme si elle gardait jalousement ses mystères. Kay lâche notre caisse de bières sur le sol avec fracas.

— Honey, I'm home! pousse-t-elle en s'adressant à personne, à tout le monde.

Nos yeux sont grands pour tout saisir de ce tableau. De la foule émerge un vampire – ses canines trop blanches pour être authentiques donnent à sa lèvre supérieure une forme unique – vêtu d'une chemise à jabot. Il désigne, d'un signe de la main, l'emplacement de la chambre des maîtres où nous devons laisser nos manteaux. Son accent prononcé vient directement des collèges privés de Saint-Germain-des-Prés, l'architecture classique de monuments sobres admirés depuis les fenêtres d'une salle de classe pluvieuse.

— Et vos téléphones, mesdames, insiste-t-il froidement, sans que ses dents pointues ne le contraigne le moins du monde. N'oubliez pas. Merci bien.

Il s'éloigne sans plus de cérémonie pour retourner à sa conversation avec le sosie de Billy Idol, près d'une fenêtre noircie à la cire. L'élégante désinvolture de ce personnage commande le respect, comme si notre hôte ne pouvait envisager que ses invités ne se plient à ses règles. La foule s'empresse de le ravalier hors de notre vue, loin derrière les corps qui lui sont assujettis.

- Still cranky as ever, commente Kay.
- Tu le connais? Il t’a même pas dit bonjour.
- Yeah, that’s Louis, Emilio’s boyfriend. He doesn’t like me very much. I think he’s still sour about last time...
- Pourquoi? Qu’est-ce que t’as fait, au juste?
- Heh... I *might* have convinced Emilio to ditch his own party and go bar hopping with me.
- Donc c’était... comment tu dis? « A regular Tuesday night »?

J’ai droit à une grimace pour toute réplique.

- Ça fait du bien de croiser quelqu’un qui est pas en amour par-dessus la tête avec toi, pour une fois. Faut changer de décor, de temps en temps.
- Mother, please, rétorque-t-elle en jetant les yeux au ciel.

Le trajet vers la chambre est pénible. Le sol est encombré de bouteilles de verre que nous évitons de renverser, encore vêtues de nos habits d’hiver. La chaleur étouffante et le grondement de la musique précipitent notre parcours vers un endroit plus calme. Poussés contre toutes les parois du logement, les meubles sont difficiles à discerner sous l’épaisse pellicule de plastique opaque qui les recouvre. Aucun tableau aux murs, aucun miroir. Les fenêtres ne laissent entrevoir que très peu de la vue sur le reste du quartier.

- En tout cas, ils ont pensé à tout.
- They’ve been hosting parties like this for a long time, répond Kay en pointant les gicleurs fixés au plafond. Some idea they brought back from Europe or

something. You can ask Louis about it. Speaking of weird party things... Wanna see why they don't let people keep their phones on them?

La proposition est alléchante. Kay m'entraîne dans la chambre des maîtres et fait semblant de fermer la porte derrière nous. La pièce est décorée dans un style sobre et gothique, comme j'aurais pu le deviner. Pas de gicleur en vue. Des candélabres dressés à chaque angle de la pièce, une tête de lit en chêne, des petits ossements d'animaux, des plumes, des insectes figés dans de l'ambre (« *Jean! Look how cool! It's shimmering*⁵²! ») et d'autres curiosités reposent sur les étagères sans pourtant accumuler de poussière. Plusieurs piles de manteaux jonchent le sol et le grand lit au centre de la pièce. L'odeur de cannabis qui embaume le salon ne se rend plus à nous. Les masses s'agitent toujours derrière la porte entrebâillée.

Kay me fait signe de garder le silence, d'observer attentivement ce qu'elle s'apprête à faire. Elle s'avance furtivement, appuie son téléphone contre l'ouverture mince qui nous sépare de la fête, au dehors de la chambre où nous sommes confinées. Clic! L'excitation la fait frémir aussitôt la tâche accomplie. Elle claque la porte et se précipite sur moi, incrédule.

— Oh my God, look! I was right!

Le cliché qu'elle vient de dérober omet la majeure partie de la foule qui s'étend, tentaculaire, dans tous les recoins du grand salon. Il ne subsiste sur la photo que trois ou quatre personnes parmi les douzaines que nous avons écartés de notre chemin. Les vibrations du sol suggèrent pourtant que la pièce voisine est bondée. De même, la

⁵² *Chatoyant*. Une qualité proprement féline, a vision of the world duplicated by the infinite fractures of light that inhabit the glass-like marble, speckled, hinting at the endlessness of life itself. « All the power in the world resides in the eyes, fella, » explique Top Dollar, un globe oculaire entre ses doigts gantés.

musique n'arrive pas à couvrir le bourdonnement concerté des conversations qui insistent pour se faire entendre. Les silhouettes restantes sur l'écran que Kay me présente sont obstruées par un film opaque, un nuage flou qui déforme imperceptiblement leur anatomie.

— Last time I asked what that rule was for, Louis said it was for « immersion purposes », but I knew that was bull. Damn... they'd eat us alive if they knew that *we know!*

Je garde pour moi ma vision d'un loup déchirant la chair d'une volaille frémissante.

— Tu penses-tu sérieusement que ça pourrait mal virer, ce soir?

— Nah, don't worry. There's like three hospitals around here anyway. What's the worse that can happen?

— Ouain... sinon, il y a toujours le cimetière.

On frappe à la porte. Kay terre son téléphone dans la poche de son manteau et jette celui-ci sur une des piles au sol. Un vampire au regard singulièrement perçant passe sa tête à travers l'embrasure et sourit de toutes ses dents affilées.

— Pardon de vous interrompre, mesdemoiselles! annonce une voix tonitruante chargée d'un lourd accent français. Vampire King, coming through!

Il s'élance à l'intérieur, comme pourchassé par une horde d'assaillants invisibles. Dès qu'il se pose sur place, la longue cape rattachée à son col enveloppe sa figure svelte d'un trait. Sous l'épais tissu noir, le costume rouge attire le regard, l'attrape, le tord, le soumet. Combien d'autres personnages étranges cette soirée nous réserve-t-elle encore?

— Lookin' good, Emil! Us ladies of the night are gonna have to watch ourselves!
réplique Kay.

— Pas mal, non? demande-t-il, les poings sur les hanches. J'vois que t'as opté pour du moderne, Kay. C'est très bien. Et t'as même emmené une collation avec toi!

Emilio s'empare de mon bras et fait mine de dévorer mon poignet. Je tente de me dégager, mais ses ongles négligés s'enfoncent dans la chair de mon bras. Kay feint de rire sans se montrer très convaincante. Elle fixe une cigarette entre ses lèvres en attendant qu'Emilio mette fin à son cirque. Aussitôt qu'elle tire une première bouffée et relâche la tension dans ses épaules, notre hôte me délaisse pour lui faucher son poison en guise de « prix d'entrée pour la nuit ». Le mouvement sec trace un sillon dans le rouge à lèvres⁵³ de Kay, qui crie immédiatement au scandale.

— Ho! T'as fini de gueuler? rugit Emilio. Non, mais on se calme! C'est pas toi qui fait les règles, ici, hein. Et pis d'abord c'est quoi ces manières? T'as été élevée chez les loups? Tu en offres pas à ta copine en premier?

— She doesn't even smoke, you moron.

— Ouain, je pense pas que –

— Ho, là là, que vous êtes chiantes! C'est encore chez moi ici, j'me trompe? Vous êtes en train de m'dire que j'suis pas dans la bonne piaule – dans l'placard, c'est pas mes chemises, mes slips et tout le reste? Non, vous vous êtes tapées la tempête du siècle pour venir chez moi bouffer des putains de fleurs! Est-ce qu'on fait la fête ou pas? Donne-lui ta putain de clope! aboie-t-il.

⁵³ *Lipstick*. Une concoction grasse façonnée de racines et de pigments tirés des hellébores qui poussent en grappes sur les saillies hors d'atteinte du Mont-Royal, au-delà les grillages décharnés qui ne résistent pas aux tourments de l'hiver. Ses usages varient : remède, poison, malédiction.

Les traits de Kay se froncent avec rancune, mais elle s'exécute malgré tout, tolérant la présence d'Emilio avec une réticence évidente. Elle aspire une bouffée et me tend sa dernière cigarette à contrecœur, en foudroyant le vampire du regard. Envenimée, elle écrase le carton vide contre la poitrine d'Emilio. Il se remet à rigoler. Une fumée âcre s'échappe de ses narines dilatées. Ses lèvres sont tachées par le rouge à lèvres imprimé sur le mégot de Kay.

— Hé ben voilà! C'était pas si dur que ça, pas vrai? J'espère que vous êtes en forme ce soir, les filles, parce que ça va vraiment être du lourd! Il faut rester jusqu'à la fin, vous avez bien compris? Pas question de manquer les gicleurs. À propos, j'ai deux mots à te dire, exige-t-il de Kay. Ta copine se passera bien de toi deux minutes.

Emilio ramasse le carton écrasé par terre et le pétrit en une balle sommaire qu'il triture, le temps que je quitte la pièce. Kay me fait signe qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Je ferme la porte derrière moi, impatiente de trouver une bouteille vide où semer la cigarette qui se désagrège à vue d'œil entre mes doigts. La voix d'Emilio s'élève. Le roi annonce ce que j'aurais dû deviner dès le départ :

— J'ai un pote qui attend depuis longtemps pour te rencontrer. Il veut voir de quoi t'es capable.

* * *

Un long couloir sépare la cuisine du reste de l'aire centrale. J'y retrouve le second hôte de la soirée – celui qui s'amusait à ignorer Kay lorsque nous sommes arrivées – affairé à préparer des cocktails écarlates pour quelques-uns des invités attroupés dans cette partie

moins animée du logement. La porte vitrée qui mène au balcon est obscurcie de façon à ne renvoyer aucun reflet. Un bref coup d'œil m'informe que je ne reconnais personne ici sauf Louis, que j'ai à peine rencontré. Il secoue vigoureusement un cocktail shaker, verse le tout dans un verre chic. Il tend la mixture en direction d'une jeune vampire noire dont le visage et les mains sont marqués d'élégantes arabesques blanches. Un revenant à la maigreur cadavérique, déclare lentement qu'il adore « the vibe in here ». Louis sourit humblement en retour.

Au menu, sangria aux fraises, whiskey couleur de rouille, diverses bouteilles d'apéritifs incandescents, cerises au marasquin et oranges sanguines... Décidemment, Emilio est du genre à prendre ses soirées thématiques avec un absolu sérieux. Même son accoutrement de cuir rouge, orné de nombreux boutons et autres fioritures, est d'une excentricité calculé. La tenue de Louis est plus modeste. Son jabot lui donne davantage l'air d'un pirate que d'un vampire. Peut-être n'a-t-il pas l'intention de rester jusqu'au déclenchement des gicleurs, au risque de ruiner sa chemise d'époque? Ou alors, il possède une pleine armoire de tenues de ce genre...

- J'vous sers quelque chose? s'enquiert-il, soucieux de me tirer de mes rêveries.
- Non, non! Ça va, merci. On a apporté une caisse de bières, mais j pense qu'on les a oubliées à l'entrée. J peux aller les chercher, proposé-je.
- Elles n'iront pas très loin par elles-mêmes, vous savez.
- Pour être honnête, j pense pas que ça m'surprendrait aujourd'hui.
- Dans ce cas, faisons comme si elles avaient déjà disparu, tranche-t-il avant de me tendre un verre de Beaujolais. Alors, c'est vous qui accompagnez la petite blonde?

- Kay? Ouais. C’est elle qui m’a invitée.
- Vous ne vous faites pas trop de mauvais sang pour elle, j’espère? Après tout, c’est un fardeau plutôt lourd qu’elle porte. Et complètement seule, qui plus est.
- Oh! Au fond, j’connais pas vraiment tous les détails de sa... situation.

Mais vous la connaissez bien, pourtant? Elle n’est pas née *sous une bonne étoile*, pour ainsi dire... Évidemment, reprend-il pour combler mon silence, il ne faudrait pas que son secret tombe entre de mauvaises mains. Ou alors, elle aime bien garder une longueur d’avance sur nous tous... Elle est drôle, comme ça. Après s’être assuré que tout le monde au comptoir ait un verre en main, Louis nous invite à le suivre jusqu’à un coin plus calme ⁵⁴ de l’appartement. Nous troquons l’atmosphère chargée, les remixages de Bauhaus, la clameur et les hurlements estudiantins pour un bureau aux étagères bondées d’ouvrages où la musique est plus détendue et les joints circulent sans hâte. S’y retrouve une impressionnante collection trilingue où figure autant de littérature fantastique – il y a même Radcliffe et Bécquer sur ces rayons – que d’essais de biologie, de traités de philosophie et d’albums d’archives personnelles, notamment sur les schèmes politiques de la Colombie, la chasse aux sorcières en Europe de l’Est et l’histoire chrétienne au Moyen-Orient. Derrière un pupitre ancien aux lourdes poignées de fer, trois fenêtres minces et hautes, illuminées par les flammes de plusieurs longs cierges, prêtent à la pièce des intentions liturgiques. Le film de cire noire appliqué aux vitres gêne la vue sur la ruelle adjacente. L’appartement est situé au dernier étage d’un vieil immeuble en voie d’être entièrement vacant, derrière le Collège Notre-Dame. On pourrait très probablement

⁵⁴ *Chill room*. Un espace hors du temps et de l’espace; son existence est structurée par les vibrations de la musique qui bouillonnent, graduelles, de l’abdomen jusqu’à la gorge. Seule la neige y est vénérée. Offerte sur des plateaux iridescents, elle gèle tous ceux qui osent l’effleurer.

apercevoir l'Oratoire depuis une des fenêtres du logement, si elles n'étaient enduites de cirage. Je prends place dans un fauteuil rembourré après avoir fait le tour de la pièce. Un pan de mur est occupé par le portrait d'un ancêtre éloigné, à en juger par l'accoutrement ridicule de l'homme qui prend la pose, encombré d'une énorme perruque blanche. L'air de famille qu'il partage avec Louis est peut-être une fausse piste à l'intention des visiteurs d'occasion, comme moi. S'il s'agit du portrait de Louis, il aurait au moins trois cent ans. De combien de matinées radieuses s'est-il privé, de passage dans le Midi – confiné tantôt dans les ruines vacantes d'un château, tantôt parmi les décombres pourrissants d'un cellier humide – pour nous recevoir chez lui, en cette nuit des plus auspicieuses?

* * *

Au large dans un brouillard d'ivresse, je prête vaguement attention aux conversations⁵⁵ voisines. Les autres vampires discutent tranquillement, les uns assis par terre ou sur le bureau, les autres feuilletant des recueils de poésie, accolés au mur. Il est onze heures lorsque Kay finit par me rejoindre, une bouteille de téquila à la main. Elle s'assoit sur le bras du fauteuil, me tombant presque dessus. J'ai droit à un exposé complet sur la nature impulsive du « diabolique » Emilio.

— I'm almost sorry you had to see him like that, but at least you know the dipshits I have to put up with now. I should be hailed as a saint or something... Can you believe how he talked to me? He's such an ass sometimes!

⁵⁵ « I texted my grandpa this morning because my car oil reached like... "You have to take care of this today" levels of oil. » ... « Un conseil : Côte-des-Neiges c'est pas un bon quartier pour faire du vélo. Ça s'appelle Côte-des-Neiges, tsé. Y'a Côte dans le nom. »

— Tu m’niaises? Il parle aussi mal que toi! observé-je.

— What?! I’m not as rude as him!

— Tu viens juste d’le traiter de con!

— But he deserved it!

Elle tire une profonde gorgée de téquila et, jouant l’offusquée, elle se laisse retomber sur le dossier du fauteuil. Je m’en sers une rasade à mon tour avant de formuler une dernière plainte :

— Pis t’as rien fait quand il a mis ses pattes sur moi. J’vois pas l’intérêt de fréquenter quelqu’un d’aussi... épuisant.

— He was just playing around, you know. He could have done worse... Look, there’s a lot of good reasons to be here tonight.

— Nomme z’en une, pour voir.

— We learned not to respect stupid, brainless men. Or their tequila! You know, if it’s all the same to you, I’ll have to keep these little goings-on to myself. I thought it would be a nice change of pace for you. Live a little! Emilio might be a complete jerk, but he wasn’t entirely wrong; we came here to unwind and find out where the night might take us, conclut-elle en pianotant négligemment sur mon genou. Come on. Let’s go see what’s out going on back there.

Nous rejoignons un modeste rassemblement qui s’est formé depuis tout à l’heure. Un homme en veston déplace des cartes sur le bureau massif. Il fait d’abord glisser l’ensemble du paquet d’un lent mouvement ininterrompu, puis il divise les cartes en piles qu’il mélange individuellement avant de réassembler le paquet. Il répète ces mouvements

plusieurs fois. La foule curieuse est incapable de détacher son regard. Un vampire louche aux cheveux lissés se penche sur Kay pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Il lui glisse un joint fumant entre les doigts, qu'elle accepte volontiers. Dehors, la neige se met à tomber avec une consistance grumeleuse, comme un plat de gruau ou de confitures aux framboises. Ce ne sont plus des flocons poudreux, comme ceux qui nous accompagnaient lorsque nous étions en chemin plus tôt, mais des agglutinations de neige gélatineuse qui s'effondrent contre les parois de l'édifice. Je demande à Kay si elle a déjà vu quelque chose du genre. Elle pouffe de rire.

De plus en plus de gens s'attroupent derrière nous, qui avons déniché une place aux premières loges. Ils se bousculent pour voir ce qui se passe. Après quelques enchaînements supplémentaires de sa gymnastique, le magicien pose les cartes sur la surface lisse du bureau. Ses doigts effleurent les reines et les rois étalés devant lui, les coupes et les épées. Il cherche les bonnes cartes au toucher, les considère toutes individuellement, comme s'il devait bâtir un château de cartes⁵⁶. Trois nouvelles piles sont assemblées avec finesse. La prochaine étape du spectacle nécessite la participation de quelqu'un parmi l'assistance. L'homme en veston nous toise, nous considère, un par un. Son choix s'arrête sur Kay, qui consent à la requête de l'artiste en soutenant son regard. Elle avale une dernière lampée de téquila, se laisse désirer un moment de plus, triomphale. Le liquide tiède disparaît sur sa langue. Elle essuie les coins de sa bouche du revers de sa paume, me confie la bouteille et s'avance, tout sourire, vers le mystérieux étranger qui ne réclame personne d'autre qu'elle. A-t-il même cligné des yeux, tout ce temps? Le magicien ordonne à Kay de frapper contre l'une des piles sur le bureau. Elle

⁵⁶ *House of cards*. Un domicile de magie où s'incarne l'adresse nécessaire pour exaucer un souhait, un pacte, une prière.

étouffe un ricanement. Elle frôle ses options du bout des doigts, les paupières closes, imitant avec naturel les mouvements auxquels l'homme s'appliquait plus tôt. Il se tient tout près d'elle, complice. Il est si près qu'il doit sentir l'herbe et la boisson sur le souffle chaud de son assistante. Kay ouvre les yeux. Elle annonce que la pile de gauche prévaut sur celles de droite. Elle se penche sur la table avec légèreté, dégage ses cheveux d'une main. De l'autre, elle cogne à deux reprises contre le tas de cartes. À cet instant jaillit de sous la table un gigantesque oiseau noir. Le cri que Kay laisse échapper est irrépressible, trop strident pour n'être que de la surprise. Ses traits froncés trahissent un affreux malaise, mais elle retrouve sa contenance avant que les regards ne reviennent se poser sur elle. A-t-elle vu la même chose que nous s'échapper de sous la table?

Plus je passe du temps avec Kay, et plus je me sens capable de déceler ses humeurs sans qu'elle ne m'en fasse part, comme si son être avait à me communiquer certaines choses dont elle-même n'a pas nettement conscience. Ma perception se transforme à son contact – c'est l'influence particulière qu'elle semble avoir sur moi. Je sais déjà que Kay ne croit pas à la chance, aux accidents, ni aux coïncidences. Ces concepts ne sont pas assez solides pour elle; ils ne témoignent pas d'une volonté qui leur est propre, d'une énergie cohérente et maîtrisable. Le seul repère par lequel elle appréhende le monde est la résolution d'y engendrer quelque chose par pure volonté, mi-optimisme et mi-fatalisme. Rien n'est laissé au hasard. Ce présage qu'elle vient de manifester a tout à voir avec une *intention* de sa part. Elle doit redouter la signification de ce corbeau dont elle contrôle à peine la création.

Les applaudissements reprennent de plus belle. Le magicien affirme qu'il s'agit d'une créature de légende, au service de ses maîtres depuis des millénaires. L'oiseau s'élève au-

dessus de nos têtes avec cérémonie et finit par s'engouffrer dans le couloir. De folles exclamations se font entendre depuis le salon. Le magicien exige qu'on ouvre une fenêtre pour permettre à la bête de s'échapper. L'envol soudain de la créature a dissipé toutes les cartes, sauf, bien sûr...! La pile de Kay reste clouée sur le bureau. À nos pieds sont tombées trois cartes, s'esquissent trois figures : une jeune femme nue, ceinte d'un velours violet; une béance infinie gardée par deux anges; le magicien en personne, captivé par une boule de cristal.

De la cacophonie résonnant dans la pièce principale s'élève un refrain que nous ne connaissons que trop bien. Kay est aux anges : elle sautille sur place comme une enfant, m'embrasse le front avec énergie. Une voix sombre et familière émerge de la chanson, née des harmonieux accords de guitare basse : « ... *and I promise in less than an hour, we will honestly go...* » Malgré l'intimité qui nous lie à l'austère bureau, l'envie de nous joindre à la fête devient palpable. C'est le moment que toutes et tous attendent avec une impatience muette mais soutenue. « ... *now why don't I just get you another while you just say hello...* » La voie du magicien renferme peut-être une infinité de secrets autrement inaccessibles, mais nous le délaissons néanmoins, habitées par le désir d'*appartenir*; d'exister au bon endroit, au bon moment.

* * *

Nous pénétrons la foule. Transie par la vigueur de son propre rythme, elle n'a pas cessé de se mouvoir depuis que nous nous sommes retirées, tout à l'heure. De nouveaux danseurs se succèdent sans cesse au centre de la pièce. « ... *another glass in my hand, and my mouth and the smiles moving up as I stand...* » Ils se relaient en vagues perpétuelles et hypnotiques, sans échange de mot ou de signal, tels des oiseaux

migrateurs⁵⁷ convoqués vers l'Éden. Kay m'entraîne avec elle vers le nœud de cet incompréhensible chaos. Encore plus d'invités se sont manifestés alors que nous étions enfermées dans le bureau. « ... *too close and too wide, and the smiles are too bright, and I breathe in too deep, and my head's getting light...* » Il est désormais impossible de se tenir debout sans être heurtées par les gestes vigoureux de bras, par les fesses et les hanches alourdies qui se balancent impulsivement. La pièce, qui avait déjà atteint sa capacité maximale, grouille de cadavres à moitié nus épuisés par une conviction inébranlable. « ... *but the air is getting heavier and it's closer and I'm starting to sway...* » Chacun des souffles rauques, des cris d'extase qui éclatent dans nos oreilles pulvérisées par le vacarme, chacune de ces exclamations est un acte de foi en faveur d'une éternelle jeunesse – appel, prière, supplication. Que perdure l'état de refuge⁵⁸ que la nuit est seule à offrir. Plénitude, absolution. Le trafic en mouvement m'interdit de voir les frontières de la pièce. Le plafond s'éloigne de nous à chaque instant. Des haut-parleurs suspendus tordent la voix de Robert Smith pour en extraire l'intensité : « ... *and the hands on all my shoulders don't have names and they won't go away...* » Des doigts froids et moites s'insinuent entre ma main et celle de Kay. Leur texture repoussante me fait lâcher prise. La foule avale Kay, et refuse de m'emmener avec elle. Je suis recrachée ailleurs, au large. « ... *so here I go, here I go again...* »

* * *

⁵⁷ *Southbound and highflying*. L'impulsion irréprouvable qu'éprouvent les bernaches pour de plus attrayantes frontières. Les Snowbirds du Québec font pareil dès l'automne : ils ceignent leurs voitures chargées de provisions au cou des gracieuses créatures en vol libre, ajoutant à la stridence rythmée des oiseaux le klaxon de leurs véhicules. Ils chantent ensemble leur libération.

⁵⁸ *Solace*. A sacred feeling, a holy place, a chamber of worship within oneself. La noirceur qui y règne n'écorche pas les sens, mais recueille plutôt une éternelle sérénité où il fait bon s'abandonner à jamais, au frais, entre les soyeux replis d'une quiétude qu'on ne mérite jamais qu'à moitié, en dépit de nos plus déchirants défauts.

Il n'y a pas de ce silence typique des ultimes secondes de l'Année, au moment de s'éteindre à jamais, « ... *falling to strangers and it's only just eleven...* » de renoncer à la possibilité d'être davantage, ou du moins d'être autre chose que ce que l'on a été – au moment où il est impératif de reconnaître sa propre image, ses lacunes et le potentiel gaspillé que nous sommes forcés de laisser derrière nous; « ... *and I'm staring like a child until someone slips me heaven...* » pas de cris acérés pour dominer la cacophonie sourde de la foule en extase absorbée par les ondulations dont elle seule se revendique capable, au faite de la nuit; pas de retenue notable dans le souffle de jeunes amoureux partageant pour la première fois ce genre de nouveau commencement. « ... *I take it on my knees just like a thousand times before, I'm getting transfixed – that fixed...* » Il n'y a rien de ce genre, « ... *and I'm just looking at the floor...* » mais plutôt une accélération débridée dans la cadence de la masse sous les éclaboussures du liquide tiède, collant et rouge – jusqu'à noir, si l'on en croit la fluorescence stroboscopique qui jaillit du système d'éclairage. « ...*and I'm starting to laugh like an animal in pain...* » Un torrent invincible et perpétuel ruisselle au travers de nos chevelures poisseuses, s'insinue à l'orée de nos narines frétilantes, gomme nos lèvres ensemble et nous contraint, têtes basses, à goûter l'amertume de ses arômes. « ... *I've got blood on my hands – I've got hands in my brain...* ». Hurlements et rires fusent de partout. La chaleur dans l'appartement est écrasante. Est-ce Kay que j'aperçois, là-bas? Je penche la tête pour prévenir l'accumulation des gouttelettes dans mes yeux. D'autres persistent à danser. « ... *and the first short retch leaves me gasping for more, and I stagger over screaming on my way to the floor...* » Personne dans cette pièce ne souhaite être ailleurs. Les masses s'emballent et tournoient aveuglément autour d'un groupe encore plus dense. « ... *and I'm back on*

my back with the lights and the lies in my eyes... » Au cœur du maelström... Kay. Encerclée, insouciant des regards qui guettent ses gestes rythmés. Elle assume pleinement le rôle qu'elle est venue jouer ici – c'est *elle* qui prête à la fête sa volonté anarchique. « ... *and the color and the music's too loud and my head's all the wrong size ...* » Les yeux fermés, elle se sacrifie à la convoitise de ses pairs, convaincue de la gloire qui lui est due, de la destinée qui l'attend si elle accepte de s'y abandonner, au-delà l'inconnu. L'audacieuse négligence avec laquelle elle se donne en spectacle provoque l'appétit de la foule exaltée. « ... *so here I go, here I go again...* » La cadence de la chanson ne traîne que pour mieux accélérer, quelques instants plus tard, dès que Smith perd fatalement le contrôle de son propre corps: « ... *yeah, I laugh and I jump, and I sing and I laugh! And I dance and I laugh! And I laugh and I laugh!* » Des mains gantées, ornées de bijoux, tatouées, poilues, soignées, balafrées, griffues, veineuses fusent de partout pour se l'arracher. Même Louis, qui me semble si peu farouche, est incapable de se détacher d'elle. Kay éclate de rire, défiante, inconsciente, ou simplement rattrapée par l'effroi qui se manifeste enfin. Ses assaillants saisissent ses bras d'abord, puis une de ses jambes. Engorgé de sang, comme nous, brisé de fatigue et défoncé sous le poids du Paradis qui culbute violemment dans ses veines, Smith s'accroche à la lourdeur des sueurs qui tombent du ciel « ... *and the way the rain comes down hard, that's how I feel inside...* ». La pluie rouge inonde le visage de Kay. Elle tousse abondamment pour toute respiration. Inutile de se débattre; elle est cernée. Et moi qui ne peux rien pour l'aider – ravalée sans cesse par les vagues de créatures poissonneuses qui se déchaînent et bloquent résolument mon chemin – cherche tout aussi désespérément à l'attraper, à m'emparer de

sa main pâle et tremblante, non pour en déguster la chair, mais pour qu'à l'ampleur de ses souffrances ne s'ajoute pas aussi la solitude.

Contre toute attente, Emilio surgit de la foule, l'agitation générale lui ayant permis de s'insinuer auprès du groupe qui s'apprête à dévorer notre amie. Il repousse d'un geste grandiose les hordes de bêtes sauvages qui se dressent entre Kay et lui. Elles concèdent leur proie, mais l'avidité se lit toujours dans leurs yeux. Elles ne peuvent renoncer à ce sang que leurs langues asséchées savourent déjà. Emilio se penche sur Kay, lui murmure quelque chose à l'oreille, balaie ses cheveux sur le côté. Elle remue à peine. Il n'attend pas plus longtemps pour planter ses crocs dans la jugulaire palpitante qui s'offre à lui. Leurs silhouettes graciles s'effondrent avec abandon. Lorsqu'il se relève enfin, Emilio, le roi macabre, lève un poing triomphal dans les airs. De son autre bras, il coince le corps inerte dans une sinistre étreinte. Il ricane, la bouche grande ouverte pour vanter sa victoire, puis il recrache violemment une pleine gorgée du fluide noirâtre sur le cadavre violé qui git à ses pieds. Ses larbins se ruent sur Kay pour finir le travail.

— Jean! You alright, babes? You look like shit!

C'est Kay qui me tire de ma stupeur, son visage tout près du mien pour que je l'entende. Elle était pourtant là-bas il y a un instant. Ils l'encerclaient, ils l'ont tuée. Pourtant, elle se tient debout devant moi, invincible. Est-ce uniquement pour me rassurer qu'elle prétend ne pas être à plaindre? Je fais mine de repousser une mèche gluante de sang derrière son oreille. Le liquide qui gicle toujours du plafond m'empêche de voir si son cou – que j'espère intact, vierge comme celui qu'afficherait sur son portrait une jeune mondaine du XIX^e siècle – ne laisse présumer une morsure. Cette terrifiante vision ne peut pas être la mienne! Toute autre explication, dans l'immédiat, semble être la bonne : la vision funeste

se serait insinuée dans ma tête sans ma permission par voie télépathique. Ou alors nous aurions pénétré, l'espace de quelques minutes, dans une dimension étrangère où Kay perd la vie ce soir. Quelqu'un – plus banalement – aurait pu avoir glissé quelque chose dans mon verre et provoqué le délire qui m'afflige. Kay me scrute comme si c'était moi, et pas elle, qui avais servi de buffet aux hordes de démons qui s'agitent autour de nous. Elle me considère un moment, troublée par mon inquiétude à son égard. Peut-être ai-je vu beaucoup plus de Kay que ce qui m'était destiné, ce soir. Elle saisit ma main et l'appuie contre sa joue fiévreuse. Le sang et la sueur se mêlent sur ses tempes, sur son front.

— I'm heating up! hurle-t-elle pour vaincre la cacophonie. Let's get out of here!

C'est à son tour de se laisser guider. Toutes les surfaces de l'aire principale sont désormais enduites d'une substance foncée et visqueuse. Sur la pellicule qui recouvre les meubles empilés, de petits bassins de sang alourdissent le matériel imperméable. Nous sommes trempées jusqu'à l'os, identiques à la pauvre Carrie White lors de son couronnement. Le couloir nous mène à l'abri des gicleurs, et loin des vampires qui occupent le moindre espace vacant du salon. La fête se poursuit sans attendre le retour de son idole.

* * *

Il n'y a personne à la cuisine. La mixture mielleuse qui dégouline de nos chevelures et de nos vêtements témoigne de notre arrivée. Nous ne sommes pas les premières à passer par ici : le carrelage est déjà strié par des empreintes de pas ensanglantées. Nous sommes libres de nous tapir ici pour souffler, d'autant plus que la musique se fait moins forte à la cuisine qu'au salon. Un chapelet d'ampoules tamisées reluit faiblement au-dessus des

bouteilles vides et des verres tachés, de sorte que la pièce est mi-ombre, mi-lumière. De l'autre côté, la porte vitrée qui mène au balcon est noircie à la hâte. Le sang toujours tiède sur ma peau ne me donne pas froid. C'est plutôt Kay qui se met à frissonner. Elle fait semblant de rester tranquille, mais elle ne peut s'empêcher de porter la main à son cou pour y tracer la marque laissée par ses « amis ». Ce n'est donc pas une illusion – il s'est passé quelque chose que je n'étais pas censée voir. Elle guette le balcon alors que je lui nettoie sommairement le visage avec la première serviette qui me tombe sous la main. Le liquide imprègne sa peau comme de l'encre sur une aquarelle. Le pigment donne à ses joues des formes ludiques : nénuphars, pétales de rose, langues de chats, gants de renards. Je suggère de rentrer. Irritée par la proposition, Kay décide de sortir malgré son état défaillant. Sa fatigue est si ample qu'elle ne l'atteint plus.

— C'est de l'eau que t'as besoin! Viens, on va au moins aller chercher ton manteau.

Tu vas geler, de même.

— I'm golden, I swear. No need to sound the mom-alarm. I just need some fresh air for a minute, alright?

— Attends!

La porte vitrée claque derrière Kay, qui emporte avec elle tous les bruits de la fête. Tout se fait silence, comme dans un igloo; son absence est absolue. Je ne peux refuser ces quelques secondes de répit. Les reposantes lumières de la cuisine échouent cependant à me convaincre que le calme est là pour rester. À travers les carreaux mal obscurcis, j'aperçois le magicien qui attendait sur le balcon. Kay se réjouit visiblement d'être escortée par l'énigmatique artiste. Il lui offre ce qu'elle est incapable de refuser : une cigarette. *Gentleman*, il fait naître une flamme brillante d'un claquement de doigts.

L'homme se montre plutôt bavard. Kay l'écoute sans ajouter grand-chose. Elle lui jette quelques coups d'œil furtifs de temps à autre, mais l'homme en veston n'en fait rien. Il tend autre chose à Kay, puis il se contente d'apprécier le paysage en silence.

Dès que sa propre cigarette tire à sa fin – bien avant celle de Kay, qui la savoure comme si s'étaient écoulés plusieurs hivers depuis la dernière – l'homme rentre à l'intérieur et laisse Kay toute seule dehors. Il me salue en passant la porte de la cuisine (curieusement, sa voix tranche le silence qui persiste, sans Kay), puis il s'installe au comptoir où Louis préparait des rafraîchissements. Le magicien inspecte les bouteilles du bar, déplace les verres et trie les alcools par couleurs, par volume. Ses vêtements sont aussi secs qu'impeccables. Les flocons n'ont pas osé se pendre aux coutures de son complet rigoureusement repassé.

Du coin de l'œil, la figure solitaire de Kay se dessine, horrifique et immobile dans l'oppressante obscurité qui règne sur le balcon, laissée pour compte dans la nuit arctique sans rien pour s'y envelopper. Un seul mot me vient en tête⁵⁹. Ses cheveux sont gommés affreusement contre son crâne. L'énorme oiseau noir de tout à l'heure est posé sur la balustrade. Sa forme est discernable par les lueurs de l'appartement qui se reflètent sur son plumage d'encre. Kay le fixe sans s'en approcher. Son profil muet n'ouvre pas la bouche, ne siffle pas, ne chante pas. Figée sur place, pareille à une statue, elle accumule dans les plis de ses vêtements une délicate couche de givre qu'elle n'ose secouer, de peur d'effrayer son visiteur nocturne. Un mégot fumant lui pend au bout des doigts. Le corbeau aussi reste immobile, rend à son hôtesse la gravité de son regard. Les secondes s'écoulent. Tous deux honorent la présence de l'autre. Qu'est-ce qu'elle attend?

⁵⁹ *Bloody* – from head to bloody toes.

Tout ce que je peux faire maintenant, c'est d'observer. Je regrette tant de n'avoir rien acheté plus tôt. J'aurais un endroit où immortaliser la scène qui se déroule devant moi, à l'insu de Kay, et cette impression dont je ne peux me défaire; celle d'une inconsolable détresse chez cette jeune femme disposée à tout pour ravir, mais incapable de *transparence*. Son cœur est voilé pour une raison qui m'échappe, mais que ce corbeau semble connaître. C'est Kay qui lui a donné forme, à partir de rien et sans prétention de l'assujettir à sa force magnétique. Lorsqu'il décide de s'envoler, elle ne fait rien pour le garder auprès d'elle.

* * *

Kay revient, frissonnante, de son rendez-vous secret⁶⁰. Le silence se rompt dès qu'elle met les pieds à l'intérieur. Elle s'excuse tout haut de salir le logement en laissant des traces de neige vermeil un peu partout. Le sol gommé ne demande pourtant pas mieux que ces flocons vite fondus. Kay m'entraîne dans un coin de la pièce et baisse la voix, sensible à la présence du magicien :

— Look what he gave me... Look at this. He said it was *mine*. He said this is something I lost “along the way” – whatever that means –, and he found it, and he's returning it to me now!. He said he feels like he *knows* me. What the hell!

⁶⁰ *Tryst*. Succomber avec langueur à son destin, sans repères, dans l'assourdissant silence de minuit; se laisser choir, l'âme ballante, sous l'effet d'une extase peu commune. Se reconnaître pleinement dans le miroir – « Là, c'est *moi*, je suis Blanche-Neige »; « J'ai su tirer l'épée hors de son socle, vous respecterez mon nom, je suis fils de Pendragon ». « Vous lisez *mon* histoire. Ma vie est *mienne*. Le monde m'appartient. »

Elle tient une cassette entre ses mains ensanglantées. Je n'en ai pas vu de ce genre depuis l'arrivée de Napster, Limewire, Spotify. L'étiquette sur la cassette est vierge⁶¹. Kay retourne l'objet entre ses doigts plusieurs fois. Quelque chose d'organique obstrue le ruban à l'intérieur du boîtier de plastique. Je déloge le corps étranger du bout des ongles. De la cassette émane une interminable plume noire recouverte d'une mince pellicule translucide et malodorante.

— Fuck... Not gonna lie, that's kinda nasty.

— C'est *ta* plume, hein.

— Yeah, well... You can keep it. Can't you write with it if you dip it in ink? Use it to write my memoirs after I die or something. You probably wanna clean it first though.

Un grand déplacement s'opère une fois les gicleurs éteints : les vampires repus qui occupaient le salon se dispersent, les bras ballants et les lèvres gommées, léchées, mâchouillées à satiété. La cuisine se remplit graduellement de leur présence creuse – coquille vide, territoire vacant – dépourvue de volonté individuelle, reflétant plutôt un amalgame d'instincts, de besoins, de désirs communs. Rassasiés par le déluge, ils sont prêts pour un nouveau spectacle. Kay se tient sans crainte au sein de cette foule qui l'aurait démembrée, il y a un quart d'heure, pour s'approprier le parfum de son corps et ce qui grouille à l'intérieur. Ces prédateurs ne démontrent plus aucun intérêt pour elle, à présent. L'attention collective gravite uniquement vers le magicien. Il s'affaire à combiner les différents liquides qui lui tombent sous la main. L'agilité et le raffinement

⁶¹ *Untitled*. L'appel du large. Un banquet où les couverts sont mis à l'intention des dieux anonymes et clandestins qui régissent notre existence : une pluie salvatrice, une fois les clés rangées; le tremblement d'une voix étouffée d'amour; un nuage archangélique.

de ses gestes ne s'affaissent malgré ses interminables répétitions. Il se concentre merveilleusement bien sous le poids des regards rivés sur lui, comme si l'essence même de cette attraction était un ingrédient nécessaire à la préparation de la boisson. La voix orageuse du prestidigitateur réclame à nouveau la compagnie de son assistante. Kay s'avance dès qu'elle est appelée à le faire, sans se préoccuper des secousses que sa fièvre lui inflige toujours. La horde obéissante se scinde pour la laisser passer; son destin éclipse le leur. Kay est resplendissante. Même les dernières taches de sang séché sur sa figure, que j'essuyais à la hâte et maladroitement, donnent une teinte profonde et étonnamment saine à ses joues rondes, comme s'il s'agissait d'un fard qu'elle aurait volontairement appliqué sur son visage. Le singulier personnage renferme encore une fois, dans sa poigne gantée, ce qu'elle désire plus que tout :

— Correct me if I'm wrong, miss, but... you... you don't strike me as someone who believes in something so common, so vulgar as sacrifice. A life of bondage leaves so little room for contentment, after all. You wouldn't settle for just anything, would you? Choice tastes nothing like the absolute. Nothing like the absolute...

Chacune de ces paroles fait frémir la jeune femme transie par l'extase que lui procure l'adulation⁶². Suspendue au velours de sa voix, elle est incapable de répondre aux digressions du magicien. Elle saisit prudemment le verre tendu à son intention, évite de renverser son contenu. L'odeur musquée de la concoction flotte dans les airs. L'homme conclue son discours :

⁶² *Lionization*. Commander gâteaux et thés à la Brûlerie Saint-Denis sur Laurier; apercevoir le chat qui aime se prélasser dans la ruelle derrière le café; l'affubler d'une somptueuse couronne, le chérir, le canoniser.

- In this glass lies the World, explique-t-il. Everything – from mountaintops to the deepest ocean grottos. The moon, the stars, and the abyss in between them. Everything you can and can't think of. Everything beyond the fire. All of it belongs to you, miss. Power is your birthright; yours, and yours alone. Dis-le. You don't need anyone.
- I don't need anyone.
- Not even *her*, dit-il en me désignant du doigt.
- *Même pas elle.*
- Drink up.

Kay entrevoit son trône au fond du verre, les yeux larmoyants de fierté. Dans son cœur ne subsiste aucun effort qu'elle puisse consacrer à l'incertitude. Dès qu'elle porte la mixture à ses lèvres, le magicien s'approche et fait chuter le verre hors de sa main. Je n'avais pas remarqué qu'elle le tenait avec si peu de force. Un coup léger, un simple effleurement sur la paroi du réceptacle suffit pour le déloger de sa poigne. Le verre éclate en touchant le sol, libérant quelques plumes de fumée noirâtre. C'était une ruse, un piège mortel. Un nuage de cendres s'échappe des débris affutés, puis s'évanouit solennellement. La façade de Kay se fissure. Elle était prête à boire ce poison sans hésiter. Il n'y a aucun moyen de réparer ce dégât, de ravalier cette confession. Au fond de la pièce, Emilio et Louis ricanent avec leurs copains. Je ne saurai jamais ce qu'ils gagnent à la faire souffrir. Effarée, Kay ne sait plus où cacher la honte qui imprègne le langage de son corps, seule devant la foule qu'elle ne peut plus prétendre dominer.

Acte III. Asunder

Lorsqu'il dévoile enfin la forme complète de son corps divin, jusque-là coincé derrière une agglomération de nuages, le soleil ne m'atteint pas de sa chaude violence. Les volets soigneusement tirés filtrent les minces rayons qui tentent de s'introduire dans l'appartement de Kay, forteresse impénétrable. La tranquillité ambiante du salon me rassure. La vie n'a pas à reprendre son cours tout de suite.

Je retrouve les étagères combles des films qu'accumule Kay – les premiers Cronenberg, avant qu'il ne délaisse le genre du *body horror*; tout Lynch, de *Eraserhead* à la plus récente saison de *Twin Peaks*; les classiques de Ridley Scott; *Le Silence des agneaux*, et d'autres titres moins célèbres aujourd'hui; *Nightbreed*, *Ginger Snaps*, *Suspiria* –, la poubelle pleine d'emballages de friandises et de cartons de cigarettes, et les ornements de Noël dernier qui sont enfin de saison après des mois d'insignifiance. HAPPY NEW YEAR 2018 se lit encore sur la banderole argentée qui pend au-dessus de moi. Elle menace de lâcher à tout moment, d'ailleurs, pour s'effondrer sur ma tête et perturber l'incalculable sérénité qui caractérise les plus heureux lendemains de veille. Avec le recul, l'intimité de la soirée me semble plus oppressante que jamais. Je m'efforce d'imaginer les vampires en file pour acheter du lait au supermarché. C'est impensable. Ces créatures avares de jeune chair ne peuvent appartenir qu'à l'irréelle nuit. Elles dansent à jamais dans leurs costumes attrayants. Elles n'existent – comme Cendrillon, le soir du bal – que dans le temps et l'espace de cette nuit éphémère.

La soirée s'est achevée sans plus d'incidents. Je n'arrive plus à discerner notre retour à l'appartement des rêves dont je viens de m'éveiller : des nuages qui roulent sur nous, tonnerre au ciel malgré l'hiver. Une interminable marche sur Decelles, sans horizon au-

delà du brouillard. De la rue, une cloche de bronze se prépare à nous avaler entières. Sonne le glas. Une volée de corneilles⁶³ jaillit de la station de pompier. Nous trouvons une porte blanche que nous ne pouvons franchir, alors que derrière celle-ci... Ces rêves m'appartiennent-ils, ou sont-ils ceux de Kay?

Je brûle d'envie de l'entendre au sujet de sa rencontre fortuite, hier soir, avec l'oiseau noir qui lui est apparu dans la nuit. Je n'ai pu me résoudre à disposer de l'appendice gluant qu'elle m'a confié. La plume, bien moins repoussante une fois nettoyée, est toujours dans mon sac. Ses barbes raides reluisent d'un noir soyeux lorsque je la fais miroiter sous la lumière dorée d'une lampe de table. Sa présence dans la cassette de Kay a beau inspirer une certaine confiance, celle-ci est rapidement défaite, considérant que c'est le magicien qui lui a offert. Quelle histoire... Il me faudra de l'encre et du papier pour noter les étranges pensées qui envahissent ma tête depuis hier – ce flou, cette statique qui affecte tout ce qui se trouve sur le passage de Kay.

* * *

Les rideaux de la cuisine sont eux aussi tirés sur le monde extérieur. Kay est blottie contre l'une de ses chaises dépareillées, la tête appuyée dans sa paume, son casque d'écoute aux oreilles. Le casque est branché dans un walkman jaune moutarde, relique d'une ère technologique révolue. Kay remue imperceptiblement, obnubilée par ce qui se trouve sur sa cassette. La cérémonie me paraît sacrée; j'hésite à pénétrer dans la pièce

⁶³ *A murder of crows*. « Why would I make it up? It's what it's called. They sit pretty on a wire, all lined up in a row. They sit and they plot death for those deserving of it. If you thought one crow was a bad omen... wait 'til a whole flock – sorry, a *murder* of them - corners you just when you thought yourself safe, and SQUAWKS in your face, screeching – with their annoying, high-pitched little voices – the worst obscenities your soul can bear to hear. That's the kind of shit that drives a sane man mad. But they're not “wrongdoers”. Just Mama Nature's little helpers. Her posse of Grim Reapers. She needs one like we all do sometimes, to sort out all kinds of funny business. »

sans invitation. L'appareil doit être l'un des trésors que dissimule la chambre de Kay, cette jungle sauvage. Il renferme autant de possibilités que les cahiers vides du Nota Bene. Les grincements du plancher, sous mon poids, ne se rendent pas à la jeune femme enfoncée dans son siège de bois, songeant déjà à sa prochaine cigarette. Le plafonnier prête une coloration jaunasse à la vaisselle qui s'accumule dans l'évier. Le comptoir aurait besoin d'un coup de chiffon, même si les dessins imprimés dans l'acrylique rendent la saleté difficile à discerner. C'est le genre d'appartement où, quand on échappe un peu de café brûlant sur la table, on en profite pour frotter une couche de poussière hors du revêtement épuisé. Tous les meubles ici sont Atlas, croulants sous le poids de notre indifférence. Les pelures d'ail se multiplient au sol. Elles tiennent compagnie aux capsules de bouteilles, aux dollars abandonnés, aux reçus de dépanneur balayés sous les meubles de la minuscule cuisine assombrie. La table à dîner est recouverte de petits objets : des mouchoirs en boule, une caisse de clémentines, une tasse de café oubliée là depuis plusieurs jours; un briquet, un cendrier comble, un flacon de Tylenol, deux cannettes vides et un carton de cigarettes. Le walkman complète le tableau. Les orteils de Kay s'agitent toujours au rythme de l'enregistrement. Je me décide à la saluer. Elle ne bronche pas, comme si elle se savait observée depuis un certain moment.

— Hé, bon matin. Bien dormi?

— Yeah. Yeah-yeah, I'm stellar, murmure-t-elle distraitement. Sorry, I'm just... just tryin' to get through this... me répond-elle en pointant le lecteur de cassette.

Elle s'adresse à moi sans interrompre l'enregistrement dont je ne capte rien. Le seul bruit ambiant est le vrombissement qu'émet la petite machine jaune. J'imagine le ruban de la

cassette se dérouler d'un côté et se resserrer de plus en plus de l'autre autour d'un petit tube de plastique.

— Il fait noir chez vous, mam'zelle. Ça te dérange si j'ouvre les rideaux?

Kay me fait vaguement signe, concentrée sur son oracle. Je dégage les rideaux avec minutie pour ne pas inonder nos yeux de la lumière crue et malveillante du lendemain de veille, mais l'effort est gaspillé. J'aurais pu tirer de toutes mes forces sur les rideaux jusqu'à en arracher la tringle. Aucun rayon de midi ne vient achever sa course sur ma peau avant de bondir plus loin encore. Tous les détails ignorés – l'abondance malsaine des ombres qui se resserrent contre les artères du logement; la qualité nébuleuse de l'atmosphère; le silence, cet impassible calme qui, avec le recul, ne pouvait signifier qu'une chose : l'imminence du cataclysme – annonçaient déjà ce présage monstrueux : dehors, le soleil ne s'est toujours pas levé.

L'appartement donne sur une rue peu achalandée, semblable à celles que nous empruntions gaiement hier soir. La lune se dégage momentanément de son carcan nuageux, et la rue – toitures, cheminées, chaussée, rétroviseurs embourbés dans la neige, branches épaissies par du givre perlé – déborde soudainement d'étincelles brillantes. C'était la lune, et non le soleil, qui frappait les volets du salon de sa blanche lueur.

— Kay, t'as vu dehors...?

— Who caaaares, maugrée-t-elle. I'm trying to focus here!

Que faire, en effet, pour ramener à l'ordre les forces de la nature? Peut-être est-ce précisément dans cet état chaotique que le monde doit se trouver. Mais le chaos, qui est

lié à Kay d'une manière ou d'une autre, a un impact direct sur elle. Ses yeux sont rougis⁶⁴ et cernés. À certains endroits sur sa peau, les salissures de maquillage et de sang caillé lui donnent mauvaise mine. Je ne crois pas l'avoir déjà vue aussi mal en point. Les gens de son espèce – ceux qui s'accrochent de toutes leurs forces à la moindre expérience du monde, comme si de négliger cette dévotion était équivalent à la mort – n'en n'ont jamais assez de se perdre dans le reflet que leur renvoie les étrangers propres à la nuit.

* * *

Je nous prépare du café avant de prendre place à la table à mon tour, impatiente d'en savoir plus sur le contenu de la cassette. Kay repousse négligemment son casque d'écoute, déracinant quelques-uns de ses cheveux du même geste. Elle enfonce le bouton PLAY / PAUSE de l'appareil avec dédain, et un *clic* grossier s'en échappe. Le vrombissement se tait aussitôt. Kay semble remarquer le piètre état de la cuisine pour la première fois de sa vie.

— Pis? Il y avait quoi sur la cassette?

— Wouldn't you like to know, plaisante-t-elle. It's whatever. An old album I used to listen to. I'm sure you've heard of those before.

— Ça doit ben vouloir dire quelque chose, tu penses pas? L'autre, il a dit que c'est *ta* cassette.

— Well, yeah. That guy was all jerk and no beef, anyway. Hardly special. Just like the rest of them. Assholes.

⁶⁴ *Bloodshot*. D'abord survient l'éclatement du cœur, antre de tout désir et de toute déception. Il refuse le passage au sang, ce *stranger* que chantait Cohen, céleste *dharma bum* du corps humain contre qui s'insurge violemment l'organe hanté par les longues nuits où il a trop aimé, trop souffert, trop vécu. Il revient aux sorcières de recueillir le précieux fluide afin qu'aucune goutte ne s'échappe.

- Ouain. Mais ils sont pas du genre à se faire donner une cassette magique par un magicien sur le balcon d'un appart' magique en pleine nuit de tempête magique...
- I'm telling you... they wouldn't even know how to have a good time if I wasn't there to teach them the ABCs of partying. It won't be hard to find better folks to hang with, trust me.

La texture écailleuse du sang qui persiste à marquer sa peau témoigne pourtant du contraire. Kay ne s'est pas débattue quand la foule s'est emparée d'elle. Elle s'est offerte délibérément, ivre de se savoir adulée. Mais elle a clairement changé d'opinion depuis.

L'enregistrement reprend sans avertissement depuis l'appareil éteint sur la table. Le corps de Kay se raidit soudainement, nervuré par la détresse que lui afflige cet ultime piège avant même de réaliser ce qui l'agresse. Le bourdonnement retentit jusqu'à combler toute la pièce de sa mélodieuse résonnance. L'album défendu insiste pour être entendu. Des tonalités graves, un piano lascif. Plus tenaillé que langoureux, plus indigent qu'éperdu. Malade. Un piano éploré, étranglé par l'amour, ou le deuil, ou les deux. Une voix souffrante que je ne reconnais pas, des expressions étranges et poétiques qui lui sont propres – un fauteuil où s'évanouir, la tiédeur de l'eau du ciel, des lièvres. Une mélancolie si poignante qu'elle en est insoutenable. Absurde. Il serait complètement absurde de se laisser vivre ainsi, au vif. À chaque accord supplémentaire, la mélodie s'aggrave, s'assied plus solidement dans l'état d'âme qu'elle cherche à communiquer. La voix vacille dangereusement, elle suffoque. Elle menace de se briser à tout instant, et pourtant insiste pour prendre de l'ampleur. Icare! Le chant pèse lourd, comme l'océan qui attire vers lui le corps noir et brisé, les plumes roussies, le mécanisme rudimentaire en quoi il avait si confiance, lui, l'homme-oiseau... Kay demeure figée, transie par une peur

qui la définit malgré elle, celle d'un danger vieux de toujours, dont je ne peux déceler que la surface. Je perçois autre chose dans cet effroi momentané, dans cette stupeur qui s'éternise une seconde de trop – juste assez longtemps pour en trahir le naturel – où Kay feint d'être prise au dépourvu : un prétexte, qu'elle n'oserait réclamer ouvertement, pour se permette de pleinement ressentir la mélancolie bouleversante habitant son *liebestraum*⁶⁵, quitte à ce que j'entende, à ce que les voisins entendent, à ce que Côte-des-Neiges entière entende ce qui fait trépider les laborieuses chambres de son âme, l'unique appétit auquel elle se refuse. Un aveu, si court soit-il, de la faiblesse qu'elle dissimule au quotidien; une pause qu'elle daigne à peine s'accorder, exténuée de son théâtre, de ses propres jeux, blagues et secrets; épuisée de son éternelle performance, de sa lutte contre toute fragilité humaine, dont les eaux médiocres menacent sans cesse de l'avaler pour la faire disparaître dans l'anonymat. L'instinct de Kay reprend le dessus. Elle déracine la cassette hors de l'appareil et jette le tout contre la table, espérant une capitulation immédiate. Rien n'y fait. La mélodie enfin libérée de sa prison plastifiée se plaint à l'air libre. Son bourdonnement fait trembler les objets voisins sur la table de cuisine : cannettes vides et mouchoirs sont balayés au sol, tandis que les secousses font crachoter au cendrier sa poussière odieuse et noirâtre. Au mur, les cadres ne peuvent rester. Même chose pour les aimants colorés du réfrigérateur. Ils se muent en projectiles, visant les carreaux des fenêtres. Je couvre mes oreilles, tenaillée par la brutalité de cet assaut sur mes sens. La pièce entière est tordue sous la force de cet accablement des plus primitifs, semblable aux braillements déchirants d'un enfant abandonné par sa mère. Un *poltergeist* n'aurait fait pire.

⁶⁵ Evgeny Kissin au piano, ravagé par une passion si volumineuse que son âme chavirée n'arrive pas à la contenir.

Le supplice exige l'action. Kay bondit hors de sa chaise et plonge le bras dans l'eau sale de l'évier pour trouver de quoi s'armer contre ses démons. La cassette reçoit des coups de pommeau du robinet jusqu'à ce que se résorbe l'intensité du chant maladif que Kay est seule à reconnaître. La musique braillante est remplacée par les sifflements bruyants de la maîtresse des lieux. Des émotions contradictoires se succèdent dans son regard affolé : l'impuissance et la honte que recèlent toujours les actes de colère; le soulagement, encore mêlé de crainte, de savoir ses secrets dévoilés; l'orgueil puéril que je la devine entretenir à l'égard de ses propres peines au risque d'en être consumée, cette part de soi qui se complaît dans la souffrance du moment qu'il est possible d'en tirer de la fierté. Elle replie soigneusement le chaos qui vient de s'ensuivre dans son cœur. La source de ses malheurs maintenant inaccessible, elle ne devra plus jamais y toucher. La cassette git sans défense sur la table.

— Holy crap! I've got two words for you: good, and riddance! I feel so much better already, don't you?

— Ben... ça règle pas vraiment la p'tite situation, dehors.

Elle jette un coup d'œil blasé à l'extérieur puis hausse les épaules, imperturbable.

— C'mon, a little extra night sky? Looks cherry to me!

— T'es sérieuse?

— Why? What *is* there to fix? Isn't it so much better like this? Don't tell me you're not even the least bit curious!

— C'est pas la question!

— C'mon, quit your whining and let's go check it out! The night will win you over, I promise.

De sa main experte, elle allume une nouvelle cigarette. Un élégant filet de fumée s'échappe de ses lèvres. Kay soupire avec satisfaction :

— Damn. These are so fucking good.

* * *

Kay s'assure que la porte d'entrée est verrouillée derrière nous. La tempête s'est arrêtée pour de bon. Nous passons à travers le stationnement derrière une série de bâtiments anonymes. Les édifices de brique sont tous pareils, coincés les uns contre les autres comme un amas de pleurotes brunâtres. Si les locataires avaient un poil moins d'espace entre eux, ils pourraient atteindre et grimper aux fenêtres de leurs voisins, se servant de leurs cordes à linge pour se hisser à l'intérieur. L'état du ciel ne suggère pas davantage un lever qu'un coucher de soleil. Un soupçon⁶⁶ de rose teinte l'horizon. La lune s'est encore nichée derrière un plafond de nuages. Les lampadaires environnants font peu, à eux seuls, pour éclairer notre chemin. Les rues sont aussi vides qu'elles l'étaient hier soir. Il n'y a que nous pour glisser sur les insidieuses plaques de glace dissimulées sous la neige. Les trottoirs fissurés de la Côte-des-Neiges nous conduisent vers le chemin Queen-Mary où abondent les soyeuses lumières de la lune. La Place du 6-décembre-1989 est déserte. Personne n'a encore tracé de cœur dans la neige, laissé une empreinte de botte, ni inscrit le nom de son amoureux de son doigt nu. La blancheur des lieux demeure intacte.

— Penses-tu qu'il y a personne dehors parce que le soleil s'est pas encore levé? Ou ben le soleil a décidé de pas sortir parce qu'il y avait personne à réchauffer?

— I dunno, déclare-t-elle. Both.

⁶⁶ *Hint*. Une teinte si fragile qu'elle s'écroule dès que l'on requiert d'elle une présence au-delà de la simple suggestion.

— C'est pas la joie, en tout cas.

— Why do you gotta be such a bummer? Look! No one's here to bother us. And no one really means *no one*.

Nous longeons la frontière nord du cimetière sans nous presser. Côte-des-Neiges ne m'a jamais semblée si déserte, même lors de promenades nocturnes. On trouve toujours un peu de vie là où on ne s'y attend plus – un chat errant qui se faufile entre deux poubelles, un taxi qui entame sa dernière ronde, des adieux de fin de soirée qui s'éternisent sur le pas d'une porte. Cette fois, tout est différent. Le silence qui règne dans le quartier est voilé par l'artifice. Nous ne méritons pas la douce quiétude qui nous enveloppe dans cette Montréal que je peine à reconnaître. À l'entrée principale, une impressionnante grille de fer nous bloque le passage vers le cimetière. Kay refuse de rebrousser chemin. Elle s'avance solennellement vers l'entrée et y agite sa main. Le portail cède.

— It's like those automatic doors on the bus! ricane-t-elle.

Elle s'engouffre à l'intérieur sans attendre. Rangés des deux côtés du chemin, les arbres lui lancent la main au passage comme de vieux amis. Ces curieux hôtes ne se laissent pas abattre par les bourrasques qui roulent sur eux depuis le sommet des collines environnantes. Au contraire, leurs branches les plus basses se tendent docilement vers le sol pour nous accueillir. Peut-on réellement qualifier notre visite d'entrée par effraction, si l'univers nous y convoque en toute légitimité?

* * *

Le chemin débouche sur une aire circulaire ceinte de frênes. Au centre, un ange de granite appuyé contre un socle remplit dûment son rôle de gardien. Son corps est vêtu

légèrement malgré la température. Une toge sommaire ciselée dans le même matériau recouvre son torse et ses jambes. Les traits de son visage, souples et durs à la fois, se tendent vers le Paradis.

- What do you think? Isn't he dreamy?
- Bah... Il a un peu l'air d'avoir la nausée.
- How do you figure that?
- J'sais pas. Peut-être qu'il voudrait être capable de s'envoler au lieu de rester ici?
- Bullshit! I bet Mr. Angel here loves his little 9-to-5.

La moue souffrante de l'ange me donne pourtant raison. Ses yeux gris se languissent d'un ciel qu'il ne connaîtra jamais qu'à distance. La brise caressant son visage craquelé ne suffit pas à nourrir son âme. Pourquoi lui avoir taillé des ailes, si le pauvre est incapable de s'en servir?

- Donc t'aimerais ça, être à sa place?
- Well like – obviously not, but that doesn't mean *he's* not having a good time! At least he's not stuck in a stupid, boring art gallery. He's in a nice place with trees and ghosts and stuff.
- Mais il peut littéralement rien faire de ses journées! Il est pogné dehors même à – 40°C.
- God, you're so dense sometimes! Why don't you ask him directly? He'll tell you!

Kay cogne à quelques reprises sur le socle soutenant la statue, exigeant avec impatience qu'elle se manifeste. Les orteils et les doigts bleutés du gardien martèlent timidement le bord du socle alors qu'ils sont sommés, pour la première fois, d'exprimer une volonté qui

leur est propre. Il réussit à dégager ses bras avec effort, pliant et dépliant ses membres endoloris. Une fine poussière s'échappe des articulations crispées. Il extirpe chacune de ses ailes hors de la masse robuste qui scelle l'ensemble de son corps. Ses jambes, cependant, restent saisies dans le matériau terne et poreux. Il redouble d'efforts en vain.

— Il arrive pas à défaire ses jambes!

— Yeah, that's disappointing to say the least. I was really hoping he'd be stronger than that, but I guess he really is stuck, huh. Oh well. We tried, right?

— Tu peux pas le laisser comme ça!

— Duh! What do you think I am, some kind of monster? s'indigne Kay en se rapprochant de la statue.

L'ange commence à s'agiter en voyant Kay s'approcher. Il comprend ce qui s'en vient, ce à quoi il ne pourra pas échapper. Pris de rage, il se met à frapper ses propres jambes de toutes ses forces. La pierre refuse de céder là où il faut, n'abîmant qu'une couche superficielle de granite à la hauteur des genoux. Des éclats heurtent Kay de plein fouet, mais elle ne recule pas devant sa création. Au contraire, le tragique spectacle l'exaspère.

— Alright, buddy. You've got a grand total of three seconds 'til I'm bored, and then it's naptime for you.

L'ange tente désespérément de repousser la sorcière qui s'avance vers lui, mais ses jambes sont engoncées trop solidement. Le carcan de granite l'empêche d'atteindre sa cible avant qu'il ne soit trop tard. Kay pose sa main sur le socle glacé, et la pierre se raidit fatalement. L'ange se débat jusqu'au dernier moment, agitant sauvagement les bras en direction de Kay pour l'atteindre à la tête. Ses ultimes mouvements de liberté s'écoulent

dans le désespoir. Le visage de l'ange se tord d'épouvante. Il se fige une dernière fois, méconnaissable.

* * *

— Wait... Can you hear that?

Kay grimpe sur un banc public pour mieux écouter le bruit qui prend forme au-delà de l'horizon. Je n'entends rien sur le coup, mais l'écho d'un refrain finit par m'atteindre malgré la distance. La mélodie que Kay avait fait taire dans la cuisine résonne avec tant de force que nous l'entendons depuis le cimetière. À défaut de se résorber, le refrain s'amplifie graduellement.

— You've gotta be fucking kidding me!

— Ça vient pas de l'appart', toujours?

— No, it's not... It sounds like it's even further away... Where is that fucking song coming from now?!

Kay scrute le paysage à ses pieds. Un seul édifice⁶⁷ est assez imposant pour se dégager de l'horizon. L'Oratoire Saint-Joseph jaillit hors du paysage, haut de ses feux.

— We have to head there right now! I can't have this shit *wailing* all over the place, I just can't! Everyone in the city can hear it!

— Elle est vraiment magnifique, ta chanson! T'es capable de faire des choses exceptionnelles que personne d'autre peut faire. Pourquoi est-ce qu'il faut que ça reste secret?

⁶⁷ *The cross marks the spot.*

- No! It's not something that people just *get*! I'm gonna figure out how to turn it off if it's the last thing I do.
- T'es pas la pire personne au monde parce que tu dis des conneries une fois de temps en temps, tsé.
- That's not it, *Jeanne*. I don't deserve to have all this, don't you get it? If it means that I take you for granted, of all people... No, I made up my mind. When I'm done, there won't be anything left here to make that disgusting noise.
- Tu peux pas juste *tout* détruire! C'est pas la solution!
- Maybe, maybe not. I guess we'll see who's right in the end.

Ses yeux trahissent une grande urgence, mais Kay ne consacre pas une seconde de plus à démystifier son projet. Transportée par une véhémence soudaine, elle s'élance vers le bas de la montagne. Je fais pareil, convaincue de gaspiller mes mots en cherchant à la convaincre que cet assaut contre l'Oratoire est perdu d'avance, ou à la rassurer, au contraire, sur la nature clandestine de ce monde magique qui répond à sa volonté même. Nous n'avons croisé personne depuis la veille. Qui donc pourrait tendre l'oreille pour épier les plus secrets émois de son cœur sauvage contenus cette âme personnifiée, sculptée dans la chanson? Kay est capable de tout pour se dérober du monde et mettre un terme à l'hymne de sa vie qui résonne à travers le quartier.

Au ciel, la lune se fonce selon le dessein de Kay. Elle n'est plus blanche, mais profondément ambrée, jetant sur le cimetière les charmes de sa dorure nouvelle. Les parterres de neige se transforment en vastes jetées d'or, brillantes et hypnotiques. Il me brûle les yeux de les observer trop longtemps, mais que regarder, sinon les épanchements de l'astre divin? C'est ce que je m'attendrais à entendre dire Kay, en temps normal. Elle

est complètement envoûtée par son énigmatique croisade. Les ombres dansent étrangement sous le poids de celle qui resplendit, céleste, dans le haut voile de la terre. Elles s'étirent, se courbent, se prolongent incessamment, suivant la source de lumière. La lune se replie doucement sur nous. Côte-des-Neiges change d'humeur, au pas. Kay mène la marche.

* * *

Nous nous laissons porter par les sauvages rafales du nord jusqu'à la route d'asphalte qui mène à l'Oratoire Saint-Joseph depuis le chemin Queen-Mary. Une tempête insoupçonnée se déchaîne alors que nous ne l'attendions plus, faussement rassurées par l'apparence sereine de la voûte au-dessus de nos têtes. Plutôt que d'accepter la nature intempestive de cette Côte-des-Neiges à la fois méconnaissable et familière, lourde de secrets, nous nous appuyions sur des certitudes que nous croyions absolues; mais le monde est une furie, libre de mille fois se renouveler, et mille fois en effet il se change devant nous, sans attendre, sans nous préparer à le perdre à tout jamais. L'évidence se laisse deviner : nous sommes, encore une fois, prises de court par le malheur.

Un chuchotement s'élève par vagues autour de nous. Le vent ne gronde pas seul; les arbres murmurent eux aussi des choses que je ne peux pas répéter. Ils se complaisent de la nature indéchiffrable du langage qu'ils crachent sur nous. Je me terre, dépaycée, dans les mots que je connais, dans les expressions réconfortantes qui me bercent depuis l'enfance, solidaires de cette nation défigurée, abrutie par l'hiver. *Temps d'chien, froid d'canard*. La langue fait si peu pour me couvrir. Je puise plus loin, dans le vocabulaire de mes voisins du sud, de l'autre côté des Grands Lacs. *Jack Frost is nipping at your nose...* Kay est là, devant. Mes semelles suivent les empreintes laissées par les siennes, dans la

neige. C'est un jeu : deux êtres qui tracent un même sillon, une unique voie vers le phare⁶⁸ érigé devant nous. Gauche, droite, gauche, droite. La cadence de Kay s'accélère. Elle file, traquée, sans s'assurer que je la suive toujours. N'est-ce pas pourtant une force inverse – l'immensité de l'Oratoire – agissant sur elle, l'attirant violemment dans son orbite? À travers les rafales de neige folle qui m'aveuglent par moments, d'immenses congères bordant notre route. Elles s'élèvent et retombent avec fracas, au gré des hurlements du ciel. Le ressac projette des tessons de glace contre nos visages essoufflés. Les dunes blanches se déplacent au même rythme que nous, inconscientes du mal dont elles nous affligent. Je peine à suivre les empreintes aux contours de moins en moins définis. Kay flotte délicatement au-dessus de ce désert blanc plutôt que de se démener au travers des bancs hauts jusqu'à mes genoux. Ses traces s'allègent tant qu'elles finissent par disparaître complètement. Je lui crie de m'attendre, la supplie de me laisser la rejoindre pour poursuivre ensemble la périlleuse ascension. Ma voix est enterrée par la mélodie assourdissante déferlant sur nous depuis la plateforme supérieure de l'Oratoire, par la violence de l'orage qui se prépare chez nous. Kay ne peut m'entendre. Ce doit forcément être autre chose qui incite mon guide, cet Orphée toujours hors d'atteinte, à freiner sa course. Kay, tel le jeune prince, commet le même geste irréparable : elle se détourne de la lumière promise, droit devant, pour regarder derrière. Mais plutôt que de me foudroyer jusqu'aux plus profonds enfers pour cet écart de conduite, c'est Kay elle-même – maintenant Eurydice, suspendue entre les deux royaumes – qui en paie le prix. Un tremblement s'élève dans son corps entier, comme pour la dissoudre, dès qu'elle

⁶⁸ *Lighthouse*. Une maison exempte de noirceur, où règnent les innombrables bontés du plein soleil. L'Oratoire gigantesque, œil de la ville, est avare de compagnie. Il s'est échoué sur le flanc du Westmount Summit, il y a plus de cent ans, dans l'espoir de recueillir sur lui les ostentatoires lueurs du levant et du couchant. Cette attraction ne manque jamais de spectateurs éblouis par cette denrée si rare durant la saison morte.

constate avec effroi que les neiges ne gardent aucune trace de son passage; autant dire qu'elle n'y a jamais mis les pieds. La présence de Kay dans ce Montréal façonné à l'image de son cœur n'a vraisemblablement plus aucune conséquence. La ville-entité saisit parfaitement le but dont elle a hérité : se détruire, c'est détruire le mal qui s'est emparé d'elle. À ce stade-ci de son autodestruction, toute réticence est négligeable. Ma pauvre amie était loin de se douter, en s'engageant sur cette voie, que de succomber à des peurs moindres concrétiserait en revanche sa plus grande phobie, celle qu'elle a passé toute une vie à combattre : l'acceptation de sa propre insignifiance. La funeste vision de son existence en déclin pousse Kay à s'enfoncer de plus belle dans la tempête, condamnée à affronter seule le chaos qui s'esquisse sur sa route, et dont elle est l'unique maîtresse. Sa décision est prise; je n'aurai aucun rôle à jouer dans son histoire.

* * *

Plutôt que des empreintes de pas, la surface vierge et miroitante de la neige reflète la lune, sanguine et palpitante. L'organe céleste s'assombrit et enfle à vue d'œil, menaçant de s'effondrer sur l'île.

* * *

La neige se change en glace dangereuse à naviguer, et le vent, dont je croyais pouvoir supporter la violence monumentale, se rebelle encore davantage contre ma présence en ce lieu sacré, m'enseignant une fois de plus à considérer avec respect les imparables assauts que la nature s'amuse à déployer. Je peine à trouver les escaliers qui mènent directement à l'étage, aveuglée par l'averse trop abondante. Sans doute me suis-je engagée sur un chemin illusoire; j'ai beau avancer, dirigée par la rampe sous ma main, il m'est

impossible de dire avec certitude si je me rapproche de ma destination. Cette course, qui ne devrait prendre qu'une minute, est interminable. Est-ce Kay qui use de son étrange magie pour me tenir à l'écart, ou l'Oratoire, habité de la même volonté, qui m'interdit le passage, désireux de garder pour lui la folle exaltation de sa visiteuse nocturne? Chaque seconde perdue à lutter contre la tempête fait naître en moi les pires craintes : même si j'arrive à rejoindre Kay avant la fin du monde, il sera sans doute trop tard. Elle est déjà là-haut, seule, à maudire la vie, les dieux et l'éternité même de la savoir vulnérable, mortelle. Je ne la retrouverai pas intacte, mais démente, engloutie par sa fureur à l'intention de l'univers – celui qui lui donne la force de se détruire. Je vois enfin l'étage qui se profile derrière la grande tour de pierre qui me cachait la vue. L'Oratoire rougit sous la lumière sanglante de la lune qui se précipite sur nous. La terre se met à trembler.

* * *

La tempête se dissipe dès que j'atteins la plateforme supérieure, cette large terrasse d'où on peut voir, étalée aux pieds de l'Oratoire, Côte-des-Neiges et ses quartiers voisins. Je n'ai pas le temps de me réjouir que les vents se soient enfin calmés. Un rapide coup d'œil sur l'horizon révèle une noirceur absolue au-delà la rivière des Prairies. Le cours d'eau trace une frontière entre la métropole, encore habitée des feux que je lui connais, et les ténèbres grandissantes qui confirment mon appréhension : rien n'existe, outre l'île de Montréal. Même les lumières de la ville commencent à s'éteindre graduellement. L'Oratoire sera bientôt le seul endroit encore à l'abri de l'obscurité rampante. La voix percutante qui emplissait la cuisine, il y a quelques heures, est remplacée par une série de beuglements assourdissants. La distorsion de la musique enterre les gémissements de Kay, vacillante près de la rambarde. Clouée sur place par la mélodie tonitruante, elle se

tord de douleur, une main sur la poitrine à travers l'ouverture de son manteau, hâlée du sang de la lune. Elle sourit en me voyant approcher depuis l'autre extrémité de la plateforme.

— Jean! I figured it out!

Elle s'étire avec peine pour pointer, derrière son corps presque effondré au sol, l'arrivée si imminente de la lune. Je me rue sur Kay pour l'aider à se relever.

— I think this might be the end for me. You should get out of here while there's still time. I don't know how long I can hold it like this.

— Tu veux vraiment que ça soit *ça*, ta dernière nuit? Câlisse, Kay...

— I don't know what else you want me to do...

— La musique, il faut que tu l'écoutes jusqu'au bout, même si c'est laid, même si c'est chiant, même si tu voudrais te boucher les oreilles. Il faut que ça soit toi qui l' fasse. Personne peut à ta place.

Une faible lueur habite son regard; ses yeux bruns comme les miens, des yeux de sœur. Je me penche sur elle, pose un baiser sur son front en nage. Je suis là.

— Mais si tu veux... j'peux rester avec toi jusqu'à ce que ça soit fini. Viens.

J'entraîne Kay loin de la rambarde, de peur que celle-ci ne s'effrite sous la pression atmosphérique, ou alors sous le poids de son mystique fardeau. Kay tombe presque en s'asseyant aux dernières marches de l'escalier central. Je prends place à côté d'elle. Les dalles sous nos pieds tremblent encore et menacent de fendre. La rupture du monde à laquelle nous assistons est à la fois mort et naissance, deuil et célébration. Ne sachant pas quoi faire pour soigner son mal, Kay fouille ses poches avec empressement, tâtant le pli

intérieur de son manteau. Sa main tremblotante touche enfin l'objet-miracle, son paquet de cigarettes fripé. Il n'y a pas une trace de désir dans son expression pour ce que fumer peut lui apporter de ravissant, d'exquis, de mémorable – seule l'obéissance que réclame cette incontrôlable pulsion. Elle allume sa cigarette, mais la plante entre mes lèvres plutôt que de la garder entre les siennes. Ses yeux reflètent l'humeur changeante de la lune.

— Do you mind? Somebody else has to be me while I take care of this.

Et, *just like that*, l'identité de Kay devient un rôle dont je dois assumer l'interprétation, s'il *doit* y avoir quelqu'un en charge du chaos. Je fais de mon mieux pour imiter les gestes qu'elle pose toujours lorsqu'elle fume : je garde la fumée dans ma bouche un moment avant de la souffler du coin des lèvres, je tapote la cigarette du bout des doigts pour faire chuter les cendres. Chaque bouffée me remplit d'une vision du monde qui ne m'appartient pas, comme la veille, au Saint-Houblon. Nous pouvons presque apercevoir la terrasse vide depuis le promontoire. J'accède peu à peu à l'imaginaire de Kay, alors qu'elle écoute attentivement la voix qui vient de l'Oratoire, résistant au choc que celle-ci lui inflige. C'est avec mon langage, mes mots, que je saisis finalement l'ampleur de son mal de vivre. Il existe dans cette mélodie quelque chose d'insaisissable, que Kay est incapable de partager avec quiconque, même avec moi. Le manque de transparence que je jugeais être un jeu, un caprice, se dévoile maintenant comme la nécessité même de son âme – un jardin secret sans entrée, ni sortie.

La voix qui vient de l'Oratoire s'époumone, se ressaisit, se calme enfin. Kay s'écroule contre mon épaule, épuisée de porter en elle la fin du monde, mais aussi sa renaissance. Les tremblements de la terre cessent sous nos pieds, mais la lune rouge reste longtemps suspendue sur place avant de lentement redescendre pour se terrer dans le lit de l'horizon.

Kay somnole enfin, après tout ce temps. Dans ma main, je serre la plume que je garde dans mon sac depuis hier. J'écirai bien quelque chose, finalement.

* * *

Côte-des-Neiges retrouve graduellement son allure de tous les jours. Les lumières du quartier reviennent par vagues. La province blâmera à tort Hydro-Québec. Des familles grimpent l'Oratoire avec leurs enfants, et s'installent çà et là dans les marches, sur le promontoire. Elles ne disent rien de la lune monstrueuse qui s'est échappée Dieu sait où, ni de la nuit qui s'éternise toujours. Tous ont à nouveau le droit de partager cet espace qui semblait sacré, il y a quelques heures.

Kay s'éveille juste à temps pour voir les premières lueurs de cette nouvelle journée rendre à la ville les tons que nous lui connaissons moins, noctambules⁶⁹ que nous sommes. Les autres visiteurs prennent des photos du panorama, encourageant le soleil à rayonner. Un groupe d'adolescents s'installe près de nous, chacun avec une boisson chaude à la main. L'odeur alléchante du café se déclare, et avec elle, la conviction que nous avons aussi droit à la vie, à ses grands échecs comme à ses petites victoires. L'Oratoire nous refoule, écume de la nuit, vers les rues où nous nous engageons sans réfléchir, en quête d'un quotidien à la hauteur de nos plus folles espérances.

⁶⁹ *Night-owls*. Vagabonds, mystiques et poètes à la recherche ce qui est dissimulé sous les nets contours de la vie, dans ses plus mystérieux recoins et ses plus simples évidences; avatars de fumée et de miroirs, de rêves et de magie.